N° 885 46e Année T. CCLIX 1er Mai 1935

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



Dr Ch. Fiessinger	*Les Ames régionales*	449
Ulysse Rouchon	*Gill et Vallès*	473
Léo Porteret	*Poèmes*	488
Paul Berret	*Un Talent méconnu. Eugène Hugo*	491
Charles-Adolphe Cantacuzène	*Sur Maximilien de Lamberg (1729-1792)*	503
Alfred Mortier	*Criticus au Microscope*	519
Bernard Roy	*Réflexions sur un Drakkar*	530
Albert Erlande	*Faby de blanc vêtue*, roman (II)	539

REVUE DE LA QUINZAINE. — Gabriel Brunet : **Littérature**, 568 | André Fontainas : **Les Poèmes**, 574 | John Charpentier : **Les Romans**, 578 | Pierre Lièvre : **Théâtre**, 583 | Émile Laloy : **Histoire**, 587 | Georges Bohn : **Le Mouvement scientifique**, 591 | Ernest Raynaud : **Police et Criminologie**, 594 | Camille Vallaux : **Géographie**, 599 | A. van Gennep : **Préhistoire**, 605 | Charles Merki : **Voyages**, 609 | Charles-Henry Hirsch : **Les Revues**, 612 | René Dumesnil : **Musique**, 619 | Gustave Kahn : **Art**, 624 | Auriant : **Notes et Documents littéraires**. *Une Œuvre inachevée d'A. Daudet*, 628 | René de Weck : **Chronique de la Suisse romande**, 631 | François-Paul Raynal : **Lettres romanes**, 638 | Henry D. Davray : **Lettres anglaises**, 644 | Nicolas Brian-Chaninov : **Bibliographie politique**, 652 | Lieutenant-Colonel H. Bons : **Controverses**. *A propos de la défense contre avions*, 654 | Mercvre : **Publications récentes**, 661 ; **Échos**, 664 ; **Table des Sommaires du Tome CCLIX**, 671.

—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, *5 fr. 75 ;* plein tarif *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BIBLIOTHÈQUE - CHARPENTIER
FASQUELLE ÉDITEURS
11, rue de Grenelle, PARIS

MAURICE MAGRE

La Clef des Choses Cachées

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier*.................. **12 fr.**

JOHN CHARPENTIER

Les Grands Templiers

Chronique de la Cathédrale de Chartres au XIIIe siècle

Un volume in-16, illustré de planches hors-texte......... **15 fr.**

Dernières Publications :

Marcelle Vioux. LE VERT-GALANT. *Vie héroïque et amoureuse de Henri IV.* (Planches hors-texte)........ **15 fr.**

Gabriel Faure. HEURES D'ITALIE. (Planches hors-texte). **20 fr.**

Pierre Valdagne. MÉLANIE COCHEROT, roman..... **12 fr.**

Patrice Georgiadès. DE FREUD A PLATON...... **12 fr.**

Maurice Maeterlinck. AVANT LE GRAND SILENCE. **12 fr.**



ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE PAUL CLAUDEL

LITTÉRATURE

Art poétique (*Connaissance du Temps. Traité de la Connaissance du Monde et de soi-même. Développement de l'Église*). Vol. in-16. 12

Connaissance de l'Est. Vol. in-16. 15

THÉATRE

Théâtre. Première série. I. *Tête d'or.* Première et seconde version Vol. in-16. 15

Théâtre. Première série. II. *La Ville.* Première et seconde version Vol. in-16. 15

Théâtre. Première série. III. *La Jeune fille Violaine.* L'Échange Vol. in-16. 15

Théâtre. Première série. IV. *Le Repos du Septième jour. L'Agamemnon d'Eschyle. Vers d'Exil.* Vol. in-16. 15

A CONSULTER :

Georges DUHAMEL

Paul Claudel. Suivi de Propos Critiques. Vol. in-16. 15

Principales améliorations projetées par le Réseau P.-O.-MIDI (au 15 mai 1935)

Le Réseau P.-O.-MIDI qui termine actuellement les travaux 'électrification de la section Vierzon-Brive, de sa ligne Paris-Toulouse, nvisage à cette occasion, pour le 15 mai prochain, de notables amé-orations de ses horaires.

Sur la ligne de Paris-Port-Bou, il se propose de retarder le rapide 7 jusqu'à 22 heures au départ de Paris-quai-d'Orsay pour relever Service de 14 heures de Londres tout en avançant l'arrivée à oulouse de 1 heure (8 h. au lieu de 9 h.), et de 1 h. 20 à Port-Bou.

Le train express 79, partant de Paris-Austerlitz à 22 h. 40, sera rolongé de Brive, d'où il partira vers 7 h. 30 jusqu'à Toulouse (arr. ers 12 heures).

Le train rapide 56 partirait de Toulouse vers 13 h. 25 (au lieu de 0 h. 30) et arriverait à Paris-quai-d'Orsay vers 23 h. 25, soit un ain de 40 minutes. Il relèverait à Toulouse la correspondance des ains express 110 de Sète et rapide 570 de Bayonne établissant insi une relation nouvelle de jour entre Perpignan (départ vers heures) Narbonne (départ vers 9 h. 50) et Paris.

L'origine du train express 52 serait reportée de Brive à Toulouse lépart vers 8 h. 30) et l'arrivée à Paris s'effectuerait vers 19 h. 10. relèverait à Toulouse la correspondance du train rapide 106 de larseille et Sète.

Une relation de matinée serait créée entre Limoges et Paris, du er mars au 5 novembre, par déplacement du train 60 qui partirait de imoges à 6 h. 45 et arriverait à Paris-Quai-d'Orsay à 12 h. 30.

Des améliorations importantes sont prévues aussi sur la ligne de retagne où le train express 193 (Paris à Tours par Vendôme) partant ne heure plus tôt, soit vers 19 h. 5o, de Paris-Orsay serait prolongé e Tours à Savenay par Saumur, Angers, Nantes, pour correspondre Redon avec un train arrivant à Quimper vers 7 h. 09).

Sur la ligne de Bordeaux-Sète, actuellement en cours d'électrifica-on, des trains seront accélérés et de nouvelles relations transversales tablies.

Le train rapide 114 Marseille-Sète partirait de Marseille à 9 heures u lieu de 8 h. 25 et arriverait à Bordeaux à 19 h. 15, gagnant ainsi) minutes de Marseille à Bordeaux. Il correspondrait à Tarascon avec train rapide 733 de Strasbourg, créant ainsi une nouvelle relation ıpide de Strasbourg et Lyon avec la région du Midi. Départ de Stras-ourg à 23 h. 11, de Lyon-Perrache à 7 h. 15, arrivée à Narbonne à 3 h. 32, à Toulouse à 15 h. 37.

Par ailleurs, le train express 110 partirait de Sète à 8 h. 41 au lieu 8 h. 2 et assurerait une relation avec Marseille, en continuant un ouvel express P. L. M. partant de Marseille à 5 h. 25.

Toutes ces modifications sont actuellement soumises à l'Administra-on Supérieure; d'autres sont encore en cours d'étude.


d'après René Vincent
SET
TABAC DE VIRGINIE
WEEK-END

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

Société Anonyme - Capital : **625** Millions de Francs

Reg. Com. : Seine N° 64.462

Assemblée générale annuelle du 16 Avril 1935

L'Assemblée générale des actionnaires s'est tenue le 16 avril sous la présidence de Joseph Simon.

L'activité financière de la Société a été presque exclusivement consacrée au placement s Emprunts d'Etat, des Colonies et des Chemins de fer. Le fléchissement de l'activité onomique du pays et la baisse des prix ont entraîné un certain ralentissement des opérations ncaires, particulièrement de l'escompte du papier commercial.

Les bénéfices de l'exercice 1934 s'élèvent à frs. 60.217.237,58. Le dividende a été maintenu frs 45 par action non libérée et à frs 57,50 par action libérée.

Par suite des modifications apportées à la législation fiscale, le montant net à recevoir r le plus grand nombre des actions de la Société se trouvera augmenté : les actions non érées appartenant à des personnes physiques recevront 39 frs. 60 au lieu de 37 frs. 45 1934.

Un acompte ayant été distribué le 5 novembre dernier, le solde du dividende sera mis paiement à partir du 7 mai.

M. Léon Leblanc, ancien Directeur Général, ayant résigné ses fonctions d'Administrateur de Vice-Président pour prendre une retraite définitive, le Conseil lui a adressé ses très s regrets.

L'Assemblée générale a renouvelé pour cinq ans les mandats expirés de MM Homberg, marquis, de Fourtou et Théodore Laurent, et, pour trois ans, celui de M. Verstraete, en alité de Censeur.

COMPTOIR D'ESCOMPTE

Les actionnaires du *Comptoir National d'Escompte de Paris* ont tenu leur assemblée dinaire le 16 avril, sous la présidence de M. Paul Boyer, président du Conseil d'adminis- tion.

Les comptes de l'exercice 1934 qui leur ont été soumis, se soldent, rappelons-le, par un néfice de 39.054.360 fr. contre 36.562.381 fr. en 1933.

Ces 39.054.360 fr. s'entendent déduction faite du prélèvement de 37.580 fr. qui correspond rachat de 227 parts de fondateur, ce qui porte à 44 173 le nombre de titres rachetés.

La répartition suivante a été proposée et adoptée : Réserve légale, 1.952.718 fr.; Premier vidende de 25 fr. aux 800.000 actions, 20 millions; Tantièmes, 855.082 fr.; Parts de fondateur, '.397 fr.; Surplus revenant aux actionnaires, 15.759.163 fr. A ce surplus est ajoutée une nme de 4.240.837 fr. prélevée sur l'ancien report à nouveau de 10.480.779 fr. qui appartient x actionnaires. Le report à nouveau se trouve ainsi ramené à 6.239.942 fr. et il est tribué un complément de dividende de 25 fr. par action. Le dividende total se trouve isi maintenu au chiffre de l'exercice précédent, 50 francs.

Un acompte de 20 francs ayant été distribué le 31 janvier, le solde de 30 fr. sera mis en iement, sous déduction des impôts, le 31 juillet. Le dividende des parts, 8 fr. 33 brut sera yé à la même date.

L'assemblée a donné quitus à la succession de M. Alfred Bechmann, administrateur cédé. Aucun administrateur n'était soumis à la réélection. M. A. de Lavergne, membre tant de la commission permanente de contrôle et commissaire des comptes a été réélu. s deux autres commissaires, M. Robert et M. A. Bourgeois ont été renommés pour xercice en cours.

BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

L'assemblée générale ordinaire des actionnaires de la Banque de Paris et des Pays-Bas st tenue le 9 avril 1935, sous la présidence de M. Emile Moreau, président du conseil dministration.

Etaient scrutateurs en qualité de plus forts actionnaires :

M. André Gouïn, représentant la maison Gouïn frères, et M. Jacques May.

01.252 actions étaient représentées.

L'assemblée générale a voté toutes les résolutions à l'unanimité. Elle a confirmé la mination faite à titre provisoire par le conseil de M. Ernest Mercier comme administrateur; e a réélu MM. A. Bénac, R. Lehideux et le comte F. Pillet-Will, administrateurs, et M. A. udet, censeur.

MM. Charles Bungener, Pierre Beugin et Henry Laporte ont été nommés commissaires des mptes pour l'exercice 1935.

LES AMES RÉGIONALES

—

I

Les âmes régionales doivent s'entendre dans le sens des traits distincts de caractère qui signalent la physionomie des diverses provinces françaises. Le sujet est vaste et la forêt touffue. Nous l'aborderons si vous voulez bien par quelques sentiers qui permettront au lecteur d'en dégager certains aspects et de le mettre en face de spectacles peu connus.

Et d'abord comment s'organise l'âme d'un pays? Les facteurs ne manquent pas. Les uns sont de nature physique, les autres touchent à des tendances et à des habitudes morales, et c'est dans ces sources variées que le corps humain puise les particularités de sa sève. Comptons d'abord le jeu des influences physiques, la nature ou la richesse du sol où l'homme a établi sa demeure, les conditions d'humidité ou de sécheresse, la luminosité ou l'opacité de l'atmosphère, le changement ou l'égalité de température.

Toutes ces causes sont les agents initiaux qui préparent les conditions de vie. Elles organisent le terrain. La plante humaine y pousse, s'assimile les substances nutritives et, suivant leur qualité, imprime des modifications incessantes à la composition des humeurs. La variété des tempéraments, les résonances multiples de la sensibilité proviennent de ces empreintes, de ces mouvements et ces combinaisons opérées en profondeur.

Dans le chapitre des caractères se rangent les mous, les inertes, les actifs, les emportés, — ceux qui attendent dans une nonchalante attitude et ceux qui s'élancent vers l'obstacle, les insouciants, les indifférents, ceux qui disent des favorisés du sort: « Ils ont de la chance », et ceux qui saisissent l'occasion et sautent sur le premier coursier qui passe à leur portée pour s'emparer de sa crinière et galoper avec lui sur la voie que lui ouvrent les appels du destin. Soumis aux effluves des radiations climatériques et des diverses formes d'énergie qui nous entourent, subissant l'excitation du chaud et du froid, offert au contact des nourritures et des boissons qu'absorbe son estomac, l'homme tire de ces sensations multiples la pression du ressort, qui met en œuvre la machine de la nutrition, la circulation des humeurs, la surveillance des gardiens régulateurs qui assurent l'harmonie de l'équilibre et que l'on appelle les sécrétions internes.

Les systèmes de nutrition obéissent aux injonctions du tempérament. Ce sont eux qui décident de la résistance aux maladies. Aux heures de l'assaut, les apathiques se laissent écraser, en dépit de leur apparence robuste et de leurs joues rosées; les actifs, à la figure pâle et aux traits contractés, montrent au contraire le poing au péril et se tirent d'affaire, quand tout semblait perdu. Ce n'est pas que des doses égales de sensibilité soient conférées aux uns et aux autres. Vous avez tous croisé des apathiques sensitifs, qui ne cessent de se plaindre quand une tuile leur tombe sur la tête, et, au lieu de changer de place, attendent l'écrasement par une nouvelle tuile pour se procurer la volupté de gémir et de prendre l'humanité à témoin de la malveillance et de l'iniquité du sort. La chance certainement joue sa partie dans l'aubaine des réussites heureuses; seulement, celles-ci ne sont guère captées que par des sujets à l'attention en éveil qui jettent le lacet sur le cou des possibilités qui y mènent et ne les laissent plus s'égarer par ailleurs.

Dans cette entreprise, nous ne parlons que du carac-

tère. Et l'intelligence? L'homme le plus robuste, le plus décidé, le plus tenace, s'il n'est pas aidé dans son effort par les capacités de son esprit, risque fort d'être arrêté dès les premiers pas. Il ne montera guère haut et son absence d'imagination ne lui suggérera pas l'idée de détours et de cheminements à travers des sentiers cachés dont il ne soupçonnait pas l'existence, et qui lui permettraient d'accéder au sommet. La volonté n'est pas tout dans une décision. Il faut qu'elle soit servie par des compagnons indispensables: l'esprit de finesse, la faculté de prévision, le pouvoir d'embrasser, dans les perspectives de l'avenir, l'horizon des diverses éventualités qui peuvent se produire et dont les inconvénients fâcheux seront évités, parce qu'ils auront été dépistés sur l'heure.

Or, le tempérament n'a rien à faire avec l'intelligence. Il est la racine, alors que l'intelligence est la fleur. De grands actifs sont affligés d'une myopie d'esprit incurable, alors que d'autres, fins, délicats, munis d'antennes infiniment subtiles, se montrent absolument dénués, pour l'exécution d'un plan. Ils croyaient avoir tout prévu; mais les ressorts de l'action leur faisaient lamentablement défaut et quand il s'agissait de prendre position, il n'y avait plus personne.

Que faut-il donc pour acquérir les aptitudes nécessaires au maniement habile d'une volonté qui réalise ses desseins? Avant tout, l'héritage d'une sensibilité de choix et ensuite les bienfaits d'une éducation qui trempent cette sensibilité avec l'acquisition des disciplines. Les épreuves et les difficultés de la vie, venant par la suite, achèveront peu à peu et compléteront la résistance du sujet.

Les richesses de l'héritage physiologique s'inscrivent ici à l'origine et les trésors les plus précieux sont pour l'ordinaire fournis par la sensibilité de la mère. Dans un volume que j'ai jadis écrit sur l'originalité et qui n'a jamais paru, vu mon incompétence sur certains chapitres consacrés aux techniques des différents arts, il m'était arrivé de rechercher l'ascendance maternelle des grands hommes. Les uns avaient des mères d'un esprit supé-

rieur, d'autres de grandes nerveuses, désordonnées et impétueuses qui, avec les surcharges d'énergie dont elles étaient dépositaires, n'arrivaient à se dépenser qu'en manifestations musculaires, en crises de contractures, en instabilité d'humeur ou en besoin de déplacements continus et de voyages.

Or, les fils de pareilles mères, de celles aussi bien qui avaient maîtrisé leurs ardeurs que de celles qui se laissaient emporter par elles, ces fils, — de cette veine dont les mères n'avaient tiré à leur avantage qu'un profit incomplet quand il ne se traduisait pas par une perte immédiate, — ont parfois extrait des filons d'or et une source de prodigieuses richesses. Avec la sensibilité débordante de la mère, ils ont fait les mérites éminents qui assurent à un homme le triomphe dans la vie; c'est-à-dire ils ont conquis, sur ce premier legs de sensibilité ardente, la sûreté d'une attention qui fixe un but, le pouvoir d'une réflexion qui médite les moyens les plus sûrs d'y atteindre, la direction d'une volonté qui, une fois sa résolution prise, n'hésite plus en cours de route et, en dépit des difficultés et des traverses, ne se laisse pas détourner, n'a jamais peur et, d'un pas intrépide, va jusqu'au bout.

Que les femmes ne se plaignent pas de leurs nerfs! Ce sont eux qui permettront à leurs fils de devenir grands.

II

Les conditions de formation de caractère et de développement de l'esprit ne sont pas seulement incluses dans la nature des transmissions héréditaires. Elles varient aussi suivant les pays où elles prennent racine et au gré des variations atmosphériques. Le docteur Sardou (de Nice) seul ou avec la collaboration de M. Vallot et du docteur Maurice Fabre, a écrit sur ce sujet plusieurs études fort curieuses. La sensibilité humaine réagit à l'égard des formes d'énergie extérieures où elle baigne, et c'est pour elle l'origine de bien des misères: malaises, douleurs, migraines, frissonnements, bouffées de cha-

leur, lassitude, dégoût de vivre. Quand le sujet est malade, il ressent une aggravation de ses troubles. Les cardiaques ont des palpitations ou des irrégularités plus marquées de leurs battements, les bronchitiques toussent davantage, les dyspeptiques digèrent plus mal. L'apparition des nouvelles taches solaires, l'opacité brumeuse du ciel, la diminution de la luminosité atmosphérique seraient responsables, ce semble, du nombre de ces désordres. De son côté, le déséquilibre physique retentit sur les dispositions de l'âme qu'il excite ou qu'il fatigue. L'intelligence s'engourdit, le caractère s'agace, l'humeur est désaxée et bondit en dehors de ses gonds normaux. Il suffit que le temps s'assombrisse pour exiger un effort plus considérable de celui qui, le matin, retourne à ses occupations coutumières. On n'est pas en train et l'on ne saisit pas pourquoi. Les femmes dont le chronomètre de sensibilité est plus vulnérable en savent quelque chose.

Mais sur ce chapitre, quelle circonspection et combien il est délicat d'en aborder la signification immédiate! Il y a quelques mois, il m'était arrivé de faire l'éloge de la femme provençale, de sa cordialité simple, de sa gaieté heureuse, de sa joie de vivre, que n'assombrissaient pas inopinément des nuages d'hostilité et des rafales d'aigreur. La pureté du ciel était en partie cause de ces dispositions aimables que ne partageaient pas avec une faveur égale les femmes du Nord, vivant sous des climats maussades et plus sombres. Ah! mesdames, quelles levées de boucliers et quelles avalanches!

Par la voie de plusieurs journaux du Nord et de l'Ouest, j'ai été accusé, confondu, convaincu d'insinuations malveillantes, de médisances gratuites et de méchanceté noire. Avais-je en plus perdu la mémoire? Oubliais-je que les femmes du Nord et de l'Ouest sont la gloire de la France et lui donnent le plus grand nombre d'enfants? Ce dernier argument avait au moins pour lui le don de l'imprévu. Il surprenait quelque peu. Comme si une légère bourrasque conjugale, survenue le jour, était touchée par l'obligation de sa durée et n'avait pas

le droit de se dissiper sous les rayons bienfaisants d'une réconciliation nocturne!

Mais il n'y a pas que les accablements moroses et les agacements imprévus. Les tendances de l'esprit sont modifiées également. Les climats froids resserrent la pensée, la concentrent plus longuement, favorisent la réflexion, ne la laissent pas emporter par les élans imaginatifs si chers aux pays du soleil. Sans doute, les travaux inspirés par des préparations de cette sorte ne répondent pas tous à des mérites siégeant à des niveaux élevés. S'ils ont enfanté des chefs-d'œuvre, beaucoup par contre demeurent médiocres. Ils sont opaques, lourds, épais, filandreux, infiniment allongés. Mais les auteurs de ces productions plus rassises, laborieuses, et massives ont toujours une excuse pour justifier leur mode de travail. Ils ont voulu être sérieux, prétendu être complets, ne rien omettre, épuiser pour quelque temps le champ d'un sujet qui ne laissera rien à glaner après eux. Leur effort est couronné par une réussite complète. N'empêche que dans leur application studieuse à ramasser le substantiel et le solide, ils ont été desservis parfois par la myopie de leur regard. Ils n'ont vu que l'immédiat, le sensible, la densité et le volume. L'air la lumière, le jeu des reflets à travers les nuances, la transparence, la limpidité, le dégagement des valeurs, l'équilibre dans la composition, l'élimination des détails qui ne concourent pas à la signification et la vie de l'ensemble, tout ce qu'on appelle l'art, c'est-à-dire la compréhension large du réel et sa présentation sous une forme aérée et harmonieuse, germe, éclôt et s'épanouit plutôt dans les régions de la lumière et du soleil.

Gardons-nous d'affirmer que les différences climatériques expliquent seules, chez les habitants, les diversités dans la manière de comprendre. Bien d'autres raisons entrent en jeu. Elles soulèvent des rivalités entre les villes; des oppositions entre les provinces.

Voyez par exemple les deux capitales de Lyon et de Paris. La première accuse l'autre de légèreté et de superficialité, tandis que Paris reproche à Lyon son piéti-

nement et sa lenteur. Il faudrait plutôt dire que ce qu'on appelle légèreté parisienne est composé avant tout d'un sentiment de scrupule et de délicatesse. Il redoute de lasser, d'ennuyer en appuyant et cherche à se faire comprendre en peu de mots, en laissant à l'interlocuteur ou au lecteur le soin et le plaisir de compléter votre pensée.

De même, l'attitude du Lyonnais est avant tout due à un mouvement de circonspection et de prudence. Il entend n'avancer qu'à coup sûr et toutes précautions étant prises pour qu'il arrive à bon port.

Entre provinces, mêmes voisines, il arrive également que des expansions de sympathie hésitent à s'offrir. Les Lorrains nourrissent une certaine méfiance à l'égard des Alsaciens. Ils les trouvent bruyants, bavards, tapageurs, hypocrites. Comme Alsacien, il me sera permis de réclamer. Qu'on nous reproche la vivacité de nos sentiments, passe encore! Qu'on nous appelle les Méridionaux de l'Est, une telle dénomination est un compliment que nous acceptons volontiers. Mais qu'on nous traite d'hypocrites, non pas! L'Alsacien, il est vrai, a un tort. Il se donne tout de suite, spontanément, dans l'épanchement d'une cordialité qui ne connaît ni mesure, ni réserve. Après coup seulement, il se met à réfléchir. Estime-t-il être allé trop de l'avant? Alors, il recule. Mais son changement, s'il se produit, n'obéit pas aux vues d'un calcul prémédité. Au début, il était entraîné par la générosité de son cœur. Maintenant, la raison reprend ses droits.

Le Lorrain, au contraire, est froid, distant, mesuré. Les deux provinces se touchent, séparées par la ligne des Vosges. Mêmes conditions géographiques ou à peu près. C'est à peine si l'altitude de la Lorraine est un peu plus élevée. Convient-il d'ajouter quelque importance à la nature différente du sol? Les habitudes alimentaires, les croyances religieuses sont les mêmes. Déjà à l'époque gallo-romaine, ils adoraient des dieux identiques et sur un sommet des Vosges, au sanctuaire du Donon, partis des villages situés sur le double versant et dans les

vallées, fraternisaient dans le culte d'une dévotion commune. Mon ami lorrain Louis Bertrand, comme raison de la différence qui sépare le caractère des deux races, invoque peut-être l'image des guerres, des bouleversements et des ruines qui ont remué, ensanglanté, déchiré et saccagé son histoire du passé. Mais, l'Alsace, à ce compte, ne fut guère mieux partagée. Convient-il maintenant d'envisager les particularités des circonscriptions territoriales, telles qu'elles étaient organisées au moyen âge? La Lorraine était plus comprimée dans l'étroitesse de sa province, l'Alsace plus ouverte et reliée à l'ampleur du grand empire d'Allemagne.

On pourrait multiplier les conjectures. Le problème est posé. Il n'est pas résolu. Jadis de Bonald trouvait une autre cause dans l'individualité de la langue provinciale.

Si les peuples du midi de la France, déclarait-il, dans les classes inférieures, ont plus que ceux du nord de ce qu'on est convenu d'appeler de l'esprit, une conception plus prompte, une expression plus vive et plus originale, la raison en est, je crois, que les premiers ont une langue à eux, non les autres.

Je ne pense pas que cette raison ait grande influence. Les Alsaciens ont une langue à eux, les Lorrains également. et ni les uns ni les autres ne se distinguent par des qualités d'intelligence spéciales. Ils diffèrent beaucoup plus par des modes de caractère que par des aptitudes personnelles de l'esprit.

III

Quand nous entamons le chapitre des influences alimentaires, cette fois la toile se soulève et la scène apparaît. La nourriture et les boissons, voilà les ouvriers primordiaux. Ce sont eux qui édifient le caractère et favorisent, alors que des conditions spirituelles maintiennent de leur côté, l'ouverture des fenêtres et l'aération de l'esprit.

Dans les pays d'appétits goulus et de soif triomphale, une première constatation s'impose: les âmes pétries par

la générosité de semblables habitudes alimentaires appartiennent à des âmes de contraste. Elles sont à la fois portées sur les cimes par la foi d'un idéalisme exalté et retenues au sol par les appétits d'un matérialisme gourmand. L'image la plus représentative de ces tendances opposées nous est fournie par la leçon de l'Allemagne. Les victuailles les plus indigestes, la choucroute, le lard, les saucisses, composent un fonds d'alimentation que viennent délayer et noyer les dix à vingt bocks avalés régulièrement aux heures de la digestion et agrémentés de la fumée des pipes, qui transposent l'absorption de ces litres de liquide sur un terrain de béatitude et de volupté. Depuis la Réforme et surtout depuis les guerres du Premier Empire, l'idéalisme religieux qui détenait la palme se l'est vu arracher par l'idéalisme patriotique qui a pris le dessus. Mais les capacités stomacales sont demeurées les mêmes.

Ailleurs, à un degré plus faible, dans les Flandres, en Alsace, moins dans la région lyonnaise, le contraste a continué de régner entre les aspirations sublimes et les appels aux réalités alimentaires. Dans une étude sur l'âme alsacienne, qui a paru au *Mercure de France* (1), j'ai insisté sur la singularité de ces contradictions. A Lyon, c'est plutôt la qualité succulente qui est recherchée que la qualité bourrative. Et puis, une autre particularité se dessine encore, qui a trait à l'usage prédominant de certaines boissons. Dans les Flandres, on consomme surtout de la bière; en Alsace, c'est le vin aux repas et la bière dans l'intervalle; à Lyon, ce sont les excellents crus du Beaujolais qui stimulent l'effort et entretiennent la flamme au cœur.

Le vin, en effet, est le tonique par excellence. Régulateur de la nutrition, ordonnateur de la pensée dans ce qu'elle offre de net, de lumineux et de fin, excitateur de la noblesse et de la délicatesse dans les mouvements du cœur. Sans doute, la modération dans son usage est indispensable. Comme moyenne, pour un adulte et au maximum, une demi-bouteille par repas. Mais mon vé-

(1) N° du 15 août 1933, *Le goût de la vie et le sens du mystère.*

néré collègue Guéniot, à l'Académie de Médecine, qui va atteindre cent trois ans d'âge, estime qu'un homme très actif et qui mène une existence fatigante, peut sans inconvénient atteindre la quantité d'un litre un quart par jour. Lui-même en prend deux verres à Bordeaux à chaque repas.

Il y aurait maintenant fort à dire sur l'action physiologique des différentes sortes de vin. Jusqu'aujourd'hui elle est incomplètement étudiée. Chose curieuse, l'étude des eaux minérales a surtout capté l'attention des médecins. Et pourtant ce n'est pas l'eau qui a tracé le caractère du génie latin.

Sans prétendre que les traits des âmes provinciales doivent les particularités de leur physionomie aux vins du terroir, il est possible néanmoins d'établir certains rapports et des correspondances mytérieuses entre eux.

C'est ainsi que les vins du Midi, aimables et familiers, ont quelque chose de la bonhomie franche, de la cordialité, de la sociabilité inhérentes aux habitudes des Méridionaux. Plus délicats et plus fins les vins de Provence s'accordent aux goûts d'art, à la sensibilité plus subtile, à la recherche des nuances qui sont la marque de la population. Dans le Bordelais, les mérites d'un sujet ne se révèlent pas au premier abord. Il faut une certaine durée de fréquentation pour les saisir. On croit à une nature extérieure et de surface. Le jugement est inexact. Le Bordelais est un réfléchi et un laborieux. Mais sa juste valeur n'est appréciée qu'à la suite. De même son vin. Ses vertus ne sont pas découvertes au premier contact. Elles n'apparaissent qu'après une imprégnation respectueuse des papilles gustatives. Bu avec méditation, sa saveur exquise se dévoile. Il existe comme des profondeurs d'âme dans ce merveilleux breuvage. On croit le connaître et, à chaque gorgée, il surprend par des supériorités inattendues.

Le bourgogne ignore cette attente et ces lenteurs. Tout de suite, il s'étale dans la splendeur de ses bouquets. Rien de plus franc, de plus magnifiquement épanoui qu'un verre de Clos-Vougeot ou de Chambertin. Le

Bourguignon ressemble à son vin. Amusé, jovial, avide de plaisanterie narquoise, ami de la gaillardise, il ne renferme pas en lui des qualités cachées et des coins d'ombre qui ne s'éclairent que peu à peu. La connaissance de sa nature est immédiate et, dès la première entrevue, là lumière est totale et il n'y a place pour aucun mystère.

Les vins d'Alsace ont une franchise d'arome, une couleur d'ambre claire, et souvent une âpreté qui laissent prévoir les qualités de la race: amour de la netteté, de la précision, générosité de cœur qui se dérobe sous la rudesse de l'abord.

Le Jurassien, lui, semble calqué sur ses vins d'Arbois et de Château-Chalon. Ils se conservent indéfiniment. Les crus qui prennent leurs cinquante ans de bouteille entrent seulement en pleine forme. Or, voyez. Le bouquet des vins ressemble à la rancune de ses habitants. Quand ils en veulent à quelqu'un, leur haine mijote en profondeur. Un jour, elle jaillit inopinément, et chacun s'étonne. Comment! au bout de tant d'années! Certes, le bouquet de leurs vins en fait autant. Il lui faut de la cave et prolongée.

Sans doute, il ne convient pas de trop presser sur une pédale de cet ordre. Il est bien des régions de France, comme en Touraine ou en Champagne, par exemple, où il est devenu plus difficile d'utiliser des correspondances aussi intimes. Mais le lecteur saisit au moins la possibilité de certains rapprochements et de connexions imprévues.

IV

Bien des inconnues nous attendent encore. Pourquoi ces oppositions de tempérament entre les habitants des montagnes et ceux des plaines? On ne peut parler d'isolement des premiers. Avec les voies et moyens de communication modernes, ils sortent autant que les autres. Et pourtant, ils restent renfermés, passionnés, farouches, tandis que, hors quelques bourrasques de passage, leurs compagnons de la plaine demeurent plutôt aimables,

conciliants, calmes et indifférents. Vous direz que les influences héréditaires persistent, que la vie sur les hauts plateaux est plus rude, que le vent y souffle plus fort, que chacun se cloître chez soi. La voix des sentiments y chante ses airs plus longtemps que dans la plaine. Les causes de dispersion se présentent plus rarement. L'immutabilité des grandes formes naturelles, l'éternité des soulèvements et des roches, par la voie d'une correspondance secrète, semblent entraîner, chez ceux qui sont habitués à leur vue, une constance étonnante dans les affections et une intrépidité inaltérable dans le courage. Une illustration curieuse de cette volonté de fer et de cette vaillance nous est fournie par un épisode de la conquête de la Franche-Comté par les armées de Louis XIV.

Un petit commerçant de Saint-Claude organisa dans le Haut-Jura, avec l'aide de quelques partisans, une lutte héroïque et acharnée contre la France, abîmée d'impôts et alliée des hérétiques. Après la capitulation de Salins, voyant la partie définitivement perdue, il continua seul sa lutte d'escarmouches et alla chercher asile auprès de sa vieille amie, la montagne. Il s'appelait Lacuzon et son nom est resté célèbre dans la contrée. Dans la muraille géante de roches grises qui couronnent la vallée de la Bienne, un sentier à pic permet à grands risques d'atteindre au-dessus de l'abîme l'accès d'une grotte à peu près invisible du dehors. C'est là que Lacuzon établit son nid d'aigle. Lancés à sa poursuite et sa tête étant mise à prix, jamais les soldats de Louis XIV ne purent le saisir. Si l'un d'eux, en s'accrochant aux anfractuosités de la paroi et en empoignant les touffes de buis, parvenait à se hisser jusqu'à l'ouverture, Lacuzon, en sentinelle et son fusil à la main, l'abattait à coups de feu et tous les soldats qui suivaient leur camarade subissaient le même sort. De temps à autre, la nuit, trompant la vigilance de ses gardes, il quittait sa retraite et allait quérir sa nourriture dans le creux d'une roche où une femme fidèle de la vallée venait déposer des provisions de bouche. Cela dura ainsi plusieurs années. Mais

la solitude lui pesait. Il avait hâte de se retremper dans la fièvre des batailles. Un jour, il partit et ne revint plus. Ayant rejoint dans le Milanais quelques-uns de ses compagnons de 1636, il reprit du service à l'âge de 70 ans, et mourut sept ans plus tard, en 1681, dans son lit, édifiant chacun par la ferveur de sa piété et son humilité devant Dieu.

Voilà un beau type de montagnard. Les marins ne sont pas moins admirables.

Chez les Bretons, nous constatons l'accord aussi merveilleux du courage et de la volonté. Les vagues mouvantes de la mer remplacent pour eux les vagues arrêtées des cimes. La fragilité de la vie leur est journellement démontrée par l'horreur des catastrophes qui engloutissent ceux qui leur sont chers. Dans leur vie antérieure, de même qu'ils ont appris à résister aux éléments, ils n'hésitent pas à dire: Non, quand il faut. Seulement, ils ne proclament pas leur refus sur un ton agressif. Quand il a des raisons pour se croire dans la bonne voie, le Breton, si vous lui faites des objections, vous laisse parler et ne dit rien. Mieux que vous, il sait ce dont il s'agit. Alors, il s'en retourne, sans répondre, vous laissant dans l'esprit l'illusion que vos arguments ont porté et qu'il s'est laissé convaincre. Il ne recule pas plus dans les idées que sur les champs de bataille. C'est avec une émotion poignante, dans les plus modestes bourgades, que le Français lit cette liste interminable des noms de ceux qui ont donné leur vie au cours des années tragiques. Plus que toute autre province française, la Bretagne a largement payé son tribut de sang. Les croyances religieuses qu'elle garde intactes au fond du cœur lui confèrent cette supériorité de n'avoir jamais peur. Tout ce qui l'inquiète, c'est son passage dans l'au-delà. Et cette angoisse remonte au plus lointain passé. Aux ères préhistoriques, elle serrait déjà les mouvements du cœur. Dès l'époque ligure, c'est-à-dire avant l'invasion des Celtes, cinq cents ans avant Jésus-Christ, les populations, nous apprend M. Camille Jullian, croyaient au prolongement de la vie par delà ce que nous appelons

la mort. Les monuments funéraires, les dolmens avec leur chambre bien abritée pour le défunt, les menhirs dressés en l'honneur du culte de ceux qui nous ont quittés, nous rappellent encore aujourd'hui la vénération pieuse que ces lointains ancêtres vouaient aux génies de l'inconnu. Et, dans l'île de Sein, au large de la pointe du Raz et inarbordable par les mauvais temps, sept prêtresses druidiques veillaient. Elles avaient pour mission de protéger les morts et d'assurer l'heureuse traversée des âmes vers ces îles lointaines et bienheureuses que les humains ne connaissaient pas. De tous les points de la Gaule, l'aristocratie des trépassés se faisait transporter vers cette région privilégiée où s'embarquaient les âmes de choix pour leur destination immortelle.

Abaissez les montagnes, supprimez le voisinage des mers. Le cœur devient moins frémissant, moins traversé d'élans impétueux et de résolutions farouches. Moins absorbé par le spectacle de forces qui le dominent, l'esprit accepte des détentes, joue avec les idées, se préoccupe davantage du temps présent, apparaît moins anxieux sur les éventualités de l'au-delà.

Les conditions alimentaires nous ont amené à parler des larges espaces, des horizons illimités, de la montagne et de la mer. Le vin nous avait fait faire cette large promenade dans les régions âpres, brumeuses, peuplées de mystère et où l'étendue de l'immensité et l'éternité des monts proclamaient depuis les temps reculés l'ouvrage et la puissance des Dieux.

Revenons au vin, que cette digression nous a fait négliger pour un instant. Dans l'histoire de la Gaule, M. Camille Jullian nous apprend qu'à diverses reprises, à la suite de Domitien, les empereurs romains avaient interdit la culture de la vigne sur le sol des Gaules. Il y avait concurrence et il s'agissait de protéger la prospérité de la viticulture latine. Pour la sécurité de Rome elle-même, il est bon que cette prohibition ne se soit jamais exercée trop longtemps. Les Gaulois étaient les meilleurs soldats des légions. Que seraient-ils devenus sans le vin, ou plutôt recevaient-ils des vins d'Italie? L'his-

toire est muette sur ce point. Un combattant qui ne boit pas de vin n'est pas longtemps un adversaire redoutable. A la dernière guerre, nos poilus n'auraient jamais accompli leurs prouesses, si, avant de partir à l'assaut, ils n'avaient eu l'estomac remonté et échauffé par les voix triomphantes du Pinard.

Est-ce parce que les Allemands ne boivent que de la bière que leur individualisme est moins ombrageux et qu'ils se plient plus aisément à la contrainte des disciplines? Gardons-nous de répondre et demeurons dans le doute. Ce que nous savons, en tout cas, c'est qu'ils sont constitués sur un autre type intellectuel que le nôtre. Le Français est aussi bien préparé aux travaux de détail qu'aux conceptions d'ensemble. Il cherche à ras du sol avant de s'élever dans les nues. Il possède en lui la double capacité d'aligner des matériaux avec patience et de les consacrer à la construction de monuments achevés. Chez les Allemands, ce talent double est plus rarement réuni sur une même tête. Ils sont maçons, ou architectes, maçons appliqués, studieux, infatigables, ou architectes audacieux, souvent imprudents, affirmatifs et tranchants. Mais cette supériorité de réunir les deux métiers — à la fois le travail humble et la conception solide et large — leur est très parcimonieusement répartie. Leur labeur primitif est interminable et se perd dans les détails. Leurs conclusions manquent de point d'appui qui les guide et s'égarent dans les nuées.

Voyez, par exemple, la doctrine de Karl Marx. Dans son livre sur le Capital, il oublie une donnée fondamentale. Il ne tient compte dans la valeur de l'œuvre que du travail des mains, sans s'inquiéter des conditions qui assurent à ce travail la puissance de son rendement, c'est-à-dire la surveillance centrale, la coordination des services, l'esprit de prévision, les progrès de l'invention qui animent les directeurs, les ingénieurs et les grands chefs des compagnies industrielles. Le raccord entre les constatations du labeur physique et la souveraineté de l'esprit n'a point pénétré dans les spéculations de sa

théorie. Il n'a saisi qu'un côté de la question. Mais parce qu'il n'avait pas embrassé le problème dans son ensemble, il est parti de données incomplètes, qui, dévidées peu à peu par voie de développement logique, ont sombré dans l'absurde et condamnent à la mort les pays qui se nourrissent d'une alimentation politique aussi peu conforme aux nécessités d'une conception assimilable et vraiment utile.

Dans le domaine philosophique, même impuissance. Souvent à l'origine, une hypothèse en contradiction avec la vue du réel; mais nous aventurer dans cette démonstration serait nous écarter de notre route.

Nous reviendrons donc simplement au rappel de l'évidence que nous énoncions tout à l'heure et dirons qu'alliant en lui une justesse de vision qui lui permet de voir aussi bien de près que de loin, le Français, de ce fait, détient un monopole de supériorité qui semble l'apanage presque exclusif des races latines. Races qui boivent du vin, et ne s'empiffrent pas de bière. Races au surplus, dans le domaine des arts, riches de production originale, donnant, comme l'a montré M. Emile Mâle, le coup d'archet initial et n'étant suivies qu'à titre d'élèves et de disciples par les pays buveurs de bière, qui à leur tour se contentent de prendre rang parmi les musiciens de l'orchestre. Une seule exception pour la musique.

Dans les arts, peinture, gravure, architecture, sculpture, ce sont les Latins, consommateurs de vin, qui ont ouvert la voie.

Jusqu'à présent, nous avons surtout parlé des âmes de contraste, nées d'une alimentation trop substantielle qui se noyait dans une surabondance de boissons. Une nourriture plus réduite et moins riche appartient aux habitudes d'hygiène méridionale. On consomme moins de viandes dans le Midi. Les légumes et les fruits y sont prisés en premier lieu. L'excitation nutritive est moindre. Elle est remplacée par l'excitation du soleil et celle-ci est moins pernicieuse pour l'estomac. Ce sont des pays de siestes et de repos, où la quantité d'effort se mesure à la nécessité du travail, et où chacun, se disant que la

vie est brève, cherche à se procurer sagement le maximum de bonheur dans la dispensation des biens qui lui sont conférés ici-bas.

V

Nous abordons ici l'âme provençale, qui étend dans tout le Sud-Est de la France la grâce de son rayonnement.

Douceur, gravité, mesure, harmonie, sens des couleurs, perception des nuances, goût de proportion, toutes ces acquisitions qui appartiennent à nos compatriotes du Midi sont attachées à des dons qui leur viennent directement de la sève antique.

Ils enrichissent leur sang dès la naissance et ne demandent qu'à se développer et à s'épanouir sous la couleur bleue de leur ciel privilégié.

La conversation des hommes, sous des allures de rapidité et le besoin d'amusement, est réfléchie et sérieuse. Derrière l'enveloppe trompeuse des mots, ils saisissent la valeur propre de la pensée. L'ivresse verbale ne les grise en aucune façon. Ils attendent et veulent comprendre.

La différence à cet égard est bien marquée avec les âmes méridionales du Sud-Ouest. Très sensibles aux prestiges de l'éloquence, celles-ci se laissent prendre aux rythmes de la période et transporter à la musique de la phrase.

Le Provençal lui, ne se montre pas davantage l'ennemi de l'élégance et de la forme. Mais il exige que ces beautés correspondent à une signification profonde. Il veut bien applaudir, encore que son adhésion réclame une correspondance harmonieuse entre l'aspect des apparences et la réalité du fond.

Attitude où se reconnaît un héritage évident de la pensée grecque.

Plusieurs siècles avant notre ère, Aristote le premier avait réglé les règles de la connaissance. C'était l'époque où Hippocrate initiait les médecins aux lois des harmonies qui réglaient la santé des corps humains. Ces hommes de génie apercevaient les choses de dedans en de-

hors. C'est pourquoi chez eux, les productions de l'art égalaient en beauté de vie ce que les travaux de l'esprit imposaient en puissance d'observation.

Le raisonnement logique, s'il était pratiqué par les sophistes, s'arrêtait, dans les têtes de bon sens, aux enseignements de l'évidence.

Les femmes provençales ne se laissent pas prendre. De là ce regard calme par où, l'âge de la jeunesse passé, elles exhalent la sérénité d'une âme apaisée et confiante. Elles ont appris à connaître les limites des aspirations raisonnables et ne s'égarent pas au delà des frontières que leur dicte la sagesse de leur jugement.

Chaque province s'incarne dans des lignes où se réfléchit l'âme de sa race. Renan avait l'esprit indécis et flottant de sa brumeuse Bretagne. Sans se presser, Descartes avançait dans la suite de ses raisonnements, comme la Loire de sa Touraine attarde sa nonchalance entre les flots de sable dont est semé son parcours. Jadis représentée par Barrès, la Lorraine me semble plus ressemblante dans l'œuvre de Louis Bertrand. Des deux portraits de Lorraines tracés par ces deux grands écrivains, Colette Baudoche de Barrès et Mlle de Jessaincourt de Louis Bertrand, ce dernier est infiniment plus vivant et moins apprêté. On discerne dans son regard et l'expression de ses lèvres le sérieux de la vie, l'application aux moindres détails, la circonspection avisée, la réserve distante et cette froideur susceptible qui recouvre l'ardeur d'une flamme profonde.

L'âme de l'Alsace se retrouve dans les dessins de Gustave Doré. Il accentue les reliefs, épaissit les ombres, oppose avec fougue les noirceurs aux lumières, expose des forêts de sapins prodigieuses, des rochers vertigineux, des châteaux forts terribles.

La note indécise, fuyante, vaporeuse, fait défaut. C'est grand, majestueux, émouvant, magnifique, mais appuyé et un peu rude, comme l'âme alsacienne elle-même.

Jusqu'aux médecins, dont les lignes rappellent l'aspect spirituel de leur province. A Toulouse, nous avons le docteur Voivenel, libre d'allures, vif, alerte, brusque à

la fois et aisément ému, courageux à la guerre et débordant d'une intarissable bonté. Avec cela, riche d'initiatives diverses qu'il réussit aussi bien dans l'ordre littéraire que dans le domaine médical.

Bordeaux nous offre la figure du professeur Pierre Mauriac, frère de François Mauriac, membre de l'Académie française. Notre collègue est aussi grand que le romancier par l'acuité de son coup d'œil, son refus à s'enliser dans les ornières de la mode, la distinction de son esprit, l'attention à la perfection de son œuvre, la noblesse, la pudeur et la hauteur de ses sentiments.

Voilà, me direz-vous, bien des figures qui se distinguent par des affinités spéciales ou se rapprochent par une certaine parenté des passions partagées.

Au fait, les unes et les autres ont été modelées par l'influence de causes morales, qui se sont exercées dans les différentes sphères de la société.

Deux grandes forces, ce semble, ont contribué à pétrir l'âme française pour lui assigner les lignes, saillies, reliefs ou ombres, où nous la reconnaissons aujourd'hui: ce sont les croyances religieuses et la société des femmes. Par-dessus ces deux puissances souveraines, le gouvernement monarchique, établissant son autorité sur la divergence des coutumes provinciales qu'il se plaisait à respecter, créait une harmonie supérieure de doctrine, où s'unissaient, sans confusion, et en gardant chacune la netteté de leurs traits particuliers, la diversité et la dissemblance des diverses provinces françaises.

Jamais l'unité d'un pays n'a été réalisée comme en France. Sur l'armature fondamentale, encore à l'époque actuelle, combien marquent peu les empreintes de surface laissées par le trait des aspirations ou des opinions, même des opinions politiques. Royalistes, républicains, radicaux-socialistes, tous ils sont tenus par des attaches solides au sol. Vienne le jour du danger, ils reprendront tous leur place à la frontière et défendront avec acharnement le moindre pouce de leur territoire. Ce rassemblement en face du péril est commandé, non par les appels de la raison. Ce sont les voix du cœur qui semblaient

éteintes qui battront tout à coup la diane du réveil et redresseront l'énergie des volontés.

Chez beaucoup, la constance du sentiment religieux renforce l'intrépidité de l'âme. La sensibilité de tout Français s'est imprégnée des leçons qui se dégagent de cet enseignement sublime. Il y puise des éléments de discipline et d'équilibre, alors, comme le constate M. René Martial, dans sa belle étude sur l'immigration, parue au *Mercure de France,* alors que l'Anglo-Saxon transforme la croyance, non en agent de perfectionnement intellectuel. Il la réduit simplement dans l'esprit au rôle d'un bouclier de la vertu. Dans l'étude que nous venons de citer, M. René Martial va plus loin. Il suppose que les différences de race vont jusqu'à se juger par des variations dans la composition du sang. Chaque peuple offre son index de particularités sanguines spéciales. Celles des Anglo-Saxons ne sont pas celles des Français. Chez nous, ce n'est pas seulement l'unité morale. L'unité physique est acquise. Le Marseillais a beau être plus exubérant que l'homme du Nord, la composition de son sang est radicalement identique.

Un autre rayon a versé sa clarté dans l'intimité du foyer et le charme de la conversation: c'est la société des femmes. En France, de concert avec le sentiment religieux, elles se sont montrées les grandes initiatrices. A partir du XIIIe siècle, alors que le Code de chevalerie se répandait dans les châteaux, le culte de la Vierge s'épanouissait dans un regain de gloire. La délicatesse, la finesse, la raison subtile et souriante paraient l'âme des femmes, tandis que l'image de la bonté infinie, de l'indulgence aux fautes et du pardon rayonnait du regard compatissant et tendre dont la Mère de Dieu enveloppait la misère douloureuse des hommes. A ces usages et sous la douceur de cette protection, les mœurs perdirent de leur rudesse, la brutalité s'émoussa, la courtoisie fit son entrée, les conversations s'engagèrent sur un ton uni, la distinction tempéra la familiarité et, chacun gardant dans son cœur la religion de la Dame, l'alliait aux jours troublés et aux heures de péril à la ferveur qu'il avait

vouée à la Sainte Vierge, gardienne de son bonheur et inspiratrice de sa Foi.

Sans doute, cette exaltation qui idéalisait la grandeur, la noblesse et la fidélité de la femme, n'alla point sans provoquer des réactions en sens inverse. Des points d'interrogation surgirent, des railleries s'en mêlèrent, les plaisanteries un peu grasses épicèrent les récits, et les sous-entendus de la gaudriole déchaînèrent, dans les foules, les plus inconvenants éclats de rire. Dans le *Roman de Renart*, qui parut vers cette époque, circulent des histoires débridées et grivoises, où les femmes sont exposées sans galanterie, sous le costume de leurs faiblesses et avec l'ornementation criarde de leurs défauts. Les premières, elles s'amusaient de ces satires innocentes et de ces saillies de verve. Elles se mettaient même à en écrire pour leur compte et, à l'époque de la Renaissance, Marguerite de Valois, sœur de François Ier, ne se gènait, dans ses *Nouvelles*, imitées de Boccace, de s'engager délibérément dans les sujets scabreux, mais en les relevant par les finesses de l'observation féminine: détails amusants, idées ingénieuses, le tout encadré dans un monde de créations charmantes où parlait la langue du cœur et de la politesse, telle qu'elle était adoptée dans le monde des salons et les usages de la cour.

Aux XVIIe et XVIIIe siècles, un changement s'opéra. La gaillardise fut exclue dans ses évocations grossières et seuls continuèrent de régner et fleurir les délicatesses de l'esprit et les grâces exquises de la sensibilité.

Aujourd'hui encore, la veine heureuse se poursuit et la subtilité féminine continue de s'intéresser autant aux appels de la pensée qu'aux révélations décentes des sens et aux curiosités de la passion.

Il semble donc qu'il y avait quelque raison à associer le sentiment religieux et les femmes. C'est leur union qui a fait l'éducation de la France. Si le Français d'aujourd'hui vaut quelque chose, c'est à l'action sur son tempérament de ces deux grandes forces régulatrices, apaisantes, correctrices et qui créaient l'harmonie de la sensibilité sous les disciplines de la raison.

VI

Avec le Parisien et la Parisienne, d'autres éléments interviennent qui leur confèrent l'originalité de leur nature. Ils sont tenus de beaucoup plus compter non pas avec la méchanceté directe de leurs semblables, celle-ci est la même partout, mais avec la perfidie enveloppée de leurs paroles, qui enferme le poison de la médisance non dans ce qu'elle dit directement, mais dans ce qu'elle laisse soupçonner, moyennant l'insinuation en apparence indifférente, de suggestions malicieuses incomplètement formulées.

Le Parisien et la Parisienne sont obligés de se défendre à la fois de ce qui est dit d'eux et ensuite de ce qui n'est exprimé qu'à moitié. De là ce sentiment de méfiance qui se dérobe sous la courtoisie de l'accueil et la grâce du sourire. L'expérience de l'un et de l'autre a été acquise par trop d'épreuves. Leur réputation, leur probité, leur droiture de conduite, chez la femme la fidélité au foyer et la conscience du devoir, ont été attaquées trop de fois et à l'aide d'arguments parfaitement misérables.

Alors, ils s'enferment dans une attitude de légèreté pour l'homme et de frivolité quant à la femme. Ils se gardent de se camper en victimes. Ce serait la manière la plus sûre d'aggraver l'agression.

Ils se contentent de jouer à la surface de leur sensibilité une partie où les cartes vraies ne sont point battues. Ils simulent des impressions, des joies ou des douleurs qu'ils ne ressentent pas, mais dont il importe de transmettre l'apparence à la mauvaise grâce de la galerie constamment prête à se réjouir des ennuis et des malheurs qui s'abattent sur la vie privée du prochain.

La femme est condamnée à des mensonges similaires. Surtout quand elle est jeune et douée du charme de la séduction. Du coup, alors, toutes les langues se mettent en mouvement et il n'est pas de calomnie qui ne cherche à l'atteindre et à la salir. Si la Parisienne semble parfois plus frivole que la provinciale, cette attitude dégagée et charmante ne tient-elle pas souvent à une souffrance

cachée qui la ronge et dont elle entend ne faire la confidence à personne? Au cours de ma carrière médicale, j'ai eu environ à soigner soixante-dix à quatre-vingt mille femmes. Leur âme m'a toujours semblé plus affligée par des déceptions qu'elles n'avouaient pas que sollicitée par toutes les influences de milieu dont il nous a été donné de vous entretenir.

C'est pourquoi, entre toutes les femmes françaises, la Parisienne occupe une place de choix. Elle apparaît plus sensible à des impondérables que nous ne soupçonnons pas qu'à des conditions physiques qui régissent le comportement des humeurs profondes. C'est l'être délicat et vulnérable par excellence.

Que si maintenant cette qualité ombrageuse qui caractérise les antennes de sa sensibilité est renforcée et exaltée à l'occasion par le caprice du changement de temps, la femme la première a la grâce d'en convenir. Si haute et si riche de cœur soit-elle, elle n'est pas un roc de granit à l'abri des variations barométriques.

Mais la Parisienne possède ce don de ne pas divulguer les causes qui la chagrinent. Même dans les circonstances où ses illusions en lambeaux crient misère et implorent du secours, elle ne laisse rien entrevoir de la plaie qui déchire un cœur fait pour murmurer des paroles de tendresse et où n'entrent plus, comme le vent à travers une porte disloquée, que des bourrasques d'angoisse et de douleur.

Influences physiques qui agissent sur la nutrition et ordonnent le mode de tempérament, influences morales qui déterminent les réactions nerveuses, les unes et les autres se combinent en proportions inégales pour dessiner les traits des âmes régionales: chez les unes, le legs de l'hérédité et des coutumes portent la responsabilité la plus lourde, chez d'autres, les habitudes alimentaires enfoncent leur pli, chez d'autres, plus particulièrement fixées dans la capitale, les impressions de contact entre figures qui s'abordent, s'observent et se quittent décident du tour d'esprit qui prendra le dessus

et naîtra de la multiplicité des contraintes qui auront été rendues nécessaires.

Joignons là-dessus les avantages d'un climat tempéré qui, moyennant les alternatives de chaud et de froid qu'il produit, stimule la raison sans jamais lui faire perdre pied, et vous aurez, par-dessus la diversité des figures, l'image d'une ressemblance générale qui fait tout de suite reconnaître chacune d'elles. Un Français est de sa province et il n'en cache pas l'origine, mais il tire sa fierté de ce titre de Français dont mille ans d'histoire lui ont conféré la noblesse.

M. Charles Maurras a écrit:

Nos paysages ne se répondraient pas avec tant d'harmonie, la voix des poètes ne formerait pas un chœur aussi uni de Ronsard et de La Fontaine, de Racine et de Gérard de Nerval à Chénier et à Mistral, sans ce vœu profond de la nature accueillant et servant l'action de la race et des hommes qui la servirent. L'unité française est dérivée de loin par l'essence de chacune de ses parties régionales et c'est ce qui rend celles-ci plus précieuses, plus respectables, plus utiles qu'on ne le dit jamais.

Je termine sur ces fortes et profondes paroles. Les poètes ont cette supériorité d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble des perspectives dont les hommes de science n'enregistrent que des vues fragmentaires et limitées.

Dr CH. FIESSINGER.

GILL ET VALLÈS

—

L'un des biographes d'André Gill, M. Valmy-Baysse (1), a raconté comment le caricaturiste et Jules Vallès étaient entrés en relations.

Vers le milieu de l'année 1867, Gill, revenant de Meudon où il avait passé une nuit dans la payotte d'Alphonse Daudet, rencontra sur le boulevard Montmartre Daniel Lévy, directeur de *la Lune*. Un homme l'accompagnait, barbu, chevelu, le regard droit; une ample redingote l'habillait.

— Présentez-moi à Jules Vallès, demanda Gill, qui avait déjà reconnu l'auteur des *Réfractaires*.

— C'est fait, prévint aussitôt cordialement celui-ci.

Et il prenait la main que lui tendait le jeune dessinateur. Une grande amitié venait de naître...

En effet. Ces deux hommes étaient faits pour se comprendre et pour s'estimer.

Quand je le rencontrai pour la première fois, indiquait Gill dans une chronique parue au supplément illustré du *Voltaire,* il fendait l'espace en compagnie de Daniel Lévy, son associé d'une heure; secouant une canne énorme, il arpentait le boulevard Montmartre; les pans d'une redingote, allongée démesurément sur commande, flottaient derrière lui; un chapeau vertigineux, élancé de sa tête, menaçait le ciel.

— Il est un peu haut, lui dis-je.

— Jamais trop haut, me cria-t-il, jamais! pour un chapeau d'ambitieux.

Le ton montre une cordialité spontanée et c'est bien le caractère des rapports qui existèrent immédiatement

(1) *Le roman d'un caricaturiste, André Gill.* Paris, Editions Marcel Seheur, 1927.

entre le collaborateur de la *Lune* (2) et le directeur de *la Rue* (3).

C'est Gill qui lança le journal de Vallès par un dessin resté fameux (4), inspiré d'une chronique du polémiste dans l'*Evénement:* « le Convoi du pauvre », et surtout de ce passage:

Oui, un chien derrière un corbillard, sur un chemin qui tourne; deux arbres maigres sous un ciel gris... C'est tout; et l'on se sent pris d'une indéfinissable tristesse! L'homme ne paraît pas: les croque-morts sont en avant, causant de choses banales... L'horizon est vide, le champ est libre, et cette solitude éveille les craintes. Toutes les images des deuils passés et le fantôme des misères futures se dressent sous les pas de ce chien muet: pauvre bête et qui semble avoir une âme!

La caricature de Gill a une âme elle aussi, celle du Réfractaire.

« Chargez! » avait répondu Vallès pour se conformer à l'article 22 du décret du 17 février 1852 exigeant l'autorisation préalable du personnage mis en scène. *La Lune* fit bonne mesure à son confrère: elle le traita à la fois au recto et au verso, en couleurs et en noir, par le crayon et par la plume. Dans le même numéro ne lisait-on pas une bouffonnerie de Gill présentée comme « spécimen » de la *Rue*, puis une « Occidentale » du même, en style hugolien, à propos de la critique d'*Hernani* parue dans la *Rue* du 29 juin:

Avec ses rédacteurs vêtus de peaux de bêtes,
Echevelé, crachant sur un tas de poètes,
Quand Vallès voulut nuire à Hugo-Jéhovah,
Comme un fiacre en retard, l'homme sombre arriva
Chez Codart et Luquet, maison de toiles pleine.
Albert Brun fatigué, G. Puissant hors d'haleine,
Lui dirent : Couchons-nous sur la *Rue* et dormons!
Vallès, ne dormant pas, rugissait: Imprimons!
Ayant lavé la tête aux Glatigny funèbres,
Il vit l'œil de Hugo, calme dans les ténèbres,

(2) La *Lune* avait été fondée en octobre 1865. Cf. Pierre Dufay, *André Gill, la Lune et l'Eclipse* (*Mercure de France*, 15 septembre 1926).

(3) La *Rue*, journal hebdomadaire, parut le 1er juin 1867.

(4) Dans le numéro du 14 juillet 1867.

Qui ne le voyait pas dans l'ombre — assurément!
— Je suis trop loin! fit Jule avec accablement.
Il réveilla Puissant et Brun qui dit: Bagasse!
Et se mit à courir en avant dans l'espace.
Il fit cinq numéros, dépensa trente francs.
Il allait, muet, pâle, et ruait dans les rangs.
Furtif, sans regarder son abonné, sans trêve,
Sans repos, sans cracher. Il atteignit la grève
Du Théâtre-Français, où l'on joue *Hernani*,
— Arrêtons-nous, dit-il, n, i, ni, c'est fini !
Nous ne pouvons entrer, mais blaguons sur les bornes.
Et comme il s'asseyait, il vit, faisant les cornes,
Vingt mille spectateurs rangés à l'horizon.

Le pastiche, qui s'étendait sur une cinquantaine de vers, se terminait par cette note de la rédaction:

Et tout cela n'empêche pas que *La Rue* ne soit un journal fort bien fait, et M. Jules Vallès un écrivain plein de courage et de talent.

Gill mit le sien à sa disposition, et, quand on feuillette les trente-quatre numéros de la collection du premier journal de Vallès, on rencontre la signature du dessinateur : le 15 juin avec les Pauvres attendant la soupe devant le poste du Louvre; le 2 novembre avec la Mort en tambour-major; le 16 novembre, avec l'Ours affamé; le 28 décembre, avec un Polichinelle, c'est-à-dire Veuillot, — et celle de l'essayiste, le 28 septembre, avec « le Lion de demain: P.P.P. Poulaillon », et le 22 octobre, avec des Notes d'un caricaturiste.

La *Rue* ayant disparu après la tentative de mise en vente du numéro daté du 18 janvier 1868 consacré à Proudhon, Gill ne voulut pas laisser oublier son ami, qui avait été condamné le 21 février à un mois de prison et 500 fr. d'amende pour « injures publiques par écrits envers les agents de l'autorité », à la suite d'un article dans le *Globe*, et qui venait d'entrer au « pavillon des Princes »; il le fit figurer sur la page « Masques à louer ou non » de l'*Eclipse* du 23 février, et quand le condamné, sorti de Sainte-Pélagie et installé dans un appartement de la rue d'Assas, voisin de celui du caricaturiste, eut

fait sa rentrée au *Figaro* avec les « Lettres d'un irrégulier », le 8 mai, une seconde charge parut dans l'*Eclipse* du 24 qui groupait Vallès et Monselet.

La même année, le 27 septembre, un autre dessin rappelait le souvenir du journaliste: « Le raisin de 1868 », peut-être en raison de l'article donné au début du mois au *Courrier de l'Intérieur,* ce « Chapitre inédit de l'Histoire du Deux Décembre », qui allait valoir à son auteur de nouvelles poursuites et une condamnation à deux mois de prison, plus 2.000 fr. d'amende.

Vallès fut libéré fin janvier 1869. A la porte de « Pelago », il retrouva Gill.

Un curieux billet inédit, sans date précise, nous informe de ce détail. Il est adressé par l'artiste à Eléonore Avoine, sa maîtresse du moment.

Chère amie, je suis à Fontainebleau, où j'ai emmené Vallès le soir même de sa mise en liberté. Ne te dérange donc pas demain matin. Je reviens samedi soir et j'irai te chercher aussitôt mon dessin terminé.

Nous avons débarqué à Melun hier à onze heures du soir. Une patache jaune nous a portés à Chailly, où nous avons couché. Nous avons ce matin pris nos bâtons et nous avons traversé Barbizon, puis la forêt jusqu'à Fontainebleau, et nous voici, complètement éreintés, au Café du Commerce, comme tu peux le voir en tête de ce papier.

Ceci te parviendra par Vallès, qui revient tout de suite.

A bientôt.

AND. GILL.

Tout de suite aussi, Vallès avait décidé la fondation d'un nouveau journal et, le 4 février, sortait de l'imprimerie Turfin et Jouvet, 8, cour des Miracles, une feuille appelée *Le Peuple* et qui ne devait pas avoir plus de quinze numéros.

Gill avait promis la suite des « Notes d'un caricaturiste »; il ne les publia pas et pour cause, mais il marqua les démêlés du journal défunt avec l'organe du même nom créé par Clément Duvernois par un dessin, « Les *Peuple* », reproduit dans l'*Eclipse* du 21 février.

Faute de ce qu'il qualifiait l' « arbre à pain » per-

sonnel, Vallès chercha l'hospitalité chez les autres, au *Corsaire*, de Richardet; au *National*, de Rousset, et il collabora à la *Parodie*, que Gill fit paraître une fois par semaine à partir du 4 juin. Du 30 octobre au 12 décembre s'échelonnèrent les feuilletons du *Testament d'un blagueur*, seconde version de l'autobiographie romancée qui devait former plus tard la trilogie des Vingtras, et qui resta un pied en l'air, l'hebdomadaire ayant cessé de paraître le 9 janvier 1870.

1870! L'année des graves décisions. Avant qu'éclatent les hostilités, la pension Laveur, 6, rue des Poitevins, était le rendez-vous favori des écrivains et des peintres à la recherche d'un avenir. Ces clients n'étaient pas riches, certes, mais, sous le regard bienveillant de tante Rose, ils apportaient dans la salle du restaurant leur appétit, leur entrain et leur belle insouciance. On y voyait Gill qui, « le gilet en cœur bâillant sur un plastron de fine batiste, habit en sifflet, des tenues à humilier tous les boulevards, les cheveux au vent, les moustaches crespelées », venait faire sa provision de bon sang au milieu de groupes où gesticulaient Gambetta, Albert Mérat, Vermersch, Courbet, Ranc, Spuller, Floquet, Alphonse Daudet et... Vallès avec ses « joies de tonnerre ».

Les événements politiques se précipitaient à la suite du meurtre de Victor Noir (10 janvier): la condamnation de Rochefort, son arrestation... Ils séparaient les camarades et les rendaient à leur propre destin. Le 19 juillet, c'était la guerre; le 4 septembre, c'était la proclamation de la République, puis les jours mauvais du siège...

Vallès avait pris rang dans la garde nationale, et lui qui n'avait pas été même soldat en 1853, il avait été élu chef de bataillon au 191[e] de Ménilmontant, tandis que Gill, amusé par les galons et le sabre de l'ancien rédacteur en chef de la *Rue*, cherchait un gîte et devenait aide-pharmacien.

Nous voici à la Commune. Vallès, directeur du *Cri du Peuple*, est élu membre du gouvernement parisien; André Gill devient conservateur du musée du Luxembourg. Le 28 mai, tout sombrait dans un sauve-qui-peut général.

§

L'orage avait laissé l'artiste à Paris, car son rôle avait été assez inoffensif. Il n'en était pas de même en ce qui regardait Vallès: l'écharpe rouge qu'il portait sous le bras, dans un papier, « enveloppée comme un homard », l'avait désigné pour le poteau, tout au moins pour l'exil. Il était à Londres, aux prises avec les pires difficultés.

L'attitude de Gill au cours de la révolution et surtout certaine lettre au *Figaro* (5), ne lui avaient pas laissé les meilleures impressions; c'est vers lui cependant qu'il se tourna dans les jours tristes pour lui confier son amertume de l'accusation lancée par Richepin (6), sa détresse et ses projets.

Nous avons en main cette correspondance qui complète les lettres à Scholl, à Malot, à Callet. Nous la publierons sans doute un jour car elle est significative et souvent émouvante; nous voulons en extraire ce billet caractéristique de l'état d'âme du proscrit au lendemain de la défaite.

Je vous remercie d'avoir pensé à moi.

J'ai pensé à vous quelquefois, aux moments même où je croyais bien que je ne verrais plus ni la boue de Paris ni l'herbe de Chaville. J'ai échappé à la mort par miracle, avant, pendant, après.

Un jour, entre autres, j'entendais les soldats et les hommes de police monter dans la maison où j'étais caché: je faillis être pris. J'eusse été emmené, jugé, et comme je n'aurais pas été un héros mais non plus un lâche, j'étais condamné, rasé, fusillé! Oui, je faillis être pris trois ou quatre semaines après la bataille, parce que j'étais resté, les portes ouvertes, sans souci des passants, en face d'un numéro de journal où l'on m'accusait d'avoir *vendu mon âme, trafiqué de mon honneur*, etc., etc.

(5) 9 juin 1871.

(6) Sous le titre *les Etapes d'un Réfractaire*, Jean Richepin avait publié en 1871 une étude sur Vallès dans *La Vérité*. Il lui reprochait d'avoir « trempé dans la police, et dans la police impériale », et d'avoir « accepté les trente deniers de Judas et vendu son honneur », à l'occasion de la candidature aux élections législatives du 23 mai 1869 contre Jules Simon, candidature « de la misère » qui rallia 380 voix. En réunissant ses feuilletons en brochure, l'année suivante, Richepin lava Vallès de cette honte.

Mauvaise langue, calomnie comique, insulte gratuite, sottise ou infamie!

Cela était signé Richepin.

Sans un ami, caché avec moi (7), j'allais peut-être au bureau de la *Vérité*.

J'arrive à Londres, après des aventures sans nom! Les amis à côté de qui j'avais commandé le feu, jusqu'au 28 mai à huit heures du matin, dans les rues de Belleville rouges de sang, m'embrassent, m'emportent et, le soir, me montrent le numéro de la *Vérité*. Ils en avaient pleuré de rage et de honte : Ranvier, le héros Mallet, celui-ci, cet autre, Theisz, Cournet, tout le monde.

Qu'a donc pensé Richepin? Vous le voyez et vous travaillez avec lui. C'est la preuve nette qu'il n'est pas, comme quelques-uns me le disent, un stipendié banal et canaille. Et puis, je m'y connais, il y avait du talent là dedans, et, sans doute, il a sacrifié à l'amour de la phrase.

Sans doute aussi, il a enlevé du livre cette page-là: vous ne parleriez pas de moi à côté d'un homme qui en parle ainsi. Mais vous me devez plus, je crois, vous devez plus à l'homme que vous avez aimé d'une amitié pleine d'estime, et qui a vécu avec vous à certains moments, comme un frère!

Vous devez à ce camarade proscrit, à ce compagnon des heures charmantes et des heures mauvaises, d'obtenir de celui qui, sans songer trop à mal, a craché sur son cercueil vide, d'obtenir de ce collaborateur d'aujourd'hui une réparation envers le faux fusillé d'hier et le vrai ami de toujours.

Je n'en veux à personne jamais, mais dans le silence de la défaite, ces mots ont sonné mal au-dessus du cimetière!

Qu'une parole simple, une parole de regret élevé et ému, remplace ces phrases d'injure facile! Eh quoi, l'on profite d'un article de Mahalin — oh! je parie que c'est de lui! — pour dire que cette brave, honnête et héroïque fille que vous avez connue avait aimé la chose (8)! Mahalin, si coupable qu'il a été, n'avait point dit cela! C'est ce qui m'a touché et pres-

(7) Pierre Denis, du *Cri du Peuple*, qui avait été également recueilli par le sculpteur François Roubaud, 21, rue Campagne-Première.

(8) Vallès l'appelait « la grande blonde » et ses amis « la grosse Mathilde ». Cf. la chronique de M. Jules Thiercelin, L'Amie et les enfants de Jules Vallès (*L'Ordre*, 14 février 1935). En réalité, la compagne de Vallès se nommait Terne (*Gil Blas*, 22 janvier 1885).

que fait pleurer. Je vous charge du soin de ma personne, et, vous le dirai-je, c'est vous que, pendant mon séjour à Paris, je voulais faire appeler pour vous confier à vos risques et périls mon honneur de mort outragé.

Le hasard vous met à même de faire aujourd'hui ce que vous eussiez fait d'ailleurs autrefois. Répondez-moi pour me faire savoir non si vous le ferez, mais comment vous vous y prendrez — et pardonnez-moi de ne pas vous parler d'autre chose aujourd'hui.

Quand je serai sûr que la tache est effacée, je tendrai la main à Richepin par-dessus la Manche, et à vous je vous écrirai bien des choses que je vous prierai de ne pas utiliser pour le livre, mais qui sont intéressantes pour un homme qui m'a aimé.

Un mot encore. Je connais les Normaliens et les hommes de lettres. Je vous demande de ne pas montrer ma lettre, et de faire pour vous seul, sans remettre ma personne et mon écriture sur le tapis, ce que je vous demande en mon nom et en celui de mes amis: réparation en tête du livre par Richepin.

J'attends votre réponse, cher et dévoué camarade, puis on s'en donnera à cœur ouvert!

JULES.

Ecrivez votre réponse — immédiate — à M. Anatole Dalou, 13, Albert Street, Mornington-road. Au revoir, s'il y a un non revoir, mon cher Gill.

C'était bien un au-revoir, mais Gill mettait toujours quelque retard à écrire, — Gill « qui ne répond jamais », constatait son correspondant. Il agissait, et cela était peut-être préférable, car il importait par-dessus tout d'empêcher l'exilé de mourir de faim en trouvant des placements de copie. Il fit ce qu'il put, de concert avec Scholl et Malot, et, non sans peine, les collaborations souhaitées furent organisées.

Vallès enregistra cette sympathie à l'occasion du dessin vengeur crayonné en 1877 au moment de la suppression du journal *Les Droits de l'homme.*

Mon ami, lui écrivait-il le 13 février (9), l'époque dans laquelle vous vivez est condamnée au trouble, c'est le siècle des agitations, c'est l'ère de bronze, c'est l'âge du sang! Vous voudriez vous reposer! Moi aussi, parbleu! Et vous ne le pouvez pas plus que moi, vous qui n'avez pourtant pas eu le pied dans le ventre des morts. Ne croyez pas à la tyrannie, fière de ce souvenir. Je ne redresse pas la tête, je la baisse quand je songe à tous ceux qui se sont fait tuer quand je suis vivant.

Deux ans plus tard, paraissait en volume *Jacques Vingtras,* dont le manuscrit avait d'abord été publié dans le *Siècle,* de Philippe Jourde. Le dessinateur de la *Lune rousse* burina une charge nouvelle de son ami dont la légende sauta aux yeux de ceux qui ouvrirent le numéro du 8 juin :

Jean la Rue. Vue prise loin d'ici, dans les brouillards de Londres, d'un grand écrivain français.

Il écrivit en outre l'étude à laquelle nous avons fait allusion au début de ces notes dans le supplément illustré du *Voltaire* (15 février 1880) qu'il devait rééditer dans *les Hommes d'aujourd'hui* (3ᵉ volume, n° 119) avec une composition en couleurs représentant l'écrivain debout, vêtu de noir, une casserolle pendue aux basques de la jaquette, portant sous chaque bras un exemplaire des *Réfractaires* et de *Vingtras* (10).

Gill, fidèle au passé, était, de plus, présent à la gare, le 14 juillet 1880, quand Vallès, amnistié, descendit du train de Bruxelles. L'heure était proche, hélas! où l'exilé, rendu à la patrie, allait avoir la pénible mission de montrer qu'il n'était pas un ingrat.

§

Le 19 octobre 1881, on apprenait à Paris que le peintre, de passage à Bruxelles, avait eu un accès d'aliénation mentale et que ses amis, Gil Naza et Stocquart, avaient dû le conduire à l'asile d'Evère.

(9) La lettre parut dans *Arlequin,* en novembre 1881.
(10) Ces pages ont été imprimées une dernière fois dans *Vingt Années de Paris,* recueil paru en 1883 avec une préface d'Alphonse Daudet.

Jules Vallès fut prévenu par dépêche puis par la lettre inédite suivante de Stocquart, rédacteur à l'*Indépendance belge:*

Bruxelles, 17-10-81.

Mon cher Vallès,

Voici le récit sommaire de la catastrophe.

Mercredi [12], vers dix heures du matin, Gill entre chez moi, de son air grand et gai : « Bonjour, Stocquart, visite d'ami et de client. Castellani ayant décidé de ne pas me faire peindre le diorama de Bruxelles ni celui de Paris pour lesquels je suis venu, il y a deux ans, vous devez le poursuivre en paiement de 200.000 francs de dommages-intérêts. » Et il me fait un exposé très lucide et fort raisonnable de l'affaire. « Et maintenant allons déjeuner. » Nous passons au Grand-Hôtel, où nous prenons une jeune Parisienne — incident de voyage, me disait-il — qui l'accompagnait, et nous voilà au Cercle. « Payez, Stocquart, je n'ai pas d'argent; j'en attends de Paris, et donnez-moi quelques sous pour la voiture! » Je paie le déjeuner, je lui donne dix francs et nous nous disons adieu. Il allait, me disait-il, à Anvers, d'où il partait pour la Hollande et les bords du Rhin.

Trois jours se passent, sans que j'aie la moindre nouvelle de Gill.

Dimanche matin [16], à neuf heures, un officier de la police de Saint-Josse-ten-Noode vient chez moi, me demandant si je ne connaissais pas un nommé Gosset de Guines, arrêté la veille après une discussion avec un cocher qu'il ne pouvait payer. Je réponds négativement, mais quand il me dit qu'il demeure à Paris, rue Denfert [d'Enfer], 39, je cours et que vois-je, mon cher! Le pauvre Gill étendu sur un paillasson, dans une écurie qui servait d'écrou. Ah! je vous le dis, j'ai pleuré de pitié! Lui aussi, en me voyant, s'est jeté dans mes bras, et, pleurant, me dit : « Voilà, mon cher, où j'aboutis, après quarante années de travail. »

Je le croyais sauvé, mais, hélas, il me parla aussitôt de ses trois maisons du boulevard Anspach, d'un loup qu'il avait tué dans les bois de Malines et du procès en 25 millions de dommages-intérêts que je devais intenter à la police.

Il était fou. Son costume d'ailleurs l'indiquait suffisamment.

Il portait un gilet de cocher jaune et bleu, avait le pantalon déchiré jusqu'aux genoux et n'avait plus de chapeau. Il s'était promené dans cet état la veille, était allé au Grand Hôtel, d'où on l'avait renvoyé, était ensuite sauté dans la voiture d'un cocher qui, ne parvenant pas à s'en débarrasser, l'avait conduit au bureau de police.

Je fis prévenir Naza, m'occupai de lui acheter un pantalon et un gilet, le conduisis dans les appartements privés du commissaire, qui, dès ce moment, fut pour lui d'une prévenance exquise. Naza arrive, Gill veut partir à tout prix, saute dans une voiture, sans chapeau, sans argent. Naza le suit, le fait déjeuner, cherche à le contenir. Deux fois, Gill s'échappe, court dans la rue des Bouchers et au passage, toujours tête nue et sans cravate. Naza enfin lui dit, à cinq heures de l'après-midi — Naza lui dit, à bout de ressources : « Si nous allions chercher ce bougre de Stocquart qui vous a lâché. Il dîne à l'hôtel d'Evère (maison d'aliénés) » — « C'est une idée », fait Gill. Et les voilà en route. A Evère, Naza fait constater l'état mental de notre malheureux ami et se retire, lui disant qu'il va à sa répétition et ira le reprendre. Gill reste. Et le voilà provisoirement colloqué.

Naza et moi avons répondu pour lui.

Car cela coûte, mon cher.

Voici ce que j'avais fait dans l'intervalle et comment j'ai su toute la vérité.

A Anvers, où il était allé en effet avec la jeune Parisienne en question, Gill, se trouvant sans argent, avait quitté l'hôtel sans payer, y laissant deux valises. Ils montent en voiture et se font conduire à Malines. En cette ville, le cocher s'arrête et refuse d'aller jusqu'à Bruxelles. On descend à un hôtel. Gill propose à la patronne de payer le cocher. Elle refuse; Gill s'enfuit, laissant la Parisienne en place. Il a erré de Malines à Bruxelles à pied, s'est battu avec des paysans, a roulé dans la boue et est arrivé samedi soir, après douze heures de marche, sans chapeau et le pantalon déchiré. C'est après cela qu'il a été arrêté.

La pauvre petite Parisienne, seule à l'hôtel, propose à l'hôtelière de payer le cocher ou de lui laisser envoyer un télégramme à Bruxelles pour demander de l'argent. L'hôtelière,

croyant avoir affaire à des escrocs, prévient la police, qui fait venir la Parisienne au bureau et l'arrête. Elle n'avait ni argent ni papiers. La Parisienne demande à télégraphier le soir à Naza, qui ne répond pas ou qui répond trop tard, n'ayant reçu le télégramme que le lendemain. A ce moment, la pauvre fille était déjà transférée à la maison d'arrêt de Bruxelles, pour être conduite à la frontière française.

Naza et moi nous ignorions encore cela hier. Je cours à Malines pour la délivrer. On la dit à Bruxelles. J'arrive à Bruxelles. Pas moyen de la faire sortir de prison. L'administrateur de la Sûreté ne reçoit pas le dimanche. Ce n'est que ce matin que j'ai pu voir la pauvre fille. Elle s'est jetée à mes pieds et m'a fait une scène de douleur à vous fendre l'âme. Elle n'avait plus mangé depuis trois jours. Il était alors huit heures.

A dix heures, je suis allé chez l'administrateur de la Sûreté; j'ai fait lever l'écrou et, à midi, la Parisienne se rendait avec moi chez Naza. Celui-ci a payé les notes d'Anvers et Malines. Elle part pour Paris demain. N'en dites rien, elle est mariée (11).

Je n'ai pas prévenu Mme Gill; personne ne le sait. Voulez-vous vous en charger, sinon je lui écrirai.

J'irai demain voir Gill et j'irai aussi à la légation de France.

Priez M. Heymann de *la Nouvelle Lune* de m'envoyer de l'argent, car vous savez que je ne suis pas banquier et que, malgré mon plus vif désir, je ne pourrais continuer à payer pour ce malheureux Gill.

Tout à vous.

A. STOCQUART.

Vallès partit immédiatement pour Bruxelles avec une lettre pour le directeur de l'asile, gendre de Larray, du théâtre de la Porte Saint-Martin, qui lui conseilla de confier le malade au docteur Blanche. Le 25 octobre, Gill était interné à l'hospice Saint-Maurice, à Charenton.

Une discussion assez vive s'engagea alors entre le chroniqueur du *Réveil* et Richepin qui écrivait au *Gil*

(11) Il s'agit sans doute de Fanny, l'écuyère de l'Hippodrome, que Gill avait installée avenue d'Orléans.

Blas (12). Le 4 novembre, Vallès, répondant à ce qu'il nommait une « sensiblerie de normalien », déclarait:

La conclusion de toute cette polémique, le dernier mot que j'en veuille dire, est que ceux qui ont vraiment aimé Gill savent bien que je n'oublierai pas celui qui est prisonnier là-bas. Depuis longtemps, ceux qui m'accusent auront désappris le chemin de l'asile, alors que moi, je ferai encore le voyage et j'irai seul porter à notre grand enfant des images et des oranges...

Vallès fit mieux encore: il fut le membre le plus actif du conseil de famille qui se forma dans les jours qui suivirent, et dont furent Coquelin cadet, l'éditeur Marpon, le peintre Feyen-Perrin, etc.

C'était sa manière à lui de se reconnaître envers l'auteur des charges, ainsi que de son portrait, peint en 1880 à Bruxelles, envoyé au Salon de 1881 (13), et dont on possède des études préliminaires, notamment un croquis très vivant représentant le modèle de profil, le porte-plume relevé dans la main droite.

André Gill venait de devenir subitement fou, écrivait Pierre Véron en février 1885 dans le *Monde illustré*. Je reçus un mot de Vallès, Il s'agissait d'obtenir pour le pauvre artiste une bourse immédiate à Charenton. Je vous assure que, ce jour-là, personne n'aurait pu douter de la sincérité de l'émotion que Vallès témoignait. La bourse fut obtenue, cela allait de soi.

Après une brève période d'agitation, l'aliéné devint plus calme et son *exeat* fut signé le 28 janvier 1882. Ce n'était malheureusement qu'une trève.

Le mot ci-après, dont nous possédons l'original, est de ce moment. Il fait allusion à la souscription ouverte au mois de février en faveur de l'artiste:

Mon cher Vallès,

Veuillez donc, si vous avez un reliquat de cette maudite

(12) Cf. le *Réveil* des 23 et 31 octobre, des 4 et 5 novembre 1881, le *Gil Blas* du 1er novembre 1881 et 31 janvier 1882, ainsi que *Demain* de septembre 1924 et l'*Ere nouvelle* du 5 septembre 1924.

(13) La toile a été donnée en 1927, par Séverine, au Musée Carnavalet.

souscription qu'on a organisée sur mon dos me le faire envoyer au plus tôt!

C'est véritablement une fatigue répugnante pour moi que de poursuivre de mains en mains les liards qu'on a tirés de la foule contre mon gré et dont la rentrée me paraît plus difficile à opérer que celle de l'emprunt turc. Si la somme n'avait pas été écornée et si l'on avait eu la décence de me la présenter entière, je l'aurais donnée aux pauvres avec soulagement.

Cela a été une torture pour moi que de subir l'aumône; ce serait un comble que je n'en eusse même pas le total, d'ailleurs modifié, après en avoir avalé l'amertume jusqu'à l'écœurement.

Je vous en supplie, mon cher Vallès, je crois vivre encore et rencontrer encore la fatalité.

Si vous êtes là, tâchez, à la première occasion, de m'éviter *la charité.*

Je préfère la misère avec le mépris des comités de bienfaisance et de secours. A bientôt.

ANDRÉ GILL.

Quelques temps après, une fugue se produisit et la gendarmerie dut arrêter Gill à Bergère (Aube) et l'amener à Clairvaux et à Troyes, d'où il fut conduit, le 13 mai, à Sainte-Anne, puis à Charenton. Jules Vallès était, cette fois-là encore, du voyage qu'a raconté Albert Callet (14):

Gill eut un éclair de raison: il jeta un cri rauque et se précipita contre la porte de fer qu'il ébranlait de ses poings vigoureux. Vallès et moi sortîmes, les larmes aux yeux, et j'eus longtemps dans mes insomnies le souvenir de ses appels désespérés.

Pendant trois années, l'artiste séjourna à l'asile. En juillet 1883, se produisirent, violentes et répétées, des crises épileptiformes dont une dernière devait l'enlever, le 1er mai 1885.

Quelques semaines auparavant, Gill, n'ayant plus l'usage de la parole, avait pleuré en apprenant le décès de son camarade. Comme on lui demandait s'il savait

(14) *Nouvelle Revue*, 1er décembre 1918.

de qui on parlait, il avait esquissé du doigt dans l'air un rapide portrait du disparu, « dernière lueur de son intelligence et de son souvenir, dernière manifestation de son cœur » (15).

A cinquante années de distance, les voilà réunis encore dans l'apaisement définitif d'une équitable commémoration.

ULYSSE ROUCHON.

(15) Armand Lods et Véga : *André Gide, sa vie, bibliographie de ses œuvres*, 1887.

POÈMES

—

Tu es ma lumière
la seule clarté de mes matins sans sourires
de mes jours sans soleil
la seule lueur de mes nuits sans caresses
tu es l'unique rayon
qui traverse un instant les ténèbres de ma vie

Lorsque je sens se creuser ma fatigue
se vider mon courage
face à face avec ma solitude
lorsque le poids de mon cœur
pèse trop lourd dans ma poitrine
lorsque les regrets et les craintes
étirent mes heures sans sommeil
c'est près de toi que je me réfugie
près de toi qui n'es pas de ce monde

Seul dans la nuit secourable
hors de la vie qui me rejette
j'ouvre mon cœur où tu reposes
j'ouvre mes bras
où va se ranimer ton rêve
et doucement tu te blottis contre ma peine
Dans l'ombre confidente
seul avec toi
avec toi qui peux seule comprendre
je viens te dire enfin tout bas
ce que jamais je n'ai pu dire
à personne sur cette terre

Et dans la nuit qui retient son haleine
dans le silence de mon cœur
j'entends ta voix qui me répond



Tu m'es si lointaine, ce soir,
taciturne et comme engourdie,
et ma chaleur qui t'a nourrie
se prodigue sans t'émouvoir.
Aux confins de ma solitude,
mon désir que ton ombre élude
essaie en vain de t'enlacer,
et ne parvient pas à poursuivre,
dans cet espace où tu peux vivre,
la fable qui nous a bercés.

Ombrageuse, et soudain secrète,
tu me dérobes ton baiser,
parce qu'entre nous s'est glissé,
vers la flamme qui t'a fait naître,
un nom, plus transparent ce soir,
où tu trembles de reconnaître
ce monde des formes concrètes
dont tu redoutes le pouvoir.



Où es-tu, toi que j'ai cherchée
parmi tous ces visages
qu'interrogeait mon espoir?
Que de fois il s'est penché,
abusé par des mirages,
sur les promesses d'un regard,
croyant y surprendre un reflet
de ton insaisissable image.

Pardonne-moi, pardonne-moi,
si mes pas ont pu s'égarer,
si mes mains n'ont pas su retenir
tous les fruits que je te réservais.
Mais je t'avais attendue
si longtemps dans mon désert,
tant appelée dans mes ténèbres...
Et tu n'as pas répondu.

Es-tu si loin, si loin de moi,
que ma voix ne te puisse rejoindre?
Es-tu tout près de moi, si près,
que tes yeux ne sachent plus me voir?

Tu dois être, cependant,
quelque part en ce monde,
puisque je t'appelle,
et tu dois aussi me tendre tes bras
si tu n'es exilée déjà
loin de notre lumière,
si ne s'est encor brisé
le fil d'or entre nous tissé.

Au croisement de nos chemins
es-tu déjà passée
sans laisser une empreinte,
ou bien n'y viendras-tu
qu'au moment où mes pas s'y seront effacés?

Me faudra-t-il user ma vie à te poursuivre,
mes bras refermés sur le vide?
me faudra-t-il perdre mes forces, chaque jour,
sans avoir dans tes yeux reconnu mon domaine,
sans avoir retrouvé sur tes lèvres
le secret de ces mots que je t'avais appris?

Lorsque ma voix ne pourra plus se faire entendre,
ni ma chair s'émouvoir,
lorsque s'effacera dans le silence
le rythme de mon cœur,
peut-être, à cet instant de la suprême attente,
me sera-t-il enfin donné
de sentir la caresse ignorée de ta main
pressant la mienne déjà froide,
et au seuil de la nuit d'entrevoir ton visage
incliné sur mon dernier souffle.

LÉO PORTERET.

UN TALENT MÉCONNU
EUGÈNE HUGO

On célèbre, en grande pompe, ce mois-ci, le cinquantenaire de la mort de Victor Hugo. Mais qui se souviendra, le 22 mai 1935, du frère aîné dont le génie naissant sombra dans la démence? Il dort, presque inconnu, « sur la verte colline »; il repose, oublié parmi d'autres gloires, dans le tombeau de famille du Père-Lachaise.

C'est par le lent chemin de la folie qu'Eugène Hugo est arrivé sur cette tombe du Père-Lachaise, où personne n'apportera, sans doute, ces jours-ci, à défaut de larmes versées, le bouquet de fleurs d'un pieux souvenir.

Parmi les documents conservés à l'ancienne Maison Royale de Charenton, à Saint-Maurice, il en est un que je n'ai point trouvé cité dans les études jusqu'ici publiées sur Eugène Hugo, c'est le diagnostic du docteur Pierret à l'entrée du malade à l'asile:

« Démence survenue à la suite d'études forcées et de chagrins domestiques. »

Jamais, jusqu'ici, je n'avais ajouté foi à l'origine intellectuelle et morale de l'état mental d'Eugène Hugo; et je le considérais comme la conséquence, sinon d'une hérédité lointaine, tout au moins comme celle d'une dégénérescence physique du cerveau.

Mais voici que, dans ces allées du parc de Saint-Maurice où, entre les parterres de gazon et de rosiers (1), je mettais mes pas là même où Eugène Hugo s'était promené en rêvant à son mal, des visions tout autres s'imposaient à mon imagination.

(1) Je tiens à remercier ici l'aimable directeur de la Maison de Charenton, ainsi que les docteurs Baruck et Daday, et que l'aumônier de l'asile, de toute la complaisance qu'ils ont mise à me guider.

Je le revoyais, à la veille même de sa mort, causant avec l'acteur Laferrière et lui parlant de si émouvante et de si poétique manière de son propre mal.

C'était en 1837; Laferrière devait jouer un rôle de fou dans le mélodrame l'*Idiot;* il était venu à Saint-Maurice pour y étudier les gestes et les propos des déments.

Le hasard lui fit rencontrer Eugène Hugo qui, selon son habitude, se promenait librement dans le jardin. Il le prit pour un jeune médecin aliéniste. Eugène Hugo lui parla d'abord des limites si difficiles à établir de la raison et de la folie, puis lui révéla qu'il était un des pensionnaires de l'établissement; il lui conta la mésaventure arrivée à Liszt, qui vint un jour distraire au piano les pauvres internés de Saint-Maurice. L'un d'eux avait malicieusement désaccordé les six octaves et demi de l'instrument. Ce ne fut qu'un cri parmi les auditeurs. « Le Maître est fou! Le Maître est fou! »

« Eh bien! monsieur, c'est ici un symbole de l'âme et du cerveau. L'âme, monsieur, c'est le musicien, c'est l'art, c'est le génie, toujours égal à lui-même, et qui ne peut pas se tromper! Le cerveau, c'est le clavecin, vil et fidèle instrument, matière coupable et maudite, sujette à tous les accidents vulgaires... Tenez, prenez mon frère, mon grand et illustre frère, mon dieu et mon poète; qu'un petit coup de trépan mal dirigé attaque en lui la plus petite partie du cerveau; le lendemain, il déraisonne. Croyez-vous que vous aurez touché à son âme puissante, émanation de Dieu? Vous n'aurez touché qu'au clavecin; et c'est lui seul qui déraisonnera, malgré l'artiste, sous ses doigts inspirés. L'âme chez les fous est aussi parfaite que chez les sages. »

Le jour même, Eugène Hugo eut une dernière et terrible crise et il rendit bientôt le dernier soupir.

Je songeais qu'il était impossible que, lucide ainsi sur la folie, Eugène n'eût pas cruellement souffert dans la réclusion de Saint-Maurice.

Quelles pouvaient être ses pensées, au jour de clairvoyance, lorsqu'il se promenait solitairement, comme il

lui était permis, dans ce jardin aux larges horizons de verdure?

Songeait-il aux Feuillantines? Se revoyait-il, doux enfant blond, mettant en branle l'escarpolette où se balançait Adèle Fouché, ou la voiturant malgré ses cris dans une brouette boiteuse, parmi les hautes herbes émaillées de boutons d'or? Rêvait-il à sa gloire avortée? à la renommée de ce frère qui s'était fait la part du lion et qui ne venait plus jamais à Saint-Maurice? Sa vue lui faisait mal et les médecins avaient conseillé à Victor Hugo d'espacer, puis de supprimer ses visites. Quelles scènes déchirantes, et restées secrètes, avaient rendu cette décision nécessaire? Quels fantômes de gloire et d'amour se levaient-ils sous les pas du promeneur solitaire?

Le drame du 12 octobre 1822, jour du mariage de Victor, revivait-il à ses yeux? Revoyait-il, à la table où toute la famille était en joie, Victor et Adèle Foucher, exultant du bonheur de leur union, et la jalousie cruelle étreignait-elle de nouveau son cœur ulcéré?

Les vers de Gaspard de Pons me revenaient en mémoire:

Peut-être, dédaigné par l'amour et la Muse,
Tu hais, malgré toi, ton rival, ton vainqueur.
Un désespoir jaloux s'alluma dans ton cœur.

. . . .

La mort de la pensée au plus affreux destin
A seule, hélas! pu te soustraire...
Tu cessas bien à temps d'être toi, d'être frère.
Le premier frère fut Caïn...

. . . .

Ton cœur fut assez chaud pour qu'un moment d'orage
En toi pût allumer un foudre criminel.

Dès ce soir de novembre 1822, Eugène avait-il donc saisi un couteau pour se précipiter sur son frère, comme il est avéré qu'il le fit, une année après, à Blois, à la table de son père, menaçant sa belle-mère, dont les propos sur sa défunte mère l'avaient irrité?

Caïn!... Sans aucun doute, le romantique Gaspard de Pons aimait l'hyperbole; car, en admettant même qu'il

fasse allusion à un fait réel, la menace d'un geste de colère n'implique pas le dessein de commettre un fratricide.

Ce qui paraît incontestable, c'est qu'Eugène fut jaloux. Sensible et replié sur lui-même, rêveur et passionné sans doute, comment n'aurait-il pas été touché par le charme de la seule jeune fille qu'il voyait presque quotidiennement? Sa timidité retint tout aveu sur ses lèvres. Lorsqu'on lit le « Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie », on est frappé du silence observé par l'auteur à l'égard de son frère Eugène, à partir de 1819, à partir des fiançailles avec Adèle et, pendant trois ans, jusqu'au soir du mariage. La discrétion est louable; n'est-elle pas une sorte d'aveu? Dans le monde des lettres, on ne douta point que la folie d'Eugène Hugo n'ait été déterminée par un désespoir d'amour.

Je suis revenu, écrit Boulay-Paty dans son *Journal*, avec Soulié. Il m'a dit qu'Eugène Hugo avait tellement aimé madame Victor Hugo que, deux ou trois jours après le mariage de son frère, il était devenu fou.

Enfin, il n'est pas jusqu'au poème des *Voix intérieures*, *A Eugène, vicomte H.*, qui ne me soit, le jour de ma visite à Charenton, apparu comme révélateur. De ces strophes, j'avais toujours goûté les premières, cette fraîche évocation des Feuillantines:

O temps! jours radieux, aube trop tôt ravie!...
. . . .
T'en souviens-tu, mon frère? après l'heure d'étude
Oh! comme nous courions dans cette solitude!...

Remarquez que dans ces souvenirs, celui d'Adèle Fouché est écarté. Mais ce qui m'avait paru choquant, c'est que Victor Hugo, dans la seconde partie, et, sous couleur d'un désespoir à la René, évoquât ses succès d'amour et de gloire:

A quoi bon s'épuiser en voluptés diverses?...
. . . .
Quand le peuple au théâtre écoute ma pensée,
J'y cours, et là, courbé vers la foule pressée,

L'étudiant de près,
Sur mon drame touffu dont le branchage plie,
J'entends tomber ses pleurs comme la large pluie
Aux feuilles des forêts.

Mais, ce jour-là, je compris. L'amour, la volupté, les succès de théâtre, c'est ce qu'avait rêvé Eugène amoureux d'Adèle et auteur du drame de *Spartacus*. Et ce que lui répond Victor Hugo, c'est ceci: Mon pauvre frère, ne sois pas jaloux. J'ai connu plus de souffrances que de bonheur dans ce monde envieux et calomniateur, qui profane

...tout ce qu'avaient nos âmes
De chaste et de sacré.

. . . .

Beauté, richesses, honneurs, ce que rêvent les hommes,
Comme c'est emporté par rapides nuées
Dans un oubli profond!...

. . . .

Tu pars du moins, mon frère, avec ta robe blanche!

Ainsi se succédaient mes réflexions, lorsqu'un des médecins de l'asile vint au-devant de moi. « Etes-vous satisfait de votre visite? Et que concluez-vous? A un dérèglement subit de la raison par désespoir et jalousie. Vous êtes bien un littéraire. Je ne nie pas que ces causes n'aient agi, occasionnellement, sur l'apparition des crises. Mais elles ne sont, croyez-moi, ni l'origine, ni la cause du mal. Tares héréditaires d'abord. De quelle provenance? Je ne sais, mais déjà, le caractère du général Hugo est inquiétant: l'effet se précise chez Adèle, la fille aînée du poète; et Victor Hugo lui-même, si magnifiquement doué, est superstitieux et spirite. Eugène Hugo, gros et fort garçon, était prédestiné. La démence précoce le guettait: elle s'est manifestée chez lui normalement, avec ses tristes déchéances, son inconscience des plus bas besoins physiques et tout son cortège de dégénérescence des tissus. On peut dire qu'il est mort dans ce que nous appelons le « gâtisme », avec parfois, comme il arrive, des soubresauts et des lueurs de lucidité. »

Ainsi s'écroulait tout le roman que j'échafaudais dans mon imagination sur le séjour d'Eugène Hugo à Saint-Maurice.

§

Mais une chose demeure, c'est l'incontestable talent du jeune poète avant 1822, talent égal, sinon supérieur, à celui de son frère Victor Hugo, dont le grand nom a tout éclipsé.

« Quand nous habitions les Feuillantines, disait un jour Abel Hugo, l'aîné des trois frères, à Philibert Audebrand, le grand homme de la famille, ce n'était pas Victor, mais Eugène. »

« C'était un jeune homme qui annonçait le plus beau talent », affirmait Soulié à Evariste Boulay.

Eugène Hugo, écrit Sainte-Beuve, plus en proie à la lutte, plus obsédé, et moins triomphant de la vision qui saisit toutes les âmes au seuil du génie et les penche échevelées sur l'abîme de l'invisible, a exprimé cet antagonisme désespéré [de l'esprit et de la fatalité] dans le *Duel du précipice*. La poésie soi-disant erse qu'il a composée est tout un symbole de lugubre destinée... Tout ce qu'il a écrit respire une conscience profonde et accuse un retour pénétrant sur lui-même et comme un souci effaré de l'avenir.

Toute la production littéraire d'Eugène a été éclipsée et rejetée dans la nuit par l'éclat aveuglant de la gloire de Victor Hugo; mais qu'on veuille bien comparer ce qu'avaient écrit Eugène et Victor en 1822 et l'on demeurera surpris de constater l'identité de leur inspiration et celle de leur génie naissant.

Victor Hugo lui-même ne s'y est pas mépris; il a imité son frère qui le devançait et, plus tard, il n'a pas hésité à s'attribuer un certain nombre de ses articles et de ses contes. Etait-ce uniquement pour les sauver de l'oubli?

Puisque Sainte-Beuve nous parle du *Duel du précipice* (2), (février 1820), abordons la comparaison par cette histoire terrible qui a frappé et hanté l'imagination

(2) Le *Duel du Précipice* a paru le 20 février 1820, dans la cinquième livraison du *Conservateur Littéraire*. Le *Bug-Jargal* de 1820 ne contient pas l'épisode de la lutte au-dessus du précipice.

de Victor Hugo, au point qu'il l'a démarquée et insérée, six ans après, dans son second *Bug-Jargal.*

Dans le *Duel du précipice,* un guerrier saxon et un guerrier danois luttent corps à corps sur un tronc d'arbre suspendu au-dessus d'un torrent, comme lutteront, dans *Bug-Jargal,* le capitaine et le nain Hudibrah.

Même décor:

L'abîme qui les sépare est large et profond; il est semé de rochers et un torrent roule au fond comme un tonnerre... Un sapin était là, un vieux sapin qui avait été abattu par les tempêtes... Ce sapin s'était arrêté sur le bord de l'abîme, sachant qu'il ne verrait jamais de combat plus terrible que celui dont il allait être témoin.

(*Le Duel du précipice.*)

Le torrent se perdait avec fracas dans un gouffre... Sur l'abîme se penchait un vieil arbre. Cet qui se projetait sur le gouffre était si dépouillé de verdure, comme un bras décharné, qu'on ne pouvait en reconnaître l'espèce .

(*Bug-Jargal,* Ch. LIV.)

Les péripéties de la lutte sont analogues.

Dans le *Duel du précipice,* le Saxon a saisi d'abord le Danois, son ennemi à bras-le-corps et va le jeter dans le gouffre, Mais le Danois, « d'une main, a saisi son vainqueur par sa rouge chevelure, de l'autre, il le frappe au visage de son poignard... La tête du Saxon se rejette en arrière, il chancelle, le pied lui manque; ils vont tomber. « Epargne-moi », crie-t-il.

Dans *Bug-Jargal,* Hudibrah, suspendu sur le gouffre et prêt à tomber, s'écrie, hurlant de rage: « Maître, maître! Ne vous en allez pas, de grâce! N'aurez-vous aucune pitié du pauvre bouffon? »

Sauvés l'un et l'autre par leur adversaire ému, le Saxon d'Eugène Hugo et l'Hudibrah de Victor, dont la trahison est identique, se précipitent sur leur sauveur pour l'entraîner dans l'abîme et la lutte recommence, plus sauvage et plus horrible.

Dans le récit d'Eugène Hugo, les deux combattants

s'écroulent dans le torrent; dans celui de Victor, Hudibrah seul y est précipité.

La couleur fantastique et l'impression d'épouvante sont certainement plus intense dans le *Duel du précipice.*

On ne saurait nier l'angoisse de terreur qui émane d'une vision hallucinante comme celle-ci:

> Alors on vit les bergers, qui s'étaient enfuis par crainte de la bataille (3) s'avancer sur le haut des rochers: on entendit les loups hurler dans la solitude des forêts et l'on aperçut distinctement dans les airs les fantômes emportés par les vents qui se penchaient sur le bord des nuages.
>
> (*Le Duel du précipice.*)

Cinq ans plus tard, et alors qu'Eugène était soigné à Saint-Maurice par le docteur Esquirol, parut dans *l'Almanach des Dames,* une nouvelle d'Eugène Hugo, intitulée *L'Assemblée des Francs-Juges.*

Il suffit d'en connaître le thème pour y apercevoir l'origine de la reine du *Rhin* et des *Burgraves.*

Condamné à mort par l'empereur et les Francs-Juges, le comte Eberhard de Wolfenbuttel s'est réfugié dans son château. Le fils du Grand-Maître des Francs-Juges est allé l'y chercher pour exécuter la sentence. L'exécution sera faite par le Grand-Maître lui-même. Quatre chevaliers amènent le coupable. Le tribunal siège dans la nuit à la lueur des torches. Le vieillard tranche la tête d'un coup de hache. Il a tué son propre fils qu'Eberhard a saisi dans son château et qu'il a revêtu de son armure.

Drame saisissant dans un décor nocturne d'effroi; résurrection des temps primitifs de l'Allemagne dans une sorte de diorama, soudainement apparu et soudainement évanoui:

> Soudain les torches s'éteignent; il se fait un profond silence et l'assemblée entière s'éloigne comme si elle avait été dispersée par un prodige.

(3) Notez l'analogie avec le *Mariage de Roland :*
Les bateliers pensifs qui les ont amenés
Ont raison d'avoir peur et de fuir dans la plaine
Et d'oser, de bien loin, les épier à peine...

Eugène Hugo apparaît là, comme un précurseur qui, dans le roman fantastique et dans le cadre exotique, était capable de donner quelque chose de plus documenté et de plus puissant qu'*Han d'Islande* ou le *Beau Pécopin*.

Le poète ne me paraît pas chez lui inférieur au conteur; tout au moins son infériorité est-elle celle-là même qu'on peut reprocher à Victor Hugo, trop docile élève, lui aussi, du père Larivière et disciple qui n'a pas encore secoué le joug des procédés classiques de la poésie du dix-huitième siècle.

Eugène Hugo paraît au reste avoir plus de souplesse que son cadet: je ne pense pas qu'on puisse trouver dans les *Odes* de 1822 des couplets qui égalent en facilité et en grâce ceux des *Stances à Thaliarque:*

Laissons là les chagrins d'une vaine prudence...

Le présent est à toi; l'avenir est aux dieux.
Ne les outrage pas, en t'affligeant d'avance;
Jouis de leurs bienfaits; crois en leur indulgence
Et contente-toi d'être heureux!

Celui-là seul, mortels, comprend sa destinée
Qui, tout le long du jour assis dans un festin,
Jouit gaîment de sa journée,
Sans nul souci du lendemain...

Buvons, rions, chantons; soyons les fous; heureux,
N'attendons pas, amis, que la pâle vieillesse
Vienne, ridant nos fronts joyeux,
Nous condamner à la sagesse.

Pour moi, toujours fidèle au doux Dieu des chansons,
Je veux de la mort même égayer l'arrivée,
Et parer, en riant, de mes derniers festons,
Sa faux sur ma tête levée.

(*Conservateur littéraire*),
janvier 1820.

Il ne saurait être question de comparer ici ce qu'a fait Victor Hugo après 1822 avec ce que n'a pas fait Eugène, mort intellectuellement à cette date.

Mais au lecteur de bonne foi, il apparaît nettement qu'aucune des onze pièces du recueil de Victor Hugo,

1818-1822, n'est supérieure aux stances d'Eugène sur la *Mort du duc d'Enghien*. Les *Odes* de Victor Hugo sont encombrées d'interrogations monotones et fastidieuses:

Pourquoi m'apportez-vous, ma lyre,
Spectres légers? que voulez-vous?
Fantastique beautés, ce lugubre sourire
M'annonce-t-il votre courroux?
Sur vos écharpes éclatantes,
Pourquoi flotte à longs plis ce crêpe menaçant?
Pourquoi, sur des festons, ces chaînes insultantes
Et ces roses teintes de sang?

(*Les Vierges de Verdun.*)

Où courez-vous? Quel bruit naît, s'élève et s'avance?
Qui porte ces drapeaux, signe heureux de nos rois?
Dieu! quelle masse au loin semble, en sa marche immense,
Broyer la terre sous son poids?

(*Sur le rétablissement de la statue de Henri IV.*)

Quel est cet enfant débile
Qu'on porte au parvis sacré?
....
Jourdain, te souvient-il de ce qu'ont vu tes rois?

(*Le Baptême du Duc de Bordeaux.*)

Je fais grâce des exclamations, des apostrophes, des prosopopées, de tout ce fatras de figures de rhétorique, dont le poids annihile l'inspiration.

Je ne veux pas dire qu'il n'y ait rien de pareil chez Eugène Hugo; son *Ode sur la mort de Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé,* qui parut dans le *Recueil des Jeux Floraux* de 1819, est froide et conventionnelle. Mais que d'heureuses inspirations subsistent dans sa poésie sur la *Mort du duc d'Enghien,* si on la dépouille des quelques formules interrogatives dans le goût de celles de Victor!

Un décor au début, décor d'effroi, comme il les aime: la nuit, le hurlement des loups, le ululement des chouettes, des fantômes apparus dans une pâle lumière sur les vieux murs de la cathédrale et qui se lèvent en chantant l'hymne des tombeaux.

Puis, le poète évoque le calme stoïque et confiant du prince condamné:

Tranquille, cependant, il rêve en sa pensée
Les beaux jours d'une vie, hélas! si tôt passée...
Et l'avenir qu'il ne craint pas.

Voici venir les soldats, éclairés par de sombres flambeaux dans les ténèbres qui prêtent leur ombre au crime:

Il est là, sous les yeux de ces brigands farouches,
Comme un Condé, l'œil fier, le front serein...

Sur sa poitrine intrépide
Plaçant un pâle fanal
Dont la lumière homicide
Guidera le plomb fatal,
Ils reculent, et dans l'ombre
A peine une lueur sombre
Brille à leurs yeux inhumains...

Dès que ces soldats ont exécuté le jeune prince, la frayeur les saisit:

Ils se regardent terrassés;
Ils pensent voir d'Enghien, qui, pâle, formidable,
Se relève au milieu de leur troupe coupable,
Et les suit de ses bras glacés...

Pâles d'horreur,...
Les bourreaux, en tremblant, quittent ces lieux funestes.
Tout se tait dans les champs déserts
Et, dans les cieux troublés de leurs rires funèbres,
On entendit passer les géants des ténèbres
Qui redescendaient aux enfers.

Certes, je ne donne pas cette Ode comme le modèle de la poésie lyrique. Nous avons aujourd'hui, après plus d'un siècle, et surtout d'un siècle éclairé par toute l'œuvre de Victor Hugo, une tout autre conception de la sensibilité et du pittoresque lyrique. Je ne dis qu'une chose, c'est qu'Eugène promettait autant que Victor et que je m'explique qu'autour de lui on l'ait considéré un instant comme le grand homme de la famille. Qu'au-

rait-il fait plus tard si la démence n'était pas venue faucher son talent naissant? Il serait bien téméraire de faire à ce sujet l'ombre d'une hypothèse.

Mais il m'a paru qu'aujourd'hui, où l'on célèbre légitimement le génie du Maître, où une nouvele apothéose s'ajoute à tant d'autres, il était équitable de rendre justice à la mémoire de celui qui dort oublié dans la tombe.

Doux et blond compagnon de toute mon enfance,
Oh! dis-moi, maintenant, frère marqué d'avance
Pour un morne avenir,
Maintenant que la mort a ranimé ta flamme,
Maintenant que la mort a réveillé ton âme,
Tu dois te souvenir.

S'il se souvient, lui dont la sensibilité fut exquise, il a pardonné sans doute à son aîné de lui avoir pris tout l'amour et toute la gloire; il s'associe sans doute à ses victoires dans la vie; il s'associe à ses triomphes posthumes. Mais parmi toutes les fleurs qu'on jette à poignées sur la tombe du Maître, quelques-unes ne pourraient-elles pas tomber sur celle du déshérité et de l'oublié?

Manibus date lilia plenis.

PAUL BERRET.

SUR
MAXIMILIEN DE LAMBERG
(1729-1792)

—

> Aujourd'hui que sa belle âme a quitté ses organes...
>
> GIACOMO CASANOVA
> *à J. F. Opiz.*

Celui-ci est un amateur discret, encyclopédique et paresseux.

Sur le bloc surmonté du médaillon de Lamberg, sous l'exergue *Democriti Dulciori*, on lit: *Apostoli*, le nom de l'heureux dessinateur, qui nous l'a rendu dans une figure avenante, bonne et sceptique, et dont les cheveux flottant très en arrière et le front développé quasi autant que le reste de la face rasée, font rêver; entre ce profil et l'exergue, sur la table du bloc, gît, entr'ouvert, le *Mémorial d'un Mondain;* affleurant le bloc, des vases antiques en débandade, vétustés ornées encore de femmes nues, et des débris de chapiteaux, et le tiers d'une pierre oblongue où s'inscrivent un faune et un satyre au presque sourire, lunatique.

Cette image nous faisait compagnie dernièrement à Venise, lorsque nous aperçûmes, au fond de la rue qui s'ouvre devant San-Moïse, et qui est assez large, celle-là, pour faire le bonheur des nombreux chats de la cité aquatique, un petit tableau ou un grand dessin, représentant un homme en redingote, bas blancs; corps de face; figure de profil; longue pipe, dont la fumée sortait du tuyau abandonné: toutes les fausses gloires, des batailles, des honneurs, jusqu'à l'avarice, se montrent au rêveur; et un petit amour dans un coin: il soulève un rideau: *Nosce quiesces. Amabis, Amaberis.* Le dessin, si-

gné Felix Boscorali, intitulé *Asylum Morale,* et datant de Vérone, 1773, est accompagné de cette inscription: *Turbores socculi redit Democritus, deflit Heraclitus, tranquille exhalat munita philosophia.* Tout m'attestait dans ce profil d'un Montesquieu lassé, le cher comte, que je venais de redécouvrir.

Ne pouvant acquérir ce portrait volumineux, j'entrai quand même, par reconnaissance de l'avoir pu examiner en pleine rue, dans la boutique de celui qu'on appelle là-bas *antiquaire;* et je fus bien récompensé de mon dessein d'acheter autre chose que le dessin en question, et qui m'aurait tant tenté, par l'acquisition brusque du rare *Alticchiero,* écrit en français par la divine Rosenberg, l'auteur bien joli des *Pièces morales et sentimentales,* et que Casanova estima autant que notre Lamberg: *aurea semper erit, sint omnia rosae,* dit l'épitaphe rédigée par le noble Querini, sur la tombe, dans son Alticchiero (où l'on voyait une Vénus dans un temple chinois), de cette Justinienne Wynne, l'amie du patricien Memmo.

Maximilien-Joseph est né à Brünn le 22 novembre 1729, d'une famille éminente qui jouit, dès 1554, du titre de baron, puis en 1636 de celui de comte, et en 1641 de celui de comte du Saint-Empire; et en 1707 du titre de prince du Saint-Empire Romain: la charge de grand-écuyer héréditaire en Carniole, puis en Carinthie, lui survinrent; — et une grandesse d'Espagne. Lamberg portait: fascé d'argent et d'azur de quatre pièces, parti de gueules plein.

Notre Lamberg — qu'importe qu'il soit Ortenegg et Ottenstein, ou encore qu'il puisse prétendre à être magnat de Hongrie? — fit ses études à Halle, épousa sa première femme morte (c'était une Trautmanndorf), dix ans après, Joséphine de Dachsberg: de ces mariages, le second seul apporta deux filles; et un fils, plus tard le prince Lamberg. Avant de se retirer du bruit mondain, Maximilien, qui avait été conseiller secret (ce qui n'est pas une tacite sinécure) du duc Charles-Eugène de Wurtemberg, fut grand-maréchal du palais et ministre pléni-

potentiaire de Joseph de Hesse-Darmstadt, évêque d'Augsbourg. Enfin, il quitta sa première retraite, celle de Landshut, et s'établit à Brünn. Il finit, en 1792, à Kremsier, le 23 juin. Il s'était marié deux fois; il fit aussi deux grands voyages dans sa vie: le premier aux Pays-Bas et en France, où Paris le retint à peu près trois ans: c'était lors de la guerre contre la Prusse, mais il n'était pas prussien, et d'ailleurs, en ces temps-là, les civils des puissances contendantes circulaient à peu près librement; il dédia, toutefois, en 1775, le *Mémorial d'un Mondain* à Frédéric, mais celui-ci, bien que luttant contre la France, n'était-il pas poète français? Le second voyage, après celui de 1757, eut lieu, après un séjour prolongé à Venise et en Corse, vers l'Afrique: c'était de là qu'il était rentré vers 1763 pour, après sa première union, qui n'avait duré que trois ans, s'enfoncer, après un voyage du double plus long, dans les liens du mariage qui se changèrent, bientôt, en ceux d'une solitude double et durable. Il recommande d'ailleurs dans son *Canot* que je n'ai rencontré qu'une seule fois et que je possède, de *faire de la solitude notre province*... C'est là qu'il se souvenait d'avoir ouvert le bal à Venise avec la prestigieuse Justinienne Wynne, alors femme de l'ambassadeur impérial, et d'avoir contracté magnifique liaison avec le noble Foscarini, le nouveau doge, à qui il avait eu occasion de présenter les premiers compliments de son ami et maître, le duc de Wurtemberg, alors aussi à Venise. Il se souvenait aussi des correspondants qu'il n'avait entrevus que dans leurs lettres, surtout Pöllnitz, La Mettric, Algarotti, Maupertuis, Hume. Il se souvenait d'un voyage en Sibérie, de Paris, de la Corse du temps de M. de Marbeuf, et entre temps racontait son entrée dans ce monde de brefs voyages, et « qu'il était né comme *Aly-Bey*, et le *Nain de Thrace*, nud, la tête en avant ». De là vint donc la longueur de cette tête, si large cependant d'idées singulières et splendides, aimables toujours!

Si je jette un regard dernier sur l'œuvre de Lamberg, je m'aperçois qu'il s'est élevé des voyages aux sciences,

bien que celles-ci lui aient donné envie de voyager, et des sciences au roman de la réalité, et de celle-ci et de celui-là à la métaphysique romancée.

Le voici qui voyage: il est à Venise et il note « qu'en montant sur la tour de la place de Saint-Marc, on n'aperçoit pas un seul canal; les rues de Venise paroissent pavées ». Il appelle cela « une singularité de peu de valeur, mais qui engage à vérifier un fait d'optique ».

Il rencontre à Venise le fils de la si jolie et si extraordinaire ambassadrice à Constantinople de jadis, qui se déguisait, elle aussi, à la turque, et qui, maintenant, en Angleterre, dérobait sous des voiles, dans des appartements obscurs, la chute de sa beauté.

Venise prend ce nègre pour l'*Eumolpe* du chevalier, son disciple et sa passion; c'est lui qui soulève le manteau blanc du vêtement turc de son maître, que deux gondoliers précèdent en plein midi avec des flambeaux allumés à la main. Il fume beaucoup d'une pastille particulière qui ressemble au Bétel; je crois que ce Seigneur, plus par habitude que par principe, suce des jours entiers sa longue pipe d'ivoire... Plus il y a de fumée, plus il en paraît content. Croirait-il, comme les Manichéens, que de cette fumée, il en naît des hommes et des bipèdes?... Adam, Eve et le chevalier de *Montaigu*, en suivant ce principe, sont nés d'une fumée approchante... Il fréquente aussi peu les Anglois que les Vénitiens. *Radziwill*, le prince, en quelque façon célèbre lui a fait visite; et la conversation, qui je veux le croire, eût pu être intéressante, devint à rien, parce que ce Prince ne parloit que le Polonois, et que M. Wortley de Montaigu ne sut dans quelle langue répondre à un idiome qui lui étoit plus étranger que ce Prince polonois ne se l'est souvent à lui-même. Il voulut engager le prince Sormati à se peindre les sourcils avec de la pommade rouge...

Tel est ce M. de Montaigu, qui, calviniste, romain, et puis mahométan, est ce qui reste de cette fée curieuse, lady Wortley Montague, qui, avec lady Stanhope, la nièce de M. Pitt, qui ne vécut qu'un demi-siècle plus tard, forme, à côté de Justinienne Wynne, un trio de

déesses singulières des ornements de l'esprit féminin, doublées, pour Stanhope, d'une solitude raffinée...

Vous recevrez mille masques pareils, faits sur le buste d'une des plus belles femmes de Londres... distribuez-les à toutes vos filles.... Si l'imagination vous sert bien, vous réussirez peut-être à perpétuer les mêmes traits, à créer une seule physionomie, et procurer aux hommes plus d'unité dans leurs désirs... Toutes les guerres suscitées pour les femmes ont eu la diversité des objets pour principe, quoiqu'une seule tête souvent en eût fait le motif.

Voilà le conseil que donne, à Venise, Lamberg à un autre original, un lord Baltimore, enrichi d'une espèce de harem et qui s'était décidé à toujours voyager, parce qu'il ne voulait pas savoir, disait-il, « où il serait enterré ».

. . . .

Et voici un tableau bien enluminé, bien fugitif, de la Venise décadente:

M. le Comte Durazzo, Ambassadeur de l'Empereur, tient à Venise un état que l'homme de lettres et l'homme aisé copieroient sur lui; il est d'une magnificence digne de la grandeur du monarque qui l'envoye, et de la République qui l'apprécie et l'honore: il a six hôtels dans l'Etat de Venise et mille autels dans tous les cœurs. Le Palais qu'il a sur le Grand Canal est comme la maison d'*Aristippe,* ornée pour jouir; le Casin sur la place de S. Marc n'a rien à Paris qui puisse lui disputer l'élégance et le goût. Ses maisons à *Mestre,* à *Treviso,* à *Padoue,* sont toutes servies comme le temple de Diane pouvoit l'être aux banquets de la Déesse. Mad. l'Ambassadrice est la divinité qu'on y révère; toujours belle, les Dames Vénitiennes ne la croyent que jolie sans s'y connoître. Si ce que je viens de dire est une erreur, il n'est pas moins vrai que Mad. Durazzo est la plus belle erreur de la nature, son plus beau spectacle. Elle se promena un beau midi sur la place, avec la négresse que le Comte Gersdorf lui avoit cédée; jamais contraste ne réussit: on eût peint l'amour, accompagné d'un dragon; ou Vénus et une Furie. C'est dans le jardin de M. l'Ambassadeur que j'ai vu

plusieurs plantes des Indes, des poissons dorés, argentés, et que *Levis* imite sans risque que la dorure se détache dans l'eau courante.

Lamberg croise aussi, à Venise, le fameux mais profond *fumiste,* Saint-Germain; mais il ne lui donne, même *à la blague,* que trois cent cinquante ans. Ce qu'il en dit est, selon nous, encore plus suggestif, quoique plus bref, que ce que Mme du Hausset et Charles-Henri de Gleichen nous en ont raconté.

Le comte de Saint-Germain conte à Lamberg (mais nous ne pouvons — en faveur de certains de nos lecteurs — insister) l'existence d'une bizarre botanique.

C'est le fruit de l'arbre sensitif, qui enfle, et qui bondit sous la main qui le touche. Ce fruit se vend par milliers à Smyrne, et s'employe dans les sérails...

Trois originaux et une belle dame, Mme Durazzo! Et puis les statues:

Les Egyptiens, persuadés que la mort ne séparait pas l'âme du corps, eurent grand soin de préserver les cadavres de la corruption, tandis que d'autres nations, peu attentives au corps, ne s'attachent qu'à son simulacre ; de là les statues et les bustes. Venise....

§

Il nous est bien malaisé de suivre M. de Lamberg dans ses digressions scientifiques, sur la proposition d'une courbe algébrique dont les contours marqueraient les traits d'un visage connu; sur l'art possible, un jour, de voir par les narines; sur « une poudre imprégnée d'essence de térébenthine qui serait infaiblement enflammée par une mèche trempée dans l'eau forte citrine, et qui, mêlée avec la poudre à canon, ferait que la *poudre chymique* gagnerait de force et la nôtre (la poudre à canon) diminuerait d'inflammabilité ».

Il s'élève ou il s'abaisse parfois à des spéculations plus amusantes:

Il ne seroit pas absolument impossible de savoir dès au-

jourd'hui toutes les découvertes faites et à faire: Qu'on eût tous les livres, toutes les brochures, etc. cachées sous l'assemblage des Lettres. On supposeroit pour cela une Académie de permutations et de combinaisons de mots. Tout livre n'étant cependant qu'un amas déterminé de lettres et d'alphabets, on ne sauroit que les sciences cachées sous ce même nombre de permutations possibles; dès lors si la chose paroissoit acceptable, il n'y auroit plus qu'une science, celle des permutations des mots qui les renferment toutes: ce seroit un idiome représentatif d'idées par elles-mêmes, qui nous mèneroit seul à des connoissances universelles. Ce que je viens de dire réussiroit, je crois, moins avec le bouleversement des lettres qu'avec celui des phrases entières.

Et il passe en revue ses lubies de science et de prescience: la mémoire à venir, la métoposcopie, le rajeunissement, l'aérologie, les visions (couleurs-fumées: ô *Cros!*), l'or, l'illusion et la réalité, les vibrations et les sympathies, l'âme, les signaux qui remplaceraient la poste et « le phosphore qui suppleroit à l'absence du soleil ».

(*Il revient de la mort.*)

L'art d'embaumer les morts est un art perdu depuis que nous sommes nous-mêmes les artisans de notre mémoire à venir. L'Imprimerie a pris aujourd'hui la place des aromates.

(*Il revient de la mort aux vivants,*)

La Métoscopie cu la science de présager l'avenir par les traits du visage.

(*en passant par l'amour,*)

Si j'étois femme, je jugerois de mon amant par le thermometre... Je remarquerois le degré où le mercure seroit monté, à la dixième protestation d'amour, si le barometre baissoit, je congédierois le suppliant.

(*par l'illusion,*)

La même étoile, quoique seule et unique, se voit souvent par réfraction deux fois sur la nuée voisine: seroit-il étonnant

qu'une réfraction pareille eût lieu avec nos corps dans des temps épais... [C'est là le souvenir d'un cauchemar à Venise, un soir brumeux.]

(par l'illusion de l'or,)

... l'or, qui coûte à l'Etat, plus qu'il n'a de valeur, tant l'art de fondre ce métal, de le purger, de l'allier, de le monnoyer, absorbe de bras, tous plus nobles que l'or, et qui pourroient être employés d'ailleurs à l'utilité publique, dans des travaux à l'agriculture...

(par le peu de réalité de l'évidence)

L'illusion fait en nous autant que la réalité des effets qui tiennent de l'évidence.

(et des effets de la religion;)

Les marques extérieures de dévotion font souvent sur les esprits forts des effets aussi prompts que le fanatisme sur les esprits foibles...

(retombe sous les effets de la mort.)

Rien de si irrégulier que la mort, aucune horloge n'en trace l'instant, l'art de faire des montres justes n'existe pas; nous voilà tous rendus à la vie, pour le même espace perdu sur l'immensité, cette alternative d'anéantissement et d'existence est un rêve, et il n'est permis que là de recourir au mensonge: nous sommes encore, donc nous sommes immortels....

(Ah! tout est folie et vanité doublée...)

Aujourd'hui, la folie immortalise, comme la sagesse, le pédantisme comme le savoir, le fanatisme comme la religion, le crime comme la vertu, le ridicule comme la gravité, la marotte comme la raison; le tout est de parvenir à se tirer de la foule et de paroître.

(Servons-nous au moins des fous,)

Chaque fou auroit un emploi; le sort de chacun seroit décidé au Bureau destiné pour cet effet. Le bien qu'on en tireroit seroit infini. Tout seroit uni et employé: jamais charge

ne seroit mal pourvue; on employeroit les foux furieux à des entreprises de simple fureur. S'agiroit-il d'un fou dévot? On en feroit un Moine, et un Moine heureux. Un fou orgueilleux, on le couvriroit de clinquant, en l'étourdissant sur sa grandeur. Un fou mal-propre présideroit aux égouts. Les amoureux travailleroient aux miroirs. Les politiques seroient gazetiers dans les différentes villes; et les pauvres foux en seroient les victimes.

(*sans négliger la sagesse de l'esprit, ne fût-ce que pour se distraire, ô Lamberg!*)

Tentatives sur l'apparent impossible.

... A tout le savoir possible, je préférerois l'esprit qui, bien gouverné, ne nuit qu'à ceux qui n'en ont pas ou qui en ont trop; mais en pesant avec discernement les misères de notre existence, on conviendra que ce n'est, en vérité, pas la peine d'en avoir et qu'il est imprudent d'en montrer.

(*Sans négliger non plus, pour nous distraire, sans doute, encore, la sagesse du corps:*)

Je croirois que l'haleine des jeunes animaux renfermés dans une chambre bien calfeutrée, contribueroit au rétablissement des parties vivifiantes dans les vieillards.

Un second moyen de longévité moins problématique seroit cet art devenu inutile, celui d'embaumer les corps après la mort, qui pourroit se retrouver de notre vivant au profit de la vie; ne pourroit-on pas tenter à nous conserver, nous présents, par les mêmes aromates, qui ne font aucun bien aux morts et ne soulagent pas même les vivants? La vie, au reste, au lieu d'être un empêchement à ce que je viens de dire, rendroit l'effet des baumes bien plus salubre, et il seroit peut-être moins ridicule de s'embaumer, que de mettre du rouge et de la poudre sur les cheveux.

(*Et puis, le principal est de passer le temps à venir:*)

Le tuer (le temps) est d'un homme désœuvré; qui l'abrégeroit avec discernement, auroit trouvé le moyen de le doubler. Le sage suivroit le char d'un homme pareil, le fou l'arrêteroit.

(*Et de ressusciter le temps passé:*)

Je réussirai peut-être, par la réminiscence du plaisir, à en faire goûter de réels à ceux qui, comme vous, auront perdu la faculté des sentiments agréables.

§

Vous avez entrevu du Charles Cros dans ces visions d'apôtre de la métaphysique colorée d'agrément; maintenant oyez, dans ce croquis des *fragmens* de Lamberg, sur les tribulations du cœur, comme du Jean de Tinan, surtout dans les mots, singuliers alors, de: « mon pauvre petit... ».

Quelle bizarre idée que la tienne! Mais, en vérité, je suis folle. Tu veux qu'en ta présence, à côté de ton lit, je t'écrive un billet, que je mette sur le papier toutes les tendres choses que je pourrois te dire, et que tu regardes comme perdues, puisqu'étant malade, tu ne saurois y répondre. Ah! l'aimable économie! Quelle félicité! Quel singulier tour, mon pauvre petit ne donne-t-il pas à l'amour! Il sait l'art de l'embellir. Ah ce! je le veux bien. Jouons la comédie en forme. La scène...Ah! je sais où... La scène sera auprès de ton lit... Vite, tire les rideaux. Arrange ton bonnet de nuit, fais-en un casque; tu feras le rôle de... Oui, de *Thieste* malade... Fort bien... Te voilà au mieux... Moi, je ferai la Reine affligée. J'ôterai mon rouge d'un côté, et ce sera du tien. J'ai mes raisons... C'est le jeu... Tiens, aimable *Richer,* commençons par répéter. D'abord embrasse-moi. Mais ne badinons pas. Laisse, que j'approche la table... Ah! le pied casse... Pan, l'encrier par terre... Adieu l'autel. Dieux! Quel regard! Ah! l'aimable garçon avec sa petite mine affublée! Tu me fais mourir de rire... Sonne... Mais non, que cent baisers... Là... Je t'entends. Ah! *Richer...* Ote ton casque, je te prends pour un autre... Redeviens *Richer...* Oui, *Richer...* Ah! que je t'aime! Non, tu n'es plus malade.

Et comme elle *bassine,* sur le sentiment, son Richer, cette Bazine!

... Tu ne m'aimerois pas longtemps, si je ne connoissois l'art

de te faire désirer, je ne dis pas de nouveaux sacrifices, mais du moins le moment où je voudrais t'en faire.

Et le Démocrite lance, un peu plus sérieux, sur la vanité de l'amour et du siècle:

Qu'un homme persuadé de sa religion craigne la mort, cela est ordinaire; mais que ce même homme occupé de l'éternité disserte sur la beauté de son cercueil, cela étonne, et cela arrive.

Et il ajoute, à peine badin, dans ces *Fragmens:*

Bien loin de me faire un parti de gens détachés de l'erreur, ils hausserent les bras, je crus que c'étoit pour me jetter la pierre: ils me bouchèrent les oreilles; je me tus, bien résolu de ne pas les imiter.

Le *Mémorial d'un Mondain* parut, en 1775, en un volume, chez Tratner, à Vienne, mais sous la rubrique: *Au Cap Corse;* l'année suivante une seconde édition en deux volumes, revue, corrigée et augmentée, vit le jour en Hollande, sous la rubrique: *A Londres.* (Lamberg avait déjà été traduit en allemand, dès la première édition; alors, qu'a le Larousse, à dire que c'est un écrivain allemand dont tous les ouvrages sont en français? Lamberg est un écrivain français.)

Ce livre est rare (comme pour la première édition de 1713 de Hamilton, je constate que, depuis une vingtaine d'années, le *Mémorial d'un Mondain* devient quasi introuvable).

En 1782, Lamberg fait paraître à Vienne, chez Le Noble de Kurzbeck, *Le Canot ou Lettres de Mama Blergx,* par l'*Auteur du Mémorial d'un Mondain.* Un jour, je m'aperçus que le titre de cet opuscule, à peu près unique, c'était le nom de Maximilien de Lamberg, bousculé en un étrange amalgame. Et nous aurions pu lui dire, à notre tour, que l'an 92 de sa mort est le 29 de sa naissance, renversé; mais il est trop tard, peut-être?

. . . .

La nuit qui provoque les hommes au sommeil, réveille les fleurs, un million de milliards d'insectes volans s'enquêterent

de mille manières, qui pouvoit être cette Mouche honorée du tombeau des mages : c'est, gazouilla un Bibien, c'est un historien admis au secrétariat de la nature; qu'est-ce qu'un secrétaire, insista une fringuante? C'est à la génération, du lendemain à nous en instruire, dit la mouche luisante. Les hommes au-dessus de nous en expérience, et en durée reportent leurs decouvertes au tems, le jour de demain, je vous le prédis, mes chers compatriotes, fera naître parmi nous un génie capable de tinter à l'esprit, de bourdonner des pensées, de bruire à l'oreille.

C'est, dans cette rapsodie métaphysique sur le scepticisme, la vie, la passion et le ridicule, un ton qui m'a plus d'une fois surpris: ne voilà-t-il pas, en germe mirifique, du Mallarmé, du Corbière, du Rimbaud surtout, et du Laforgue, dans tel passage agréable de ce livre fantômal? Ecoutez:

Mouches de deuil, fredonnés des Nenies, Mouches végétales, qui de votre vivant par une prérogative réservée à vous seules, passés du règne animal à celui des plantes, soyés chargées de l'Epitaphe du mort, au dessus de tous les discoureurs de la nature: instruisons l'univers de nos respects pour lui, n'imitons pas les hommes, peu attentifs au tems où ils sont, desirant de toujours être, ils oublient ceux qui ne sont plus; parmi nous creatures d'un jour la somme des biens doit necessairement l'emporter sur celle des maux, car nous veillons à notre conservation, et nous ne connoissons d'autre vicissitude que la durée; mouches à scie, tracés nos regrets sur les boutons des fleurs, écrivés.

Le marbre sous les mains de l'artiste ne donne que l'immortalité, c'est une illusion reservée aux ombres célèbres; L'homme disparu dont les cendres seront toujours le patrimoine des insectes fortunés mérite que sa mémoire ne soit que d'un jour, et que sa destinée soit un secret pour nous.

. . . .

Aux environs de la cinquantaine, Lamberg eut la joie d'être visité par une lettre du patriarche:

Monsieur, un vieillard de quatre-vingt-trois ans, qui sera bientôt délivré des souffrances de toute espèce auxquelles il

ut se soumettre dans cette vie et qui conserve encore un peu e goût pour tout ce qui peut éclairer l'esprit et lui plaire, st très consolé par l'honneur que vous lui avez fait en lui nvoyant vos amusantes observations.

Mon état très-douloureux ne me permet pas de vous re-iercier avec la même gaieté que vous écrivez; si les mala-ies qui me persécutent me donnaient un peu de relâche, aurais la consolation de m'entretenir avec un très-aimable *iondain* de tous les personnages que j'ai connus, et dont il arle si judicieusement dans son livre. La colonie du vieux ialade de Ferney y est aussi malade que lui; il faudrait un omme tel que vous pour lui rendre la vie.

> *...Pendent opera interrupta, minaeque*
> *Murorum tenues, aequatique moenia fimo.*

Le fondateur, entouré de ruines et de maux, vous pré-ente, monsieur, ses très-humbles respects.

Ce 7 de février 1777.

V.

Lamberg rendit, au surplus, dans son *Canot*, un hom-iage, en vers, je vous prie, à la grande ombre de Ferney, teinte en un tardif Paris:

> Génie universel, Esprit vaste et divin,
> Sa plume eût honoré Memphis, Athènes, Rome.
> Le monde rend hommage aux mânes du saint homme;
> Du saint homme! s'écrie à ce mot un Mondain.
>
> Sa Mémoire est sans doute au-dessus des Louanges,
> Mais Dieu n'a point permis qu'il eût été Cretien;
> Voltaire eût converti le pauvre genre humain
> Et des faibles mortels, il en eût fait des anges.

MM. Ch. Samaran et J. Le Gras connaissent favora-lement Lamberg, et M. Edouard Maynial, qui, dans son *asanova et son temps* (au *Mercure de France, MDMCI*), eu le bonheur d'obtenir, par le canal de M. Tage Bull, ommunication de M. G. Gugitz, des lettres de Lamberg Opiz (aurons-nous bientôt les tant promises, par les mateurs de la rue de Vaugirard, lettres de Lamberg à asanova?), nous offrit, de l'auteur de l'insigne *Mémorial*, spécimen de poésie:

SUR SAINT-GERMAIN

J'ai CCC ans dans mon histoire;
J'en ai CC pour mes amis;
J'en ai L où il faut boire;
J'en ai XXV avec Iris.

Sans être néanmoins à tous ses dons rebelle
La Fortune de moi ne fait point son hochet.
Je ne fus jamais son jouet,
Car c'est moi qui me jouois d'elle.

M. Maynial cueillit aussi cette épitaphe, dans le même recueil; Lamberg, s'il ne la fit pas, dut en être content, si toutefois il la connut:

Citoyen vertueux, pleure un sage mondain,
Ami de Dieu, des loix, de César, du prochain,
Lamberg mourut sans or, mais non pas sans mérite.
Las d'éclairer les sots que la lumière irrite,
Le destin voulant faire un acte d'équité,
Légua son nom chéri à la postérité,
Son corps étique aux vers, son cœur à la patrie,
A l'amitié son âme, aux Muses son génie.

Lamberg (et nous regrettons de n'avoir peut-être cité ce qu'il y a de mieux dans son œuvre principale, mais le scoliaste garde, souvent, des choses pour sa dilection particulière) a encore publié plusieurs ouvrages (que sûrement, voir l'*Essai sur les Illuminés*, Mirabeau, qui a collaboré à la dernière édition de cet ouvrage, lisait): *Essai sur l'Impossibilité*, à Paris, 1764; *Vanité de quelques-unes de nos connaissances* (Paris, 1766); *Lettres à quelques-uns de mes amis*, à Paris, s. d., dont un *Supplément* parut en 1786 et 1787, le premier à Berne, le second à Francfort; et à Weimar? un troisième. *Mes Fragmens* sont de 1758 et furent aussi insérés, plus tard, en 1775 et 1776, dans le *Mémorial d'un Mondain; Réflexions sur la propriété d'une courbe algébrique dont les contours marqueroient les traits d'un visage connu*, à Livourne, 1770; *Sujets nouveaux de littérature et de philosophie*, 1767; *Tablettes fantastiques*, ou *Bibl. très particulière pour quelques pays et quelques hommes*, à Dessau, 1782. (Journées et Stations, se terminant par un

Bustroph numéral. C'est l'historien et l'histologue Lacépède qui en est le dédicataire.)

Casanova et Opiz, dans leurs lettres de Tœplitz et de Czaslau, et dans leur brio et rodomontades de pédantisme, pleurèrent Lamberg qu'avait miné le mercure à tort appliqué, et à mort, à une enflure. « Feu notre ami, le digne comte Max de Lamberg », gémit le premier, et le second lamente: « Je me trouve ici presque isolé depuis la mort de feu notre Ami Lamberg. » Et c'est au premier que Lamberg écrivait: « Vous serez à même, mon bien-aimé, de puiser dans vos sublimes méditations. »

Casanova projetait, avec le frère de Lamberg, la publication des posthumes du cher comte; et dire que M. Vèze n'a point encore donné ses cent soixante-douze lettres adressées à Dux par Lamberg, qui aurait empêché Casanova de *holocauster* ses mémoires et qui, en cas de survie, s'en promettait la publication!

Lamberg fut un esprit exotique, mais authentiquement aristocratique. Il mériterait de reposer dans le paysage *incrusté* de l'*Isola Bella:*

...Maximilien de Lamberg — dont je ne trouve le souvenir que dans cette lettre de Voltaire plus haut citée (et encore les éditeurs de Kell orthographient-ils *Lambert*) — se trouve encore nommé dans l'édition de l'*Essai sur les Illuminés* du curieux marquis de Luchet: l'appendice contient le même vocable d'erreur: *Lambert.* Je le vois encore mentionné dans les *Mémoires d'un Ancien Page* (chez Dentu, an XIII); et je vis, il y a quelques années, le chercheur de race M. d'Alméras proposer timidement à ses contemporains une réédition du rare *Mémorial.*

Maximilien de Lamberg mourut en la soixante-troisième année de son âge, année de la grande climatérique, selon les gens de l'art, année où (il y a des exceptions pour nous tous) les forces baissent: là, il fut donc heureux.

Tel est ce M. de Lamberg dont nous avons eu tort, lui, le solitaire mondain, de nous en occuper, par ces temps surtout de réclames intenables (y a-t-il quelque espoir que la soupape sautera bientôt?).

Ce qui nous console, c'est que notre article, vu notre peu d'influence actuelle, le laissera, en ne l'ayant développé qu'un peu plus, aux amateurs, aux dilettanti érudits, aux virtuoses de la pensée, aux curieux.

1934.

CHARLES-ADOLPHE CANTACUZÈNE.

CRITICUS AU MICROSCOPE

—

Avez-vous lu *Le Style au microscope?* C'est un petit livre qui fait quelque bruit dans Landernau, car une douzaine de nos plus notoires romanciers y sont examinés à la loupe par un juge mystérieux, qui signe Criticus, et dont la malice corrosive n'épargne personne.

Livre infiniment divertissant, d'ailleurs, car Criticus a du goût, de l'esprit, un flair surprenant, une logique indéfectible et une inflexible sévérité grammaticale.

Ah! les auteurs célèbres, académiciens compris, n'en mènent pas large avec lui, et plus d'un a dû faire la grimace en se voyant repris comme un écolier. Car maître Criticus ne leur passe rien, pas une négligence, pas une faiblesse, pas une virgule. Et de même qu'il excelle à relever les défaillances et les ridicules des uns, il ne laisse pas de souligner finement les réussites des autres.

Sa méthode est loyale;il joue le *fair play;* il ne va point chercher à dessein une page moins bien venue que le reste; il prend systématiquement les quarante premières lignes du meilleur roman de chaque auteur, et vous les transcrit fidèlement.

Et ici commence une leçon fructueuse, profitable à tout écrivain. Vous lisez ce passage, avant d'aborder le commentaire, et vous vous dites: « Ma foi, voilà un début acceptable; à première vue, je n'y trouve rien à redire. Que diantre ce Criticus va-t-il y dénicher? »

Mais déjà le dissecteur a saisi son scalpel et son microscope; et le voilà qui décortique chaque phrase, chaque mot; les infiniment petits de la pensée, de la syntaxe apparaissent *in vitro,* grossis mille fois, telles des bactéries, sous la lentille implacable du professeur Cri-

ticus, qui les regarde grouiller avec une satisfaction sadique, qu'au surplus nous ne laissons pas de partager, car il ne faut pas demander de la charité aux confrères.

Peu d'écrivains sont absous par lui; sur douze inculpés, deux ou trois narrateurs seulement trouvent grâce, ainsi qu'une illustre romancière de mœurs, dont le style lui inspire une admiration sans réserves. Admiration justifiée, certes, par une « écriture » juste, précise, expressive, qui semble à Criticus la perfection même.

Mais sont-ce vraiment là les qualités du grand style, et le cartésianisme est-il le dernier mot de la beauté écrite? Assurément la prose de Voltaire, de son héritier Anatole France est excellente, mais celle de Pascal, de Bossuet, de Chateaubriand, d'Hugo, de Barbey d'Aurevilly ne lui est-elle pas supérieure? Il y a un style que j'appellerai prudent, à phrases brèves, claires, sans incidentes aventureuses, un style sagement ordonné, dépourvu d'images, pareil à une belle avenue toute droite, où l'on est assuré de ne glisser ni de choir. Et il y a un style imprudent, magnifique, audacieux, hérissé, traversé d'éclairs, pareil au sentier abrupt longeant les précipices, mais qui, parmi l'orage et la foudre, conduit aux cimes.

Allons-nous, à ces deux styles, conférer un mérite égal? Et n'aurons-nous pas plus d'estime pour celui qui parfois bute ou chancelle dans le péril, que pour le sage et précautionneux styliste, qui chemine sans broncher le long des allées sablées et ratissées? La parfaite et stricte convenance du langage à la chose à exprimer ne suffit pas à constituer le style, et un style juste n'est pas nécessairement un grand style. En effet, la conception réaliste qui, par essence, vise à la peinture exacte des décors, des actes et des mœurs, caractérise la plupart de nos romans, et c'est aussi la plus accessible au public. Mais ne conduit-elle pas fatalement, par sa nature même, à une certaine platitude? L'on rapporte que M. Paul Valéry aurait déclaré qu'il ne ferait jamais un roman, de peur d'être amené à écrire des phrases dans le genre de celle-ci: « Il pleuvait. La marquise, n'apercevant aucun

taxi, monta dans l'autobus Madeleine-Bastille. » Ne sourions pas; le poète dit vrai, et voit loin, même lorsqu'il plaisante.

Criticus a tenté une définition (p. 29): « La vertu du style, dit-il, consiste à exprimer, de la façon la plus heureuse, la pensée de l'auteur, quelle qu'elle soit. »

« Quelle qu'elle soit » ? Mais voilà précisément le point délicat; car la pensée à exprimer peut être ordinaire ou sublime, et c'est ici le lieu de rappeler, dans un sens nouveau, que le style « est l'homme même », et qu'un auteur quelconque, si consciencieux qu'il soit, n'aura de style que celui de sa pensée, laquelle peut comporter des degrés. Ce n'est pas le style qui, tel un habit bien coupé, habille la pensée; c'est la pensée qui façonne le costume qu'il lui faut. La convenance du style, c'est bien; mais la règle n'est pas uniforme, et les modes d'expression sont incomparables entre eux, aussi incomparables que le savoir-faire, le talent, et le génie.

Cette distinction une fois établie, et elle est capitale, l'on peut admettre la définition de Criticus: « ...à exprimer de la façon la plus heureuse... »

« Heureuse » est d'ailleurs un mot vague qu'il convient de préciser; il contient le bonheur de l'expression, et aussi le rythme, l'harmonie de la phrase, et enfin la propriété des termes, la syntaxe et la pureté grammaticale. Voilà un ensemble de qualités que — génie à part — l'on ne rencontre pas souvent chez les narrateurs contemporains, même notoires. Pour les posséder, outre le don, le talent de conter, de faire voir et sentir, d'imaginer, d'analyser, il faut une forte culture d'humaniste, laquelle est plus rare qu'on ne pense. Et il faut une chose plus rare encore aujourd'hui: de la conscience.

Comment veut-on qu'un romancier qui vit de sa plume et qui a décidé de pondre un ou deux romans par an, sans compter de nombreuses nouvelles, des articles de journaux, de revues, prenne le temps de se relire ligne à ligne deux fois, trois fois, davantage s'il est nécessaire? Certes, nos écrivains ont le goût du style, le point d'honneur et l'amour-propre de leur profession; mais

leur scrupule ne va pas de pair avec leur ambition; par ignorance, ou par paresse, ou par vanité, ils se contentent aisément de leur texte, ils ne font pas l'effort répété d'une correction sévère, bref, ils ne se relisent pas au microscope. Que l'examen de Criticus leur serve de leçon! Comme le dit fort justement M. André Billy dans la préface: « Ce livre marque, en littérature, un redressement opportun, nécessaire, du rationalisme... A lire Criticus, j'ai eu l'agréable impression qu'il allait redevenir difficile d'avoir du talent, et même du génie. »

§

L'intransigeance de Criticus nous paraît, au surplus, justifiée, car la pureté du style est, sinon l'unique élément, du moins l'élément essentiel de la durée d'un ouvrage, et de sa classe. Encore a-t-on vu de grands noms, Balzac, Lamartine, Musset, prêter sur ce point à plus d'une réserve; et tout dernièrement Fernand Gregh ne craignait pas de relever, dans l'exquis *Jocelyn,* « l'impropriété des termes, la monotonie des coupes de vers, les cascades de génitifs, et même les fautes de français ».

Gardons néanmoins la foi dans le style, gardons-la jusqu'au purisme. Comme nous comprenons Criticus s'écriant:

« Notre triste époque (triste pour les puristes justement)... » (p. 155). Comme nous partageons sa mélancolie et son exigence! Et combien nous approuvons ce puriste irréductible lorsqu'il déclare, dès la première page de son livre que « hors l'étude minutieuse de chaque phrase et de chaque mot, il n'est, en fait d'appréciations sur le style, qu'opinions oiseuses et téméraires jugements ».

Et voici que soudain, transporté à notre tour par son austère exemple, persuadé par son implacable rigueur, il nous vint une idée audacieuse, celle de soumettre ce juge redoutable à « l'étude minutieuse de chaque phrase et de chaque mot ».

Non point — grands dieux! — dans le médiocre dessein d'offrir une revanche à ses victimes, mais mû par

la noble ambition d'une justice égale pour tous, s'exerçant sur les magistrats comme sur les justiciables.

Aussitôt, nous saisîmes notre scalpel et notre microscope, et nous décortiquâmes à notre tour le texte de Criticus.

Et voici quel fut le résultat de notre examen *in vitro.*

§

Reprenons d'abord (p. 13) sa déclaration de principes: « Nous sommes, écrit-il, de ceux qui pensons que, hors de l'étude minutieuse de chaque phrase, etc... »

De ceux qui *pensent,* j'imagine.

Depuis quand le verbe d'une proposition relative de complément s'accorde-t-il avec le sujet de la proposition principale?

(P. 15) *Question difficile à résoudre...*

Question difficile suffisait, car si une question est difficile, ce ne peut être que par la solution qu'il y faut trouver.

Criticus ne blâme-t-il le pléonasme que chez autrui?

(P. 32) « *On se demande encore s'il* [Giraudoux] *fera figure de maître ou de petit-maître...* »

Petit-maître (avec un trait d'union) désignait, au XVIIIe siècle, la jeunesse élégante, avantageuse et mal élevée. Tandis qu'un petit maître de la peinture s'écrit sans trait d'union.

(P. 33) « *Il s'est amusé à nous déverser sur le crâne cette affirmation singulière...* »

Assener serait mieux, car déverser le contenu d'un broc d'eau implique une assez grande quantité d'eau, qui met un peu de temps à couler. Or l'affirmation dont il s'agit comprend une petite phrase de cinq mots, sèche, rapide et imprévue comme un coup de trique.

(P. 36) « *Que de précisions, en vérité...* »

Un puriste de l'espèce de Criticus ne devrait pas contribuer à accréditer ce pluriel de la précision, qui est une vertu abstraite.

Il crée et emploie même les *surprécisions* (p. 41)!

Pourquoi, dans ce cas, s'insurge-t-il (p. 138) contre les *désolations,* employées dans le sens de « choses qui désolent »?

Si l'on s'engage dans cette voie fâcheuse, nous verrons naître bientôt les vénérations, les discrétions, les contritions, sans compter les ténacités, les sobriétés, et *tutti quanti.*

(P. 36) « *Remarquez cette phrase exclamatrice...* »

Ah! cette fois, voilà un beau ou un vilain barbarisme; d'abord parce que *exclamateur* n'existant pas, ne saurait avoir de féminin; puis parce qu'*exclamatif, exclamative* existent (voir Littré).

Rappelons à ce propos à Criticus que la finale en *teur* s'applique de préférence à des personnes (v. créateur, médiateur, orateur, éducateur, adulateur). Et signalons-lui un autre monstre de son invention, de même nature, à la page 80: *déductrice,* alors que *déductif, déductive* existent.

(P. 42) « *La mentalité de notre jeunesse.* »

Terme impur (*mentalité* ne figure pas dans Littré, même avec une croix), terme que mon professeur de rhétorique honnissait particulièrement, et à juste titre.

(P. 45) « *Répétition tout de même fâcheuse.* »

C'est « tout de même » qui est fâcheux, employé dans ce sens.

(P. 45) « *Humoristique affectation de présentation* ».

Ah! ces deux substantifs accolés, quel attelage de bœufs! Un peu d'élégance et de légèreté, que diable!

(P. 48) « *Cette personnalité séduisante.* »

La personnalité, comme l'originalité, est une qualité. Ce sont les journalistes qui écrivent: « Parmi les personnalités présentes, nous avons reconnu X. Y. Z. »

Le seul exemple qu'en ait pu trouver Littré figure dans un journal, *Le Moniteur Universel.* Mauvaise référence aux yeux d'un puriste.

(P. 49) « *Claude Farrère fut le premier et, longtemps, le seul des « Prix Goncourt » à qui son succès valût d'atteindre aux forts tirages.* »

Criticus veut-il marquer que Farrère eut beaucoup de difficulté à parvenir aux forts tirages? Non, évidemment, puisque précisément son succès lui permit de les obtenir aisément.

Aussi croyons-nous devoir rappeler à Criticus qu'en principe « atteindre » est un verbe actif, et qu'on n'emploie « atteindre à » que lorsque le but ou le résultat n'ont été atteints qu'au prix d'extrêmes difficultés.

Exemple: atteindre à la perfection.

(P. 51) « *Il ne s'agit pas d'un formidable transatlantique.* »

Ici Criticus cède à la sotte manie du jour, qui a mis le mot « formidable » à toutes les sauces. Mais parler et bien écrire sont choses différentes.

Un cuirassé peut être formidable, un honnête transatlantique est absolument inoffensif. Même les dimensions d'un si brave navire ne sauraient inspirer la terreur.

(P. 51) « *Impossible, entre parenthèses, de ne pas admirer.* »

Expression fautive. C'est « par parenthèse » qui est français.

Même faute p. 182.

La parenthèse comprend deux crochets. On ne peut enfermer une phrase entre une collection de crochets.

(P. 52) « *Expression simpliste.* »

Néologisme du langage courant, que nous n'aimons guère. Passe encore lorsqu'il s'applique à une personne; mais à une expression!

(Pp. 57 et 58) « *Décidément Farrère insiste sur la vulgarité du personnage. Il insiste indirectement, en employant, lui auteur, le style même dont userait le personnage qu'il met en scène. Vieille tradition naturaliste...*

Noter comme est curieux ce procédé qui consiste à transposer dans le style indirect les vivacités du style direct. Il faudrait voir si l'on en trouve trace dans notre littérature avant Balzac et Zola. »

Nous pouvons fixer sur ce point l'incertitude de Criticus. On n'en trouve trace ni avant Balzac, ni même dans Balzac; mais avant Zola, certes oui, car le procédé apparaît sans doute pour la première fois dans *Madame Bovary* (1856), par exemple lorsque Charles Bovary réfléchit au cas de *varus* mêlé d'*équin* qui lui semble caractériser la jambe d'Hippolyte. Anatole France lui-même l'a utilisé dans *Crainquebille,* lorsqu'il écrit: « C'était un vieux *sergot* » et lorsqu'il raconte que « *M'ame* Cointreau rentrait fièrement dans la grande boulangerie »... Ce procédé, qui donne tant de vie et de « rendu » au récit réaliste, ne pouvait, bien entendu, obtenir l'approbation de Brunetière, qui, dans son *Roman naturaliste* (1896) écrivait:

Et on ne voudrait pas enfin qu'un écrivain du goût de M. Alphonse Daudet, s'il croit devoir faire parler à ses personnages, dans le dialogue, le langage qu'ils parlent dans la réalité, prît lui-même, dans le récit, ce langage à son propre compte.

(P. 62) « *La conquête du gros public.* »

Expression qui revient fréquemment sous la plume de Criticus. Emploie-t-il *gros* pour *grossier,* comme dans « de la grosse toile », du « gros vin » ? Ou bien veut-il dire la masse, ou encore la majorité du public? C'est probable; mais alors le terme est impropre. Il faudrait dire: « Le gros du public » comme on dit « le gros de l'armée ». En résumé, style de la rue, style négligé. Pourquoi ne pas écrire tout simplement « le public », qui comprend tout le monde?

(P. 66) « *Au point de vue du son.* »

Accolement bizarre; le son ne peut être perçu d'un point de vue, mais d'un point d'ouïe.

Je sais bien que « point de vue » est devenu une expression toute faite, dont le sens imagé a disparu. Malgré

tout, les bonnes métaphores, les mots pris au figuré doivent, dans le style châtié, pouvoir s'appliquer au réel. Ces petits défauts-là apparaissent au microscope.

(P. 80) « *Affectation de présentation déductrice.* »

Décidément, Criticus tient à cette lourdeur (v. plus haut, p. 45). Pour un peu il s'écrierait:

Ces deux substantifs joints font admirablement.

Et il tient aussi à créer de mauvais adjectifs. Après *l'exclamatrice* de la p. 36, voici qu'il nous sert *déductrice,* alors que *déductive* existe.

(P. 105) « *Celui-ci a été lancé sur une pente dangereuse, où son goût assez glissant va échouer à le retenir.* »

Phrase aussi lourde que mal écrite. D'abord, un glissement qui vous retient est une image impossible, irréalisable. D'autre part, « échouer », verbe neutre, n'admet aucun complément, sauf le cas très spécial d'échouer un navire (le faire échouer serait seul correct), abréviation des gens de mer.

(P. 115) « *La philosophie de l'ère qui s'entr'ouvre.* »

Une ère s'ouvre ou se clôt, elle ne peut s'entr'ouvrir. En outre, Criticus emploie là le mot *ère* comme les journalistes.

L'ère est le point de départ d'une chronologie. Exemples: l'ère chrétienne, l'ère musulmane. Par extension, c'est un temps caractérisé par des faits capitaux:

« L'avènement des Soviets marque pour la Russie une ère nouvelle. »

Mais employer *ère* pour une philosophie humoristique est inadmissible et hors de proportion.

(P. 117) « *Nous allons flotter, incertains, durant tout le cours du livre, sur l'époque exacte où peut se dérouler cette mélancolique histoire.* »

Solécisme.

On est certain ou incertain *de* et non *sur* quelque chose.

(P. 140) « *Permettons-nous de critiquer quelque peu ces « délices de vide », expression qui nous semble à la*

fois assez obscure et assez hasardeuse. Le sens exact est-il « ces délicieuses impressions de viduité »? C'est probable... »

Ah! cette fois, Criticus commet une faute assez grave. Il croit que *viduité* signifie *vide,* au lieu qu'il signifie: « l'état de veuve ». Criticus, comme, hélas! beaucoup d'autres écrivains, confond *viduité* (de *viduus,* veuf) avec *vacuité* (de *vacuus,* vide). Et ce n'est point par étourderie, car nous retrouvons la même erreur à la p. 167.

(P. 143) « *Formuler quelques réserves* », est d'une langue impropre et relâchée, et fort loin de cette « absolue pureté » que Criticus, dans la même phrase, exige de M. Alexandre Arnoux.

On formule une ordonnance médicale, et, par extension, on énonce d'*une façon précise* un ensemble d'articles. Ainsi peut-on formuler des griefs, en les énumérant. Mais on ne *formule* pas, dans le vague, « quelques réserves ».

(P. 148) « *Mais ce n'est pas rire ou pleurer, tout de même, de la même manière!* »

Notons à nouveau l'acception incorrecte de ce *tout de même* et la fâcheuse répétition du mot *même.*

(P. 191) « *Ne nous demandons pas trop si « maint » est d'un emploi tout à fait correct au pluriel.* »

Réponse:

J'ai vu maintes beautés à la cour adorées. — MALHERBE.

J'ai maints chapitres vus. — LA FONTAINE.

Ces cautions paraîtront-elles suffisantes à Criticus?

(P. 198) « *Pourquoi Raymonde Machard se croit-elle obligée de mettre le mot « marches » au pluriel, etc...? Résignons-nous, hélas!... « les marches » n'est rien moins qu'une faute grossière contre le génie de la langue...* »

Résignons-nous aussi, hélas! (et c'est plus grave) à voir Criticus (avec tant d'autres notoires écrivains) confondre « rien de moins que » avec « rien moins que »,

qui signifie exactement le contraire de ce qu'il a voulu dire dans la phrase citée.

(P. 205) « *Certains vrais écrivains sentent sourdre en eux des ondes de haine rancunière et de mépris.* »

Rancunier signifie « qui est sujet à la rancune ». On dit « un homme rancunier, un esprit rancunier, une âme rancunière ». Appliquer cette épithète à la haine est d'une langue douteuse.

(P. 207) « *Le génie, à nos yeux, se trouve exactement justifiable des mêmes procédés d'investigation que la sottise ou le talent.* »

Impropriété manifeste.

Criticus confond *justifiable* et *justiciable;* c'est ce dernier mot qu'il eût fallu.

(P. 221) « *Ecrivain qui nous choque et nous allicie.* »

Allicie, vieux néologisme qui sent son époque symboliste.

Un puriste devrait le rejeter.

Voilà mon petit examen terminé.

Criticus m'en saura-t-il gré? Je le présume, car il est homme d'esprit et ami des bonnes lettres. En somme, que lui demande-t-on? D'être aussi sévère pour lui-même qu'il l'est pour autrui.

ALFRED MORTIER.

RÉFLEXIONS SUR UN DRAKKAR

—

A Fernand Fleuret.

Quand le blond héros de l'Edda
De la Neustrie exhéréda
Le Franc et le Gall, son esclave,
Christus du Temple en feu dut fuir.
Quand cingle la barque de cuir,
Le ciel normand est scandinave.

CHARLES-THÉOPHILE FÉRET.

Dans la torpeur du musée taciturne, — « on ne visite pas le lundi », dit le règlement — la cloche de la conciergerie sonne et résonne comme dans un couvent...

Et je m'étonne qu'un touriste se soit rencontré d'une intrépidité assez grande pour affronter les quais de Nantes sous la canicule. Dehors la ville est blanche, les toits sont en plomb, le ciel dégoûté d'être au bleu depuis des jours, s'efforce au mauve pâle et prend des tons écœurants de dragée.

Le pont transbordeur noir enjambe le fleuve sur la pointe de ses pieds de bouc, comme pour ne pas éveiller l'eau qui dort. C'est l'après-midi d'un faune. Nul bruit extérieur, si ce n'est le soupir régulier d'une machine qui pilonne, dans le fleuve, des pieux de ciment armé, en conformité avec le programme établi par la Loire navigable. Ah! la Loire navigable! Je pense à ce plan de modification du cours du fleuve établi par les soins du duc d'Aiguillon vers 1770, — et je constate que presque rien n'a changé depuis. La Loire navigable, ce sera toujours pour moi le coche d'eau que prit Mme de Sévigné, couchée dans la paille avec Mme de Chaulnes, pour se rendre au Pays nantais, à sa terre du Buron dont son fils massacrait les arbres.

On resonne. Le gardien doit dormir ou regarder les mouches qui font l'amour au plafond...

Et je songe à toutes ces collections, qui dorment dans le silence et la fraîcheur relative procurés à ce bâtiment par ses murs épais et les sources qui courent sous lui... Lundi est jour de repos pour les œuvres d'art des musées. C'est le jour où on ne les regarde pas, où elles n'entendent aucune réflexion. « Rien n'entend autant de bêtises qu'un tableau du Louvre », disait Forain. Moi qui crois que les choses ont une âme, j'imagine les diverses réactions que cette sonnerie peut provoquer chez des objets aussi variés que tous ceux qui habitent ici. Le buste de Colbert a dû sentir sous sa patine un ruissellement d'ondes. Le prolongement du son a fait vibrer les vitrines et les cent globes de verre qui abritent ces fins modèles de navires anciens devenus mes amis : la *Musette* qui, fin XVIIIᵉ siècle, faisait la course en Basse-Loire contre les Anglais, la *Marie-Séraphique* qui transportait des nègres de la Guinée à Saint-Domingue dans une atmosphère de goudron et de cassonnade, le *Duc-de-Richelieu* dont le carton doré fut œuvré par des couventines, le *Montmirail* en ivoire, au gréement fait de cheveux de femmes tressés...



Un monsieur demande à me parler d'urgence.

Mon visiteur est certainement un brave garçon, bien qu'un peu ridicule parce qu'affairé, prétentieux et primaire. Il porte au bras une canne tarabiscotée, et au menton la barbe de Zola. Une chaîne délicate lie son lorgnon à son oreille et joue la guirlande. Sa pochette de soie mauve ne remplira jamais ses fonctions de mouchoir, chargée qu'elle est de symboliser la distinction vestimentaire.

— J'ai, monsieur le Conservateur, une bonne nouvelle à vous annoncer... Prenez votre chapeau et veuillez me suivre, sans vous commander. Des ouvriers ignares allaient La démolir quand j'ai été prévenu. J'ai pu sauver la situation...

Qu'a-t-il bien pu sauver de la démolition? Evidemment, il a une tête à ne rien casser. En s'épongeant le

front d'un mouchoir, vulgaire celui-là, et tiré de sa poche, il reprend:

— Nous avons trouvé une trirème! Oh! un morceau seulement, comme de bien entendu... ou une petite trirème, vous verrez... Malheureusement elle est au creux dans la vase et en porte-à-faux, ce qui peut la rendre « casuelle ».

Une trirème à Nantes! On aura tout vu! Qu'importe, il faut se rendre compte. Au ronronnement de ce monsieur, dont les données archéologiques sont tout au moins pittoresques, je fais, suivant les quais torrides, la route qui me sépare de l'île Gloriette.

L'île Gloriette alors était une île — c'était en 1928, — une île que la malice des hommes n'avait pas encore, comme dernière mesure de sécurité, privée de l'eau qui l'entourait de tous côtés. Gloriette, — au nom tiré du petit pavillon de plaisance qui s'y dressait jadis et du soin, de la « gloire », qu'on apportait d'habitude à ces constructions, — avait la forme d'un bateau dont l'étrave regardait l'aval du fleuve. Elle ne dut pas être une des premières terres occupées par les hommes dans cet archipel alluvionnaire où les Namnètes établirent leurs misérables huttes avant d'élever la belle cité gallo-romaine que pillèrent les Normands. Les plus anciens témoignages de navigation préhistorique à Nantes furent découverts au centre de la vieille ville, au confluent de l'Erdre et de la Loire.

Ces barques monoxyles, dit Legrand dans ses *Annales de la Marine Nantaise,* étaient creusées chacune dans un seul chêne au moyen, semble-t-il, de la pierre et du feu, ce qui les fait remonter à une époque antérieure à l'âge de bronze dans notre région, c'est-à-dire vers le VIIe siècle avant l'ère chrétienne. Elles furent draguées en Loire dans le courant du siècle dernier et, à en juger par leur forme, servaient exclusivement à la navigation en eau paisible, tout au plus à la navigation fluviale. Longues, effilées, à fond plat et bordage à peine accusé, véritables périssoires, mais périssoires que seize hommes vigoureux ont peine à porter, elles étaient en effet absolument impropres à la navigation maritime; et

l'on peut même douter qu'elles aient pu affronter sans danger un voyage un peu long en Basse-Loire. Elles servaient donc uniquement à la pêche le long des rives ou en marais et aux communications entre les îles du fleuve et les cités lacustres des peuplades primitives... Ces barques, incomplètes de la poupe, mesurent 5 à 6 mètres de long sur 0 m. 72 de large.

Non, les vestiges qui me furent montrés en 1928 à la proue de l'île Gloriette n'étaient point d'une telle barque, non plus, comme bien l'on pense, que d'une trirème. Que serait venu faire une trirème dans cette galère? Ils provenaient d'une barque d'une époque très postérieure, et, vraisemblablement, d'un drakkar viking. Au VIIe, VIIIe, IXe siècle, pour une raison quelconque, ce bateau avait été abandonné sur la grève, et recouvert au long des ans, par des alluvions. La grosse machine américaine qui enlevait les terres à la pointe de l'île permettait de voir, dans la section nette qu'elle faisait du sol, un résumé de son passé. Sous les assises d'une construction ancienne, on distinguait nettement les briques en fougère des appareillages gallo-romains, à 80 centimètres au-dessous du drakkar; puis, sur ses restes noircis, un mur du moyen âge, et enfin les tuffeaux d'une gloriette Louis XVI, ancien pavillon de quelque armateur désireux de voir, de sa fenêtre, mouiller ses navires négriers. J'eus, pendant quelques minutes, la vision très complète de ce drakkar qui, du Nord fabuleux, vint, il y a quelque mille ans, chargé des pilleurs de ma ville,

> Ces longs Sires de fer qui furent nos aïeux,
> Qu'une reine a brodés sur le lin de Bayeux,

dit Charles-Théophile Féret...

Il n'était pas question de sortir intacte de la vasière, pour la transporter ailleurs, cette barque déliquescente. A titre de souvenir, je fis véhiculer au musée des Salorges une partie de l'étambot et l'amorce du rostre, afin que les enfants puissent rêver devant la noire pièce de bois aux hommes descendus des îles Féroé, et poser un pied ravi sur la barque chantée par le manuel sco-

laire, « courte, la haute étrave terminée en tête de dragon, l'unique voile rectangulaire frôlant les heaumes pointus des guerriers »...

★

Le coteau de l'Ermitage mijote dans la chaleur; la sirène d'un cargo en partance déchire l'air épais, que les vents de « burette », tournant avec le soleil, chargent de sel marin. La ville, comme les paysans qui font « mérienne » quand le soleil est au zénith, dort d'un bon sommeil et je descends dans la crypte fraîche où reposent en un coin les restes informes du drakkar. Sans monologuer dans l'ombre comme don Carlos dans le caveau de Charlemagne, je pense seulement...

Je pense à ces Norvégiens, à ces Danois, à ces Nordmen, qui, les derniers Romains chassés de l'Armorique par le vieux Conan Mériadec, assiégèrent cette puissante ville, encore riche de tout ce que la civilisation latine y avait apporté. Commandés par un vaillant capitaine nommé Chillon, dit la légende, ils remontèrent la rivière de Loire. Grégoire de Tours rapporte que les Nantais, se voyant en un danger inévitable, eurent recours à leurs saints patrons, saint Donatien et saint Rogatien, lesquels ne leur faillirent pas, car...

Le soixante et unième jour du siège, à l'heure de minuit, le général Chillon étant campé sur une petite colline de la rivière d'Erdre, entre les faubourgs du Marchix et le moulin de Barbin, vit une longue procession composée de personnages accoutrés de blanc, tenant des cierges allumés dans la main, lesquels sortirent de l'église Saint-Similien (hors les murs de la cité); et en même temps une autre procession toute semblable, sortant de l'église des glorieux martyrs saint Donatien et saint Rogatien, vint à la rencontre de la première et, s'étant affectueusement salués, se mirent en oraison et puis se retirèrent chacune au lieu d'où elle était sortie. Tout à l'instant, l'armée barbare se débanda et prit la fuite, les soldats étant saisis d'une telle frayeur et terreur panique qu'ils ne cessèrent de fuir jusqu'à ce qu'ils se virent hors de la Marche nantaise. Chillon fut tellement étonné de cette vision et de ses suites qu'il se fit baptiser.

Le 24 juin 843, une flottille de Vikings se montra à nouveau devant Nantes. L'évêque Gohard groupa son peuple autour de lui dans la cathédrale et l'exhorta à endurer patiemment le martyre, si telle était la volonté de Dieu. Rapidement, les grands hommes blonds aux yeux bleus, portant le heaume pointu avec nasal et ailes de fer, plantent leurs échelles et franchissent les murs. Ils se répandent par la ville, massacrent tous les habitants dans les rues et arrivent à l'église Saint-Pierre, construite dans le style Byzance et dont la coupole est revêtue de plaques d'or monde. Ils se ruent sur les fidèles désarmés, « ayant comme des loups carnassiers forcé le parc de la bergerie de Jésus ». Saint Gohard fut rudement arraché de l'autel par un Normand qui, l'ayant jeté à terre, lui fit voler la tête dessus les épaules. Ils pillèrent le riche trésor de l'église, avec toute l'argenterie et tous les ornements du monastère d'Indre. Puis, ils mirent le feu au superbe vaisseau de la cathédrale et aux autres églises de la ville. Le soir, ils se retirèrent, entraînant plusieurs captifs et porteurs d'un grand butin. Les Nantais fugitifs et ceux qui avaient été rachetés, ou qui s'étaient échappés pendant que les Normands s'entrebattaient pour le partage du butin dans l'île de Noirmoutiers, trouvèrent à leur retour à Nantes la ville désolée et ruinée.

Après ces accalmies, qui sont surtout des lacunes et l'ignorance des événements de ces temps révolus, les Vikings revinrent assiéger et piller la Bretagne, particulièrement Nantes, en 910, puis en 921, date à laquelle le roi de France, Charles le Simple, osa céder aux Scandinaves, en plus de la Normandie, le comté Nantais... qui ne lui appartenait pas.

Force fut enfin au roi Charles de faire appointement avec eux par l'advis et le consentement des princes de son royaume, par lequel il donna à Rollon et à ses gens le pays qui est encore aujourd'hui appelé Normandie, pour le posséder et habiter, à condition de se faire chrétiens. Et, pour ce que la plupart était alors grandement déserte et gâtée par eux, ils ne se voulurent encore contenter d'iceluy, pourquoi la Bretagne, qui était toute joignante, leur fut aussi assignée.

C'est en 939 qu'Alain Barbe-Torte, petit-fils d'Alain-le-Grand, sortant de l'île de Bretagne où il avait été forcé de se réfugier, parvint, après trois ans d'efforts opiniâtres, à chasser les Vikings de Nantes et à libérer entièrement l'Armor. La bataille décisive eut lieu au bord du fleuve sur la prée Nian (actuellement rue du Pré-Nian). Alain Barbe-Torte et ses chevaliers « souffraient soif merveilleusement », car les Nordiques les avaient chassés sur un coteau aride (quartier du Calvaire actuel). Le grand chef pleurait grièvement, mais commença

par humbles prières à appeler l'aide de la benoîte Vierge Marie. Lesquelles ouïes par la Vierge Marie, elle lui ouvrit à son vouloir une fontaine, de laquelle lui et les siens suffisamment rafraîchis et récrées, recouvrèrent leur courage et retournèrent vaillants à la bataille. Si assaillirent fermement les Normands, et, leur résistant, aigrement les occirent et détranchèrent, fors ceux qui s'enfuirent, que, grandement épouvantés, ils descendaient nageant par le fleuve, et s'en allèrent.

Grâce à Alain Barbe-Torte le Libérateur,

les Bretons recouvrèrent entièrement les villes et pays de leurs mains, sans en rester aucune, ayant achevé de ce faire le premier jour d'aoust de l'an 936, qui fut pour cette occasion férié par tout le pays longtemps après.



Je pense encore, devant les débris noirs du drakkar, dans mon tombeau de Charlemagne, à certaine auberge que je connais bien, à 70 kilomètres d'ici au pays de Redon, et qui est un témoignage de l'envahissement scandinave. Elle est toute blanche, cette auberge, sur le bord de la route. Une branche de pin, — l'arbre de Bacchus, — accrochée au-dessus de la porte, indique qu'on y trouve du vin et non pas seulement, dans les bolées cerclées de rouge, le cidre nouveau qu'annoncent, balancées par le vent, les pommes enfilées... Sur le mur blanchi à la chaux, l'itinérant peut lire : « A la déroute des Normands ». Tout à côté, le moulin de Crétumé au beau

nom qui, son toit sur l'oreille, domine la lande monotone, s'appelle aussi parfois le Moulin de la Déroute. Car le souvenir ne s'est pas perdu de l'immense bataille où des civilisations s'affrontèrent, en partie ici, vers 936, ni du dernier coup porté, en 992, aux Vikings reculant vers le nord-est:

...Et aussi qu'il y a quelques années, certain vase sacré de haute époque fut découvert chez un antiquaire du nord de l'Angleterre, qui intrigua fort les archéologues. Ce vase portait une inscription illisible, incompréhensible à tous ces savants de Francis Jammes, « qui ont des bonnets carrés pour voir s'il fait du vent », — où M. Salomon Reinach put seul déchiffrer quelque chose comme

De Prigny de l'Eglise de Poitiers

Et les archéologues de chercher Prigny dans l'annuaire des communes. On n'y trouva pas Prigny, parce que Prigny n'est pas une commune, n'a pas de maire, ni de bistros. Entre Bourgneuf et Pornic, au pays de Retz, dominant l'immense baie grise et limoneuse, s'élève un monticule très ancien, la très vénérable chapelle de Prigny. Un bel ormeau la couvre presque entièrement de son ombrage, les amoureux s'y donnent rendez-vous, les membres de l'Institut la portraicturent et un vieux lièvre, devenu mon ami, qui jouait souvent le soir dans le faisceau lumineux des phares de la voiture, y habitait à son chevet, dans un roncier. Quand je vous aurai dit que la chapelle de Prigny, belle proie et dépendance de l'église de Poitiers, fut maintes fois pillée par les Vikings qui, le sac fait, remontaient chez les Angles, vous comprendrez comment des vases précieux, dénonçant leurs origines, furent retrouvés en Angleterre.



La chronique a beau dire que « les Normands gâtèrent, saccagèrent et désertèrent d'une horrible et énorme façon la Bretagne, signamment le Pays Nantais »... Elle me paraît soudain lointaine, exagérée. Ce n'est point lâcheté, ce n'est point asservissement, bassesse ni vénalité, c'est compréhension, recul et lumière.

Cette pièce de bois noirci, qui fut taillée à coups de hache dans la forêt neigeuse avant de devenir drakkar et de courir la mer océane, me fait revivre, en effet, certaine seconde précise du 15 mai dernier où les Vikings de la rue Vavin m'accueillirent, moi, Breton, dans leur sein.

Je n'entendrai plus jamais jouer du Grieg qu'à travers le Grieg que jouait ce jour-là le pianiste ignoré.

Je ne verrai jamais plus de bleuets et de marguerites sans voir aussitôt les bouquets rustiques qui ornaient la table, ces fleurs même dont Ophélie, princesse de Danemark, tressait ses couronnes, et que les filles de Dalécarlie brodent sur leurs tabliers.

Je n'entendrai jamais plus parler des Scandinaves envahisseurs de ma province sans percevoir l'accent dont une belle fille de Norvège disait, ce jour-là, dans son toast: « On a fait des Vikings des pillards!... On ne dit pas que ces hommes courageux ne partirent de chez eux sur leurs méchants bateaux, que « fatigués de porter leur misère hautaine », et pour chercher ailleurs ce qui leur manquait, c'est-à-dire: tout. »

Et elle répétait, comme révoltée: « Songez qu'ils n'avaient rien sous leurs pieds, que du rocher... pas de lichen, que du rocher,... que du rocher! »

Je reconnus qu'ils avaient des excuses.

Je suis à la veille de tout pardonner aux Vikings. Qu'ils nous aient fait réparation le 15 mai dernier, j'en ai l'impression très sincère, assez semblable en cela au monsieur qui, sortant de la Banque de France avec le dernier billet de cent francs qu'il y avait en dépôt, se tournait, tout en mettant l'argent dans son portefeuille, vers la guérite où l'armée veille, baïonnette au canon, sur la fortune capitaliste, et disait gentiment:

— Mon ami, vous pouvez regagner votre caserne, je n'ai plus besoin de vous. C'est fini...

BERNARD ROY

Conservateur du Musée des Salorges.

FABY
DE BLANC VÊTUE[1]

—

III

C'était « le moment » des fraises. Demain, les moissons. La terre, sous les blés opulents et mûrs, dégageait par endroits l'odeur d'une boulangerie lorsque les pains cuisent et se dorent en craquant dans les fours.

A la ferme des Neuf-Meules, on battait des gerbes de l'année précédente, afin de dégager les granges. La poussière rousse des épis égrenés auréolait les machines agricoles et les ouvriers qui les manœuvraient.

Notre escapade en Ile-de-France s'annonçait comme un poème aussi beau que notre pèlerinage en Italie.

Faby voit tout, entend tout, remarque tout, elle a le don de tout animer. Pour elle, cette girouette en zinc qui coiffe la cheminée de la dernière maison du village, en lisière de la forêt, est un homme casqué apparaissant à mi-corps, qui surveille l'horizon et les approches du vent instable. La girouette indique « Nord-Est ». Un coucou intrigue les échos et les bêtes des bois. Elle traduit les deux syllabes de ce chant par: Beau temps! Beau temps!

Et elle ajoute:

— Quand on entend chanter le coucou pour la première fois et que l'on a de l'argent dans la poche, on n'en manquera jamais durant son existence. Fouillons nos poches!

Elle avait de l'argent. J'en avais aussi.

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 884.

— Pas d'inquiétude! s'écria-t-elle. Le pain est assuré. Mais l'amour?

Et, se reprenant:

— C'est quelque chose, sourit-elle, de ne pas redouter de mourir de faim... Beau temps! Beau temps! chante le coucou...

La journée en était aux rayonnantes heures de l'après-midi, — et, cependant, quelque part, un coq chanta. Oh! il chanta uniquement pour affirmer à Faby qu'elle disait la vérité, car Faby, qui connaissait le langage des oiseaux et qui avait interprété le chant du coucou: « *Beau temps! Beau temps!* » interpréta le chant du coq en ces termes:

— Tu seras riche! Tu seras riche!...

D'un peuplier, une feuille se détache, tournoie, tombe. Au moment où elle touche la route que dorent les rayons obliques du soleil déclinant, son ombre accourue à sa rencontre la rejoint:

— Regardez cette feuille qui vient d'embrasser son ombre, s'extasie Fabienne.

Vers moi, un coup d'œil à la dérobée. Ses sourcils se froncent. Je lui demande le motif de ce changement de physionomie.

— Fabienne a embrassé son ombre, un jour, aussi.

— Son ombre?

— Son image dans le miroir.

— Quand?

— Un jour où vous avez dit à Fabienne qu'elle était jolie!

Près de nous, dans un buisson, quelqu'un bat du briquet:

— C'est un grand-père oiseau qui veut allumer sa pipe! explique Faby.

Des branchettes s'écartent. Un charmant personnage apparaît: un rouge-gorge. Fab le salue comme elle avait salué la bergeronnette:

— Bonjour, monsieur.

Le joyeux compagnon n'est pas en voix: « Tsic. Tsic! » C'est bien le bruit de l'acier frappant le silex.

— Vous serez plus galant une autre fois, monsieur.

De sa lucarne aux vitrines de verdure, le rouge-gorge inspecte le paysage, et moi-même et enfin découvre Faby.

— Tsic! Tsic!

Il nous invite à le suivre — et nous le suivons. Il volette à quelques pas de nous, battant inlassablement le briquet. Le vieux père n'a pas encore allumé sa pipe. Il nous fourvoie au centre d'une clairière. Que dis-je? Il nous en fait les honneurs. Rouge-Gorge est maître chez lui; et l'été n'était pas trop chaud, — mais attention à la canicule, — le gai compagnon n'a pas jugé indispensable pour sa santé de villégiaturer loin des hommes. Il sautille. Ses pattes sont aussi délicates que les plus fines brindilles. Il hoche la queue, mais pas à la façon des bergerettes. Rouge-Gorge est chasseur, poète, et les meilleurs repas des bergerettes lui sont fournis par les parasites qui vivent dans la laine des moutons.

La poitrine de Rouge-Gorge, dont novembre avivera la pourpre orangée, se gonfle. Il minaude. Impertinent, gracieux, espiègle, et néanmoins réfléchi! Ses proportions me séduisent; — c'est toi, Faby, toi qui sais tout voir, tout remarquer, tout animer, c'est toi qui m'as révélé la perfection de Monsieur le Rouge-Gorge, — et celui que tu avais charmé, avec qui tu avais échangé, Dieu sait quel dialogue, s'évanouit aussi vite et aussi mystérieusement qu'il nous était apparu. Nous l'entendîmes quelque temps encore, battre au loin du briquet. Puis, plus rien! Peut-être avait-il réussi à allumer sa pipe...

Au crépuscule, Fab captura au bord d'un fossé, près des bois, un petit hérisson à tête de sanglier, ceux qui sont bons à manger, m'apprit-elle non sans fierté. Elle enferma la bestiole, qui s'était mise en boule, dans une boîte de carton dont elle perfora le couvercle afin « de donner de l'air ». Sur le couvercle des pierres. Ces cailloux, me dit-elle, étaient la serrure; la boîte la prison. Elle plaça la prison assez loin de nous. « Maintenant, observez, me dit-elle. Pas de bruit. Même dans son cocon de piquants, le hérisson a l'oreille sensible. » Peu après, voici que le couvercle s'agite, bouge en tous sens. Bientôt, la serrure de la prison est forcée; la porte s'ouvre

et le hérisson, aussi rapide que dame belette alléchée par l'odeur d'une couvée de perdrix, regagne la forêt, — la forêt où Fab, malgré l'autorisation que j'en avais, n'avait jamais voulu pénétrer. Elle avait peur. Elle affirmait que les ombrages de « Moque-Bouteille », les pavillons, le château lui-même abritaient des fantômes, des sorcières, des loups-garous et des animaux étranges. Elle avait entendu, une nuit, une de ces bêtes étranges, un cri qui n'avait rien de commun avec celui des chouettes, des chats-huants qui, certes, l'effrayaient, mais ne la terrifiaient point — ce cri, je l'avais perçu moi-même, aussi. Quelques secondes, il avait dominé les rumeurs de la vie nocturne des futaies et le silence l'avait étouffé — et je n'avais jamais parlé à Fabienne de ce cri...

Elle m'entraînait, souvent, au sommet d'un monticule, d'où l'on découvrait la vallée de l'Yvette. Nous nous étendions à l'ombre d'un chêne. Je ne rêvais pas, puisque je notais, le soir, à l'auberge, en marge des croquis, les mots que prononçait Fabienne qui voyait tout, entendait tout, je le répète, et sa voix me plaisait à l'égal du chant des oiseaux et du bruit fluide d'une source qui donnait son eau, goutte à goutte, non loin de nous.

— Oh! regardez, Alain, mon ami, cette branche morte de l'arbre, n'a-t-elle pas la couleur fauve du pelage des lièvres, des plumes du rossignol et du rouge-gorge?... Tiens! ce pic, à coups de bec, percute les poteaux télégraphiques. N'ont-ils pas de cavernes dans les poumons, ces gaillards efflanqués? Regardez! Est-elle jolie! C'est une couleuvre grise, jaune, saphir et émeraude qui, sans être le moins du monde effrayée, sort de son boudoir de broussailles et se faufile à l'entrée d'un labyrinthe de pierres moussues. Et ce geai est-il assez comique? Il va d'arbre en arbre, pesamment. Est-il à bout de souffle? Les ailes fermes et raides qui se détendent, comme mues par des ressorts, seraient-elles trop courtes pour soutenir ce corps trop nourri. Ces ailes auraient-elles perdu leur petite plume bleue magique? Heureuse la pucelle qui la découvrira sans flétrissure!

« Au régime amaigrissant, petit père le Geai! Vous

êtes un glouton! Un cri rauque annonce chacun de vos déplacements! »

Et une pie goguenarde (quelques traits, craie et fusain, à la manière des vieux maîtres japonais; vous avez donc étudié bien attentivement, bien intelligemment, sournoise Faby, les cartons d'estampes de notre atelier), une pie se moque du lourdaud, exécute au-dessus de lui de lents virages, frôle, en vol plané, les extrémités d'un boqueteau, et se pose à la pointe de la plus haute branche...

Accroupie aux bords d'un bassin, Faby promène une herbe fine sur le dos d'une grenouille verte et chante, avec l'engouement d'une écolière qui *fait des doubles*, cette bizarre chanson:

Un petit sou, un petit pain,
Un pour ce soir, un pour demain,
Saute, grenouille!
Sans cela tu n'auras plus rien,
Ton mari reviendra bredouille
Et tes enfants mourront de faim!
Saute, grenouille!

La rainette saute et plonge.

Faby aime les alouettes. Quand une d'elles, ivre de soleil, cesse son chant et tombe, Faby s'écrie:

— Tiens! Elle va faire réparer sa petite boîte à musique!

Faby voudrait avoir quatre oiseaux apprivoisés, non pas apprivoisés dans une cage, mais en pleine nature: une alouette, une hirondelle, un rouge-gorge et un rossignol.

Faby s'est embauchée à la ferme des Neuf-Meules, et aide, chaque jour, Mme Delplaces à traire les vaches et à donner à manger aux lapins et aux poules.

Mme Delplaces et Fabienne Sergent sont du même âge. Silhouette identique, élégante. La patronne des Neuf-Meules a été « dans la couture », à Paris. Les sabiots et le cotillon de la paysanne leur vont très bien à toutes deux, aussi bien que les souliers à haut talon et les jupons des dames de la ville.

Un jour, Faby me dit:

— Venez voir l'infirmier.

Elle me saisit le poignet, me conduisit devant un enclos où étaient enfermés six petits veaux blancs tachés de roux. Cinq étaient couchés; le sixième allait de l'un à l'autre, les inspectait, attentivement; puis il leur léchait les oreilles, les paupières, les naseaux et reprenait sa ronde. Quand un des petits veaux bougeait, l'infirmier se dirigeait vers lui, le caressait, l'immobilisait avec la sollicitude d'un garde-malade qui calmerait un agité.

— N'est-ce pas que c'est mignon!

— Et ces pauvres bêtes sont destinées au boucher, répliquai-je stupidement.

— Ils ne le savent pas. Tandis que nous autres, les gens, nous savons que nous devons mourir, mais nous n'y pensons pas!

Et j'insistais, non moins stupidement:

— Il faudra quitter ces belles choses, Faby!

— Mais quand nous serons morts, nous ne saurons pas que nous avons quitté tant de belles choses. Si nous ne le savons pas, nous ne pourrons pas les regretter. Et alors nous ne souffrirons pas. Nous ne serons pas désespérés. Le malheur est de voir vivre loin de vous, sans vous, des êtres à qui l'on s'imaginait être indispensable. Le malheur est de s'apercevoir que l'on peut vivre sans eux et qu'ils vivent fort bien sans nous. Cela prouve que la nature humaine est médiocre! Elle rêve on ne sait quoi d'immense et elle se contente de peu; et ce peu est encore beaucoup trop pour elle. Et Faby broda sur ce thème de la voix lointaine, de la voix spirituelle qui était la sienne quand elle parlait de choses qu'elle ne comprenait pas, sentait vivement et qu'elle exprimait en phrases inspirées par qui? — la voix qu'elle avait, au cours de nos promenades nocturnes, en me demandant le nom des étoiles.

IV

Le poulailler de l'auberge se composait de dix poules, de dix poulets et de trois coqs. Mais un seul coq était le sultan, le maître de ce harem: un magnifique animal noir, aux reflets bleu acier. De redoutables ergots. Des plumes jusqu'aux griffes des pattes. Une crête à faire pâlir des coquelicots. L'œil injecté de sang, entouré d'une peau blanche, de couleur et qualité identique à celle qui s'étalait en jabot sur son poitrail. Dès qu'il se montrait, ses esclaves s'offraient à lui. Il n'en humiliait aucune. Mais il avait une préférée: une grassouillette Leghorn blanche qui avait pondu, mais pas encore couvé. La terreur la précipitait vers son tyran. Il l'écrasait sous lui. Elle disparaissait entièrement entre ses frémissantes ailes noires aux reflets vert-bleu, et la poule s'évadait de sa prison de plumes de fer, pantelante, parfois blessée.

Et Faby, qui devenait de jour en jour à la fois plus gamine, plus poétique, plus attentive, avait remarqué ce manège; et, quand le Sultan, satisfait, traversait le boulevard, entendez la route qui sépare l'auberge des Quatre-Points-Cardinaux de la *Ferme des Neuf-Meules*, — Faby menaçait de l'index:

— Eh bien! vieux libidineux, s'écriait-elle, il n'y a pas besoin de te demander si ça marche, les petites affaires!

Et elle se retournait vers les deux autres coqs. Un d'eux ne comptait pas encore. Un gosse! s'apitoyait Faby. L'autre était un turbulent cochet au torse recouvert d'une collerette rouge feu. Il avait maintes fois consolé les malheureuses que délaissait le Sultan, mais il était incontestablement amoureux de la blanche Leghorn, qui le rudoyait impitoyablement. Faby s'attendrissait sur le sort de l'infortuné qu'elle avait surnommé « le page ». Quand le Sultan n'était pas là, le Page s'enhardissait. La Leghorn s'amusait de lui et, au moindre essai de galanterie, le criblait de coups de bec. Dès que le Sultan annonçait sa venue, la favorite s'accroupissait devant lui, jalouse, semblait-il, de conserver ses prérogatives,

et le cochet s'en allait picorer avec les autres volailles du poulailler.

Fab avait observé et me fit remarquer une chose curieuse. Si la Leghorn se refusait obstinément à son Page, elle paraissait rechercher sa tendresse, sa compagnie, ses caresses. Pour elle, le cochet creusait dans la terre de la cour une couche où la coquette venait s'allonger. Il s'allongeait tout près d'elle; elle ne le chassait pas; et ils restaient là, côte-à-côte, le plumage frémissant, se frôlant la tête, s'agaçant du bec. Ces mots, que je ne relevais point, s'échappaient des lèvres de Faby: « Ils se miloutent. »

Parfois, la Leghorn s'étendait seule dans son lit de poussière chaude. Le cochet allait et venait autour d'elle. Et la paresseuse étirait ses pattes, gonflait son col, se ramassait sur elle-même, gloussant doucement; — et ces mots, que je ne relevais pas non plus, s'échappaient de la bouche de Fab:

— Elle fait grande chatte.

Un après-midi, par une chaleur accablante, la poule se réfugia sous l'aile que le cochet avait étendue afin de protéger son amie des rayons de la canicule tardive. La même comédie se renouvela un jour de pluie, mais si le malheureux essayait de pousser plus avant ses galanteries, la cruelle sautait sur ses pattes et châtiait l'insolent. Un jour, enfin, comme le coq insistait, la Leghorn, à l'indignation de Faby, porta sa cruauté au comble en allant s'offrir impudiquement, aux yeux de toute la basse-cour, à l'autre cochet, qui, d'ailleurs, en trois semaines, avait pris de l'embonpoint et de la taille. Un drame eût certainement éclaté, sans la brusque irruption du Sultan qui rétablit l'ordre dans son sérail.

— Mais pourquoi n'accorde-t-elle pas au Page ce qu'elle donne si facilement aux autres?

Je répondis cette fois, mi-sérieux, mi-plaisant:

— C'est peut-être parce qu'elle l'aime.

Faby, à son tour, demeura muette.

A quelque temps de là, un matin, comme je rentrais à l'auberge après une promenade dans la campagne, j'aperçus Faby, sous un poirier du verger, courbée bas

vers la terre. Je m'approchai. Elle ne m'entendit pas. J'appelai. Elle se dressa, se retourna et, la terreur dilatant ses prunelles, altérant sa voix, elle dit:

— Elle a agi comme la Fille Elisa du roman. Elle a tué celui qu'elle aimait.

Au pied du poirier, le corps du coq, la cervelle coulant du crâne défoncé, les yeux crevés, la crête arrachée, la gorge ouverte.

La fille Elisa est là, prête à l'attaque; la tête au niveau du sol; ses plumes blanches, son bec et ses ongles maculés de sang. Son crime la fascine.

Faby murmure après un silence de quelques secondes:

— Même chez les animaux, il y a l'amour... la crainte...

— Faby, as-tu compris que la fille Elisa ait refusé au Tourlourou qu'elle aimait ce qu'elle accordait si facilement? et qu'elle l'ait tué?... Tu as compris que la fille Elisa n'était pas une folle?

Elle ne répondit pas. Mais elle avait compris, — pour ma part, je sentais que Fab n'avait jamais cessé, malgré ses occupations et sa joie campagnarde, de songer à l'amour, — que c'était au bouleversement qu'opérait en elle le grand mystère qu'elle devait la rareté, la finesse de son âme et de son esprit: l'inattendu de ses réflexions; les rapports qu'elle découvrait entre les choses; ses gestes, les inflexions nuancées de sa voix. Les consonances des associations de syllabes devant des nuages évoquant à leur tour des idées ouvrant des échappées vers cet autre monde où tout se confond dans l'harmonie. Il existait des mots qu'elle aimait; elle les prononçait pour le plaisir de les prononcer. Des mots qu'elle aurait voulu rouler dans du sucre et croquer comme des grappillons de groseilles aigrelettes. Oui, c'était le besoin de religion, la vertu de sympathie, qui permettaient à Faby de percevoir les voix et les rumeurs confuses de la nature, d'en préciser le sens et de décrire les aspects les plus connus du monde avec des mots usuels, mais assemblés d'une façon qui n'était qu'à elle. Les créatures de sa

race, primitives, illettrées, en apprennent plus à certains hommes que les livres des Sages...

— S'il avait attendu, elle aurait fini par céder, murmura-t-elle.

Et de telles phrases, qu'elle proférait à son insu, me servaient de points de repère pour reconstituer les dialogues qu'elle échangeait nécessairement avec ses démons intimes.

...Un soubresaut agita le corps du jeune coq. La Leghorn, saisie par une nouvelle frénésie meurtrière, se rua sur le Page, lui pluma la gorge. Des cailloux lancés, des cris poussés par Faby et par moi, n'obtinrent aucun résultat. Nous assistâmes, figés par la curiosité, frappés de stupeur, à ce sauvage spectacle. Sans l'arrivée de Mme Daret, la furie eût certainement déchiqueté le cadavre.

Notre hôtesse venait de cueillir des escaroles pour le repas de midi. D'un violent coup de badine administré au croupion, elle fit virer la poule sur elle-même, et, vite, au poulailler! Quelle garce! Elle en avait, cependant, de la veine! Moins jeune et moins tendre, on lui eût vite tordu le cou; et, pour dimanche, « au riz ou au blanc ». Bonne pondeuse, oui! Pour couver, nous répéta-t-elle, c'était une tout autre histoire. La Leghorn était une de ces poules qui mangent le poussin dans l'œuf. Le chant du coq les rend folles, comme certaines chattes, dès qu'elles ont mis bas, l'appel du matou. D'ailleurs, il en fallait davantage pour troubler la patronne des Quatre-Points-Cardinaux. Il en était des animaux comme des hommes, disait-elle. Il y en avait de bons et de méchants, de francs et d'hypocrites, des forts et des faibles, des capricieux et des raisonnables. Le tout était de bien les connaître, de ne leur demander que ce qu'ils étaient capables de donner et de les traiter en conséquence, s'ils y mettaient de la mauvaise volonté! Quant au cochet, arrangé comme il l'était, il n'était plus présentable, mais ferait encore un beau dimanche pour les colporteurs et les gars de batterie.

Faby intervint alors. Elle était avec notre hôtesse en

termes excellents. Elle l'aidait souvent à cueillir les haricots verts, les petits pois et à les écosser.

Madame Daret, en échange, avait toujours à la disposition de sa mignonne pensionnaire les bassines d'eau chaude « pour la toilette et pour la lessive », — et rien n'amusait autant Faby que de voir le moindre souffle gonfler et soulever le linon crême ou rose de ses « dessous » qui séchaient à côté de la rude lingerie des gens de l'auberge. Aussi, les deux grâces qu'elle demanda à notre aubergiste lui furent-elles accordées. D'abord, quoiqu'il arrivât, tant que Mme et M. Alain Robert habiteraient à l'auberge des Quatre-Points-Cardinaux, on ne tuerait ni ne vendrait la « fille Elisa ». Ensuite, « Tourlourou » ne servirait pas de festin aux rôdeurs des grand'routes, mais serait enterré sous le poirier à l'endroit où il avait été assassiné; mais Mme Daret se demandait en elle-même par quelle lubie Fabienne appelait la Leghorn la « fille Elisa », et « tourlourou » un cochet de race vulgaire...



Première semaine de septembre...

Je retardai le départ, et Faby ne s'en plaignit point. Certains arbres avaient déjà revêtu leur manteau d'automne. Le paysage avait changé d'aspect. Je désirais noter certains dégradés des roux. Le paysage avait changé d'aspect et la terre d'odeur. Elle ne sentait plus la boulangerie et la fraise, mais l'humidité, le chou. Les voix des bêtes et des hommes n'étaient plus leurs voix de l'été lumineux. Les arbres fruitiers entourant les fermes avaient perdu leurs feuilles, et les fermes leurs hirondelles nichant sous les tuiles de leurs toits ou contre les poutres des étables. Les « guibets » ne troublaient plus le sommeil de personne. Les chauves-souris hésitantes patrouillaient encore autour des zones que réchauffaient les habitations des hommes. Depuis longtemps déjà, les grenouilles et les chouettes s'étaient tues. Les veaux des Neuf-Meules étaient partis à la boucherie, y compris l'infirmier. Rouliers et colporteurs étaient moins nombreux sur les routes. Les compagnons bat-

teurs de blé s'en étaient allés chercher de l'embauche ailleurs.

En vue du retour à Paris, Fabienne « rafistolait son trousseau ». Le hamac ne se balançait plus entre deux marronniers du quinconce. Mme Daret « l'avait remis au grenier ». Faby cousait, soit dans la chambre, soit dans le studio, soit dans la claire salle à manger des Quatre-Points-Cardinaux. Elle relisait ausi, en cachette, la « Fille Elisa »...

Depuis que Mme Daret l'avait renvoyée au poulailler, l'autre fille Elisa, son crime accompli, sa grâce obtenue grâce à l'intervention de Fabienne, était redevenue une simple poule.

Le Sultan, dégoûté sans doute par le sang qui avait éclaboussé les blanches plumes de sa favorite, l'avait répudiée et accordait ses faveurs à une bonne grosse mémère de Faverolle. Le poirier sous lequel le « tourlourou » avait été assassiné et pourrissait était un très vieil arbre. La sève pénétrait péniblement les fibres du tronc, des rameaux et des branches, engendrait de nombreuses fleurs pâles et quelques fruits qui rebutaient les insectes friands de sucre et même les passereaux pillards. L'effort donné, les branches laissaient choir leurs feuilles, — et ces feuilles jaunes piquées d'un vert malsain, recouvrirent bien vite les maigres couronnes que Faby avait jetées, durant deux semaines, sur la sépulture du « tourlourou ».

— L'oubli est le destin des morts, disait-elle, comme répondant à l'interrogation d'un des êtres mystérieux avec qui elle était constamment en rapport.

La gelée blanche, par endroits, avait saupoudré la terre de ses cristaux fondant au soleil, — et, au crépuscule, flottaient de légères vapeurs sur les pièces d'eau que les nénuphars écaillaient encore.

Sur un débris de grille rouillée et humide plantée au bord d'un saut-de-loup, — un rouge-gorge. Le frère du gai compagnon qui nous avait suivis, Fabienne et moi, de haies en haies, jusqu'à la clairière sous le chêne. Il

avait passé le temps chaud à la montagne et se rapprochait, maintenant, des demeures des hommes.

— Tu as raison, Faby. Il serait délicieux de posséder une hirondelle, une alouette, un rossignol, un rouge-gorge apprivoisés, non pas dans une cage, mais en pleine nature. Un rouge-gorge, surtout! Te rappelles-tu, Faby: « *Tsic! Tsic! Tsic!* » Quelqu'un bat du briquet. Un petit vieux veut allumer sa pipe. Le monosyllabe aigu, bruit de l'acier frappant le silex, était devenu un gazouillement.

— Ecoute, Faby!

Le gai compagnon était toujours perché sur la traverse de la grille rouillée; et la musette gonflée, la tête rejetée en arrière, le fin bec noir pointé en l'air entre les deux éclats de jais des yeux, il modulait les phrases brèves de sa romance d'automne, — et Faby, me désignant la merveille ailée, puis le paysage estompé par les écharpes nuageuses qui, des marais, glissaient vers les prairies et atteignaient les coteaux et les routes, me dit, du même ton qu'elle avait eu pour baptiser les chauves-souris les hirondelles du crépuscule:

— C'est le rossignol des brouillards.

Et voilà le dernier croquis de l'album où j'avais essayé d'esquisser l'âme de Fabienne — comme j'avais peint jadis son corps avec des lignes et des couleurs.

Le matin du départ, Fabienne entoura, dans le châle de linon safran qu'elle portait lors de notre arrivée à l'auberge, la reproduction photographique de David, de Donatello, — et, pour que la glace du cadre ne risquât point de se briser au cours du voyage, elle enveloppa le tout dans son trousseau. Au début de l'après-midi, un cabriolet nous déposa à la gare de Dourdan...

Notre escapade de trois mois en Ile-de-France fut un poème différent, mais aussi complet que notre pèlerinage en Italie. Jamais les mots: « Je t'aime », ou: « Je vous aime moi aussi » n'étaient sortis de nos lèvres. Nous ne nous quittions pas. Nous nous alimentions de nos propres substances.

Quand je disais à Faby: « Tu me plais! » Elle répondait:

— Oh! Faby est heureuse! Vous rendez votre Faby très heureuse!

J'avais dû être digne de rencontrer les fantômes de Boileau et de La Fontaine ainsi que me l'avait fait espérer Deslandres: car « nous nous tenions lieu de tout, Fab et moi; nous comptions pour rien tout le reste », — et elle demeurait pour moi « un monde toujours beau, toujours divers, toujours nouveau »!...

TROISIEME PARTIE

I

A Paris, la brume. Le vacarme. L'humidité pénétrante sous l'action de laquelle les tissus mouillés, les pavés, les maisons dégagent un relent de taudis. Oh! bonne odeur de l'humus, des mousses, des couches de feuilles, des champignons, qui flattait encore nos narines!

Je n'eus pas le courage de me séparer de Faby, de la ramener chez elle. Je lui proposai de terminer la journée à l'atelier avec moi. Pourquoi non, puisque cela ne me dérangeait pas?

La concierge prévenue avait allumé le Godin. Fab en éprouva un certain dépit. Elle aurait voulu rallumer, elle-même, le poêle. Le froid antipathique, du dehors, la chaleur de l'atelier, recomposèrent en nous l'atmosphère du soir où elle s'était abandonnée pour la première fois.

Je l'empêchai de se débarrasser de son léger manteau:

— Nous dînons au restaurant. Cela nous changera de la cuisine de l'auberge!

Faby n'avait pas songé au repas. Elle était heureuse. Elle n'avait pas faim. Elle réfléchit et déclara qu'il ne fallait pas rompre brusquement avec les habitudes de la campagne, se mêler à la foule, — qu'il serait très doux de rester encore seuls; de laisser les oreilles charmées par le calme se réaccoutumer au bruit de la grand'ville.

Pourquoi ne pas jouer, ce soir, à *Roméo et Juliette,* c'est-à-dire dîner en tête à tête, dans l'atelier, autour de la petite table, en buvant au même verre, comme jadis, comme jadis! Elle irait au tabac du coin commander des huîtres. Elle rapporterait un pâté, un poulet froid, une salade russe, des fruits, des gâteaux, une bouteille de Pouilly et du pain! Et elle chanta de sa voix de plein air:

Un petit sou, un petit pain,
Un pour ce soir, un pour demain,
Saute grenouille!...

Je lui lançai mon porte-monnaie, qu'elle attrapa au vol. Elle poursuivit:

Sans cela tu n'auras plus rien.
Ton mari reviendra bredouille
Et tes enfants mourront de faim.

Elle acheva les derniers vers dans la rue.

Et ce fut une des nuits qui contribuèrent le plus à rendre ineffaçable en moi le souvenir de Faby.

Le lendemain, au soir tombant, elle manifesta le désir de retourner chez elle. Je ne la retins pas, — et comme elle voulait emporter certains objets qui lui appartenaient: des mules, un kimono japonais, une robe de chambre en laine, je lui demandai:

— Pourquoi?

Les vêtements qu'elle avait soigneusement roulés glissèrent de dessous son bras. Je la saisis par les épaules et lui baisant le front, les paupières:

— Rien n'est changé, Fab! Nous reprenons notre existence d'avant. Les vacances sont terminées. Au travail!

Stupéfaite, elle me regarda ramasser la robe de chambre, le kimono. Je les jetai sur le divan où ils s'étalèrent, et elle examina ces choses, — et elle m'examina.

— Tu viendras comme par le passé, faire *grande chatte* et ronronner à la chaleur du poêle. Tu viendras quand tu voudras...

Elle se tenait immobile, devant moi, les bras pendants, et je vis rouler de ses cils de lourdes larmes rondes, — les larmes particulières à Faby, — comme ses gestes,

ses intonations, les mots qu'elle inventait, les phrases qu'elle combinait pour dépeindre les êtres et les objets ou expliquer les choses qu'elle comprenait vaguement, mais ressentait avec intensité, — les larmes qu'elle n'essuyait pas; des larmes silencieuses dont j'avais goûté le sel altérant, et qui ne modifiaient en rien sa physionomie candide et coulaient sans imprimer le moindre soubresaut au corps gracile.

Vivement, j'interroge:

— As-tu toujours la clef de l'atelier?

Sans un mot, elle ouvrit son sac à main, en retira la clef, me la montra:

— La voulez-vous?

— Non! Garde-la! Garde-la pour toujours! Sur mon âme...

La clef tomba dans son sac à main.

Derrière moi, l'unique fauteuil de l'atelier. Je m'y installai. Faby, à mon invitation, se posa sur mes genoux, — et, d'un ton badin, je poursuivis:

— Ma chérie, nous avons réalisé de sérieuses économies à l'auberge. J'ai réglé la note hier soir, c'est ahurissant de bon marché!

J'inclinais Faby vers moi. Elle résista. Ses larmes s'étaient évaporées. Ses paupières étaient sèches. Le globe de l'œil luisait faiblement:

— Et comme madame Alain Robert n'a certainement plus rien à se mettre...

Elle m'interrompit comme si je l'accusais d'une faute qu'elle n'avait pas commise.

— Pardon! J'ai amplement de quoi me vêtir. J'ai usé à la campagne de vieilles frusques que j'avais rafistolées de mon mieux et pas trop mal, n'est-ce pas, puisque vous ne m'avez jamais dit que j'étais nippée en dépit du bon sens... Laissez-moi terminer. L'hiver dernier, je ne suis sortie que trois fois... j'ai noté les dates... et avec vous... Mes petites robes sont en parfait état. Je les raccourcirai si c'est la mode; ce n'est pas difficile... ou je les allongerai avec une bande de fourrure, car...

— Achève, Faby chérie.

— Je ne veux pas être ridicule!

— Toi ridicule!

— Si vous m'emmenez avec vous...

— Faby!

Elle secoua la masse de ses cheveux:

— Il faudra, cependant, que je fasse changer la doublure de mon manteau. Elle est usée,... surtout, pas assez chaude. J'ai eu froid, cet hiver...

— Tu ne m'en as rien dit.

Elle hocha la tête et, profondément persuadée de ce qu'elle avançait:

— Il ne faut pas ennuyer les hommes supérieurs, les artistes en leur parlant de ces idioties.

— Mais enfin, Faby chérie, il y a d'autres bagatelles...

— Oh! ma lingerie! J'ai fait à l'auberge tout ce que j'avais à faire. Il ne me manque plus qu'à enjoliver le tout avec des dentelles qui sont chez moi. Oui, tandis que vous rêviez, au lieu de peindre...

Je me récriai:

— Au lieu de peindre des arbres, des collines, des maisons, des routes, je me suis attaqué à une œuvre beaucoup plus difficile.

— Laquelle?

— J'ai essayé de disséquer ton âme, de la dessiner, de la peindre!

Elle appuya l'index de sa main droite contre son front et répéta, en détachant chaque syllabe, la phrase que je venais de prononcer: « J'ai essayé... de disséquer ton âme... de la dessiner et de la peindre! »

Une troisième fois, elle articula cette phrase. Fab était-elle offusquée ou divertie? Elle demeura muette quelques secondes.

— Etes-vous venu à bout de cet immense labeur? interrogea-t-elle enfin, plaisantant.

Elle était toujours assise sur mes genoux.

— Lève-toi!

Elle obéit. Je la poussai tendrement au fond du fauteuil. Je lui tendis mon album de croquis. Par endroits, un texte compact; et, comme des remarques en marge d'une eau-forte: les oiseaux qui lui étaient chers: une

bergerette; un rouge-gorge; une hirondelle; une chauve-souris. Puis, c'était des esquisses du coq Sultan, de la fille Elisa, du Tourlourou, du vieux poirier sous lequel il était enterré.

— Que d'écriture pour des dessins de rien du tout!

— Lis!

Elle s'arrêta sur la chanson: *Saute Grenouille!*

— C'est ma chanson!

— Toutes les phrases qui sont sous tes yeux, tu les as prononcées! Je veux les conserver.

Elle crut que je me moquais. Elle tourna lentement les pages de l'album, le referma, le posa sur la table, réfléchit quelque peu:

— Oh! je sais, gémit-elle, je sais que je suis mignonne, je suis petite et docile; mais je sais aussi que je suis simple, ignorante, bête comme une pâquerette ou un bluet...

Je la chassai du fauteuil, la repris sur mes genoux, et la serrai contre ma poitrine, mes lèvres caressant ses cheveux:

— Oui, je suis stupide, reprit-elle. Je ne me souviens pas d'avoir dit les phrases de l'album. Les ai-je réellement dites? Ne les avez-vous pas inventées? Est-ce que cela signifie quelque chose? Moi, je ne sais pas, quand je parle, ce que je veux réellement dire.

Et, se frappant les genoux du poing:

— Je suis bête, que je vous dis!

— Tu n'as pas l'intelligence de tout le monde, voilà tout.

— Oh! alors...

— Ton cœur n'est pas encore formé. C'est une nébuleuse. Te rapelles-tu, la voie lactée...

— Oh! oui! Ce brouillard de la prairie du ciel...

Et d'une autre voix, sa voix lointaine de la Faby qui s'était révélée à moi en Ile-de-France:

— Je me rappelle aussi d'autres noms: le Cygne, la Lyre, l'étoile rouge du Bouvier; le char de saint Jacques; et quand nous sommes partis, la petite grappe de raisin des étoiles qui annonçaient la pluie; le diamant

de Sirius, si gros, si coloré qu'il semblait être en toc...

« Faby, pensai-je en proie à une exaltation très douce, très intense. Ton crâne est une cage où est enfermé le génie qui t'inspire, te dicte les mots dont tu ne te souviens plus, une fois que tu les as prononcés. »

J'étais bouleversé jusqu'au plus profond de moi-même. Je souhaitais, en cet instant, qu'un événement inattendu m'obligeât à garder Fabienne auprès de moi, de l'épouser, malgré son passé que j'ignorais, sur lequel je ne l'avais jamais interrogée; dont je redoutais — dont j'avais redouté — de devenir curieux, puis jaloux — un événement qui me serait apparu comme une intervention divine, car Fab, la petite fée, avait développé, — fait naître en moi, plutôt, — par ses émerveillements, ses observations, le sens du mystère et réveillé un esprit superstitieux; — si cet événement, cette intervention divine, je le répète, s'était produit, peut-être n'en serais-je pas où j'en suis, — peut-être n'aurais-je pas abandonné le pinceau pour la plume, — la lutte en l'honneur de l'art pour la rêverie!

— Petite Faby, maintenant que nous voilà Parisiens, il faut être raisonnables.

— Nous avons toujours été raisonnables.

Et après quelques secondes d'hésitation:

— Moi, du moins...

J'enchaînai:

— Un mois! Et le terme.

— J'y ai pensé!

Je balbutiai:

— Tu veux faire redoubler un manteau...

— Oh! c'est indispensable.

— Evidemment. Mais comme nous sortirons ensemble cet hiver, je veux que tu sois élégante, parée, enviée. On achètera un beau manteau tout neuf, et une robe pour le soir.

Je ne parlai pas de parfums! Inutiles artifices que les fards et la poudre sur cette chair de pollen et de soie embaumant naturellement les fleurs champêtres et l'ambre!

Mon accent manquait-il de sincérité? Etait-il altéré par une terreur mystique? Je l'ignore. Mais ces projets touchant un avenir très proche, au lieu de la réjouir, la désolaient. Ma voix manquait-elle de sincérité? Tremblait-elle d'une sorte de terreur que je communiquais à Fabienne? Mon émotion grandissait à mesure que s'épaississait le soir. L'atelier était obscur, — et ma voix tremblait réellement quand je reprochais à Fabienne:

— Tu ne me demandes jamais rien.

Et tout tendrement, dans la conque sensible de son oreille, je murmurai:

— N'es-tu pas ma petite femme? Est-ce que je ne te dois pas aide, protection, subvenir à tes besoins?

Dit-elle véritablement ou l'entendis-je penser:

— Vous ne me devez qu'un peu d'amour!

Je l'ignore. Je sais, par contre, que j'ajoutai:

— N'as-tu pas été heureuse avec moi?

— Oh! oui. Faby a été trop heureuse!

— Ecoute-moi...

— Ne parlons plus. Chut!

Elle avait dénoué ma cravate lavallière, ouvert ma chemise, comme à Fontaine-le-Val; elle avait appuyé sa joue contre ma poitrine. Je sentis les battements de ses cils:

— Miloutez-moi!

— Petite femme à moi! Viens!

Elle se débattait:

— Non! Non! Non! Restons ainsi. Il fait paradis dans l'atelier. La nuit descend. La nuit, c'est un grand nuage noir que les Anges habitent!

Inoubliables instants, pendant lesquels les âmes s'interpénètrent et se marquent! Elle hasarda:

— Si heureuse que, maintenant, j'ai peur!

— Peur de qui? De quoi?

— Du « brochet »!

Celle qui avait prononcé ces mystérieuses syllabes: « le brochet » n'était pas la Faby qui disait à la bergeronnette: « Bonjour, mademoiselle », au rouge-gorge

d'août: « Eh bien, petit père, as-tu fini de battre le briquet? As-tu allumé ta pipe? », et qui le baptisait en automne le « rossignol des brumes », de même qu'elle avait dénommé les chauves-souris, les « hirondelles du crépuscule », — qui demandait au coq Sultan: « Eh bien, vieux libidineux, les affaires marchent! » — au Tourlourou: « Ça va-t-il mieux? As-tu de l'espoir? Penses-tu réussir? »

Non, c'était la Faby citadine, la Faby de Paris que je retrouvais après l'escapade en Ile-de-France, — ainsi que je l'avais retrouvée après le pèlerinage en Italie. Elle interrogea:

— Comment, vous ne vous souvenez pas du brochet que des pêcheurs retirèrent, un dimanche matin, du bras de l'Yvette qui alimente les douves du château? Cet énorme animal qui pesait plus de seize livres et que l'on exposa dans la cuisine de l'auberge? Un des pêcheurs ouvrit la gueule du monstre. Elle était pleine de dents. Des dents sur la langue, sous la langue; des dents à l'intérieur des joues; des dents au fond de la gorge; le palais hérissé de dents: je ne sais plus combien de rangées de mâchoires en haut et en bas! Et toutes ces dents dans l'énorme trou de cette gueule me donnèrent le cauchemar. La gueule m'apparut comme une immense caverne sombre où j'avais pénétré et m'étais égarée. Toutes les dents brillaient comme des yeux de diables prêts à me dévorer. Je ne vous ai jamais parlé de ce cauchemar. Mais la nuit où je l'ai eu, comme vous rêviez ou travailliez encore, je vous ai appelé. Et le cauchemar s'en est allé dès que vous avez été près de moi.

Elle se leva, se déploya, semblable à une de ces vapeurs bleuâtres qui montent des prairies, — et, la main droite effleurant le dos du fauteuil, la gauche me montrant la baie qui encadrait un pan du décor de Paris vu des hauteurs de Montmartre: toits, cheminées, masses des immeubles que piquaient des points de lumière dont le nombre augmentait de minute en minute:

— Voilà ce qui m'épouvante! L'énorme caverne où

j'ai peur de m'aventurer et de me perdre. La gueule du brochet, avec ses dents partout qui avalera, sans s'en apercevoir ce petit goujon de Fab, car la gueule du monstrueux poisson pêché dans l'Yvette était devenue Paris. Comprenez-vous, Paris?...

Ces dernières paroles furent à peine perceptibles. Elle avait peur, véritablement peur.

— Tant que je serai là, tu n'auras rien à craindre. Il ne t'arrivera rien.

Elle se blottit de nouveau entre mes bras, contre ma poitrine. Je sentais son souffle, le battement de ses cils, le contact tiède de sa joue à la chair de pollen et de soie.

— Fab, chérie...

Elle se refusa. L'instinct lui avait enseigné qu'à ce moment la pitié, non la tendresse, me penchait vers elle.

— Non! Chut! Des séraphins circulent. Plus mystérieux que les premiers parce qu'il fait plus noir, poursuivit-elle. Ils sont porteurs de bons ou de mauvais messages. Nul ne le discerne. Leur troupe tourne, tourne au-desus des toits comme des vols d'oiseaux qui viennent on ne sait d'où...

Je soulevai ce corps soudainement alourdi, souple, néanmoins, comme une gerbe où se mêleraient aux chaumes ployant sous le poids des épis bourrés d'amandes pleines, les coquelicots, les bluets, les liserons, fauchés en même temps qu'eux! — Je soulevai ce corps, — abandonné, lorsque quatre coups brefs, frappés contre la porte, détruisirent l'enchantement. Machinalement, je m'écriai:

— Entrez!

Non moins machinalement, Fabienne s'appuya au mur, tourna un commutateur. La veilleuse s'alluma à l'angle du divan. La porte s'entre-bâilla, — et, entre le battant et le chambranle, se faufila un personnage fluet: Mme Rollot, ma concierge.

Un personnage, en vérité! Elle est de taille moyenne, décharnée; la peau de la couleur du buis non encore patiné, tendue par les os saillants d'un visage aux traits fins. Septuagénaire et infatigable. Elle ne manifeste au-

cune espèce d'aménité aux locataires du premier, du second, du troisième étage: des bourgeois! et s'en tient aux strictes obligations de son service. Elle les a confiés aux soins de son époux. Mais quelle vénération, quelle crainte, n'éprouvait-elle pas pour les artistes occupant les ateliers du quatrième et du cinquième étage. « Ses messieurs à elle », comme elle nous appelait? Un 15 janvier, n'avait-elle pas avancé l'argent du terme à l'un de nous momentanément démuni d'argent? Pour nous, elle montait et descendait les marches de l'escalier autant de fois que cela était nécessaire. Mme Rollot sait que les gens qui travaillent de la tête sont nerveux; aussi ne s'approchait-elle de nous que chaussée de pantoufles aux semelles de feutre. Celui qu'elle avait obligé peignit son portrait et l'exposa. Son portrait, non pas en pipelette, mais en dame, avec son chapeau noir orné de bouquets, ses brides, sa mantille. Sur le « programme », il n'y avait pas « Portrait de ma Concierge », mais « Portrait de Madame Rollot ». On en avait parlé dans les journaux. La toile avait été vendue et le peintre en avait « fait tirer » des photographies. Il en avait offert une à son modèle! Et ses autres Messieurs, quand ils exposaient, lui donnaient toujours des cartes; et elle contemplait, encadrées, vernies, bien présentées, les œuvres qu'elle avait vu naître dans les ateliers! Et que de maûvais sang! Interloquée devant les châssis blancs que salissaient des taches de couleurs, de grosses lignes noires, elle s'était souvent demandé, elle l'avait confié à Mme Chinot, la concierge d'à côté, si ses braves Messieurs s'arrangeaient jamais pour faire quelque chose de propre de tout ce gafouillis. Aucun bruit ne trahissait ses allées et venues dans la cage de l'escalier; par contre, elle frappait contre les portes quatre impressionnants coups secs, — et mon voisin, un graveur fort bon musicien, comparait ces quatre coups aux quatre premières notes de la cinquième symphonie de Beethoven: *sol, sol, sol, mi,* — l'appel du destin!

Donc, ce soir-là, ainsi qu'à l'accoutumée, après s'être insinuée entre le battant et le chambranle de la porte,

Mme Rollot me remit le courrier, — et de la part de Fab, cette remarque:

— On sait déjà que vous êtes à Paris?

Je jetai les lettres sur le guéridon.

— J'ai écrit de l'auberge...

— Ah!

J'avais effectivement informé de mon retour quelques camarades, — et Fabienne l'ignorait. J'avais agi non point par manque de confiance, comme son attitude me le reprochait, — mais simplement pour combler le vide d'une heure de désœuvrement. Le facteur buvait au comptoir, je lui donnai des cartes postales, — et pensai à autre chose. J'aurais voulu me disculper aux yeux de Fab, atteinte, je le sentais, au plus vif d'elle-même. Mais Mme Rollot était là.

Faby était muette. J'étais libre de me comporter à ma guise, me déclarait son silence. Elle était redevenue, en dix secondes, une petite créature effacée, toute tendresse, toute dévouement, renfermée en elle-même, — et quel mystère!

— Je m'en vais, murmura-t-elle, enfin.

Mme Rollot se précipita:

— Je vas vous descendre votre petit bagage, mamselle Fabienne!

— Toujours infatigable, madame Rollot!

— Ah! Faut bien!

Fabienne me tendit son front.

— A demain, Fab, n'est-ce pas? Demain sans faute. On a des choses sérieuses à régler. Le manteau, la robe...

— A demain! Peut-être.

Et je résistai, pourquoi, Seigneur? à l'impérieux désir que j'avais de la garder! Je la laissai partir! Insensé!

Je la laissai partir — et j'entr'ouvris la porte, — et j'écoutai! Oh! si j'avais entendu un sanglot — un sanglot qui m'eût arraché de moi-même, de la stupide songerie où j'étais plongé — mais rien. Pas d'autres bruits que le chantonnement du papillon de gaz éclairant l'escalier. Les souliers de cuir haut talonnés de Fabienne touchaient les marches en bois aussi délicatement que les chaussons de feutre de la falote Mme Rollot...

Je regardai le divan que la lueur de la veilleuse enve-
oppait, — au lieu d'errer dans l'immense caverne où
'épiaient les yeux aigus des démons prêts à la dévorer,
— c'était là, sur ces tapis diaprés, que Fab ronronnerait
si s'était produit l'événement que j'attendais et que je
n'avais rien fait pour susciter, — et je pénétrai dans
la chambre et je regardai le lit où en me réveillant, de-
main, je ne verrais pas Fabienne dormir étendue sur
le dos, les mains jointes, souriante! — j'inspectai la
chambre où je n'entendrais pas, demain matin, ma fée
me souhaiter le bonjour de sa voix qui venait de son
pays à elle!...

J'avais froid. Je ne sais quel froid me pénétrait...

Les quatre coups de l'appel du destin!

J'allumai les plafonniers.

— Eh bien, madame Rollot?

— Je l'ai mise en fiacre, la mignarde.

Et, de suite:

— Savez-vous ce qu'elle m'a dit, monsieur Alain, au
bas de la rampe? Non. Evidemment, vous ne pouvez pas
savoir. Eh bien! voilà ce qu'elle a dit: « Madame Rollot,
quand vous remonterez à l'atelier, mettez du charbon
dans le poêle. Il était presque éteint quand je suis
partie... »

Je tâtai la « chaudière », — la tôle était tiède:

— Et après m'avoir dit cela, poursuivit Mme Rollot,
savez-vous ce qu'elle a fait, la mignarde? Non. Evidem-
ment, vous ne pouvez pas savoir. Elle m'a glissé dans
les mains, parce que je lui avais descendu son bagage
de moineau... comme je fermais la portière de la voiture,
la mignarde m'a glissé dans les mains une belle petite
pièce de dix francs! Oui, monsieur Alain!... Dame, je
refusais! Mais elle m'a dit: « Prenez! Prenez! Madame
Rollot! » Elle éclata de rire, et je me demande, main-
tenant, monsieur Alain, si ce rire n'était pas des pleurs.
Elle éclata donc de rire, que je vous dis: « Prenez, ma-
dame Rollot! Nous avons réalisé de sérieuses économies
pendant l'été. Sauf notre pension et des charités, on
n'a rien dépensé! On est riche! On n'est pas sorti! » —

« Aussi vous avez bien profité de la campagne, que je lui dis. Vous étiez pâlichonne au départ. Maintenant, vous voilà l'œil vif, le teint clair. » — « Oh! qu'elle me répond, il y a encore de petites piaules par-ci par-là, sous les yeux. Mais le climat de Paris va les passer à la gomme et il n'y paraîtra plus rien. » Ah! monsieur Alain, c'est fait pour donner de l'agrément, ces pauvres petites... mais ça pourrait donner bien du bonheur aussi, allez, croyez-moi... Maintenant, je viens aux ordres...

— Mais, madame Rollot, programme habituel. Le ménage...

— Oui, je sais, monsieur Alain...

— Et mademoiselle Fabienne peut aller et venir chez moi, comme il lui plaira, même quand j'aurai modèle...

— En somme rien n'est changé, monsieur Alain.

— Rien n'est changé.

— Bien, monsieur.

Et elle soupira:

— Je suis contente que rien ne soit changé avec mamselle Faby. Elle vous aime, ce petit ange. C'est fragile, ces petits cœurs...

Elle s'éclipsa...

De nouveau, je considérai le divan et le lit, — et soudain, la pensée que je coucherais seul, cette nuit, répandit à l'intérieur de moi-même une impression aussi affreuse que celle de la sueur glacée sur la peau des membres, aux moments d'angoisse. Et, frappé d'apoplexie morale, je restai paralysé de toute énergie, — et je m'enfuis, cependant, de cette maison que je n'habitais, me semblait-il, que depuis vingt-quatre heures, — cette maison à l'atmosphère de laquelle je n'étais pas habitué.

Je sortis sans savoir où j'irais! Comment employer les longues heures de ma soirée! De mon âme ou de ma chair, lequel était plus inquiet? Revoir les amis qui m'avaient déjà écrit; les surprendre chez eux, les rechercher? J'y renonçai. Ce n'était point la solution qui convenait à une détresse encore inéprouvée! Etre seul! J'avais l'impérieux besoin d'être seul, d'écarter de moi les vivants et les songes. La marche exerça bientôt sur

moi son influence salutaire, — une marche de rêveur éveillé. Je m'exaltai, en m'acheminant vers les boulevards. Demain, à l'aurore, ma nuit de vagabondage et de méditation terminée, je frapperai à la porte de Faby. Je m'écrierai: « C'est moi! C'est ton amant! Ouvre, ma bien-aimée! » Je m'étendrai à son côté. Je poserai ma tête sur son sein, — et j'emmènerai pour toujours avec moi, ma maîtresse, mon amie, ma femme! Je vivais dans la béatitude de ce projet réalisé. J'escomptais mon pardon; la joie de Fab. Sans songer qu'en cet instant elle était seule et que, certainement, de lourdes larmes rondes, lourdes, tombaient le long de ses joues de pollen et de soie. Peu à peu, à mon insu, Paris et moi reprenions contact. Les bruits de la ville s'emparaient progressivement de ma cervelle et y chassaient le silence des champs, — absolument comme le silence de la campagne, quatre mois auparavant, avait triomphé du vacarme des rues. J'errais dans un quartier qui ne m'était pas familier. J'y étais comme perdu. J'avais la certitude de n'y rencontrer personne. J'y fis, cependant, la plus pathétique, la plus redoutable des rencontres. Je rencontrai mon Ombre, — et ce fantôme de moi-même, messager de l'inexorable Destin, m'obligea à regarder, la réalité face à face — et l'Ombre justicière me dit: « T'inquiètes-tu de Fabienne! Tu espères découvrir l'excuse de ton abandon dans les songes. Pourquoi ne l'avoir pas retenue et sauvée? Réponds! » Je réponds, aujourd'hui, après des années et des années...

Oh! Seigneur, si à l'instant où Fabienne, après s'être par trois fois refusée, se donnait enfin! — si à cet instant la phalange sèche de l'index en crochet de Mme Rollot n'avait frappé contre ma porte les quatre coups de l'appel fatidique, j'aurais associé la vie de Fabienne à la mienne — Oh! je pourrais le jurer! — ces quatre coups toujours retentissants, mais assourdis, ouatés par les profondeurs du temps, je les perçois encore — et plus tard, beaucoup plus tard — vous saurez en quelle circonstance — car ceci n'est pas un roman, mais le rapport d'un moment, du moment le plus pathétique de ma vie — plus tard, je rencontrai le graveur-pianiste

qui avait comparé les quatre coups significatifs que Mme Rollot frappait à notre porte à l'attaque de la « Cinquième », — et il me dit: « Te rappelles-tu la mère Rollot? Son appel fatidique, sol, sol, sol, mi... » — Et jamais mon âme n'eut à réagir contre un tel bouleversement...

Et, cette nuit-là, nuit du retour à Paris, je continuai d'aller à l'aventure. La Seine onctueuse glissait entre les rives calmes, sans vague, sans houle. Sans bruits, — par endroits d'un noir d'encre, et autour des piliers des ponts, mouchetée par les feux colorés des réverbères. Je m'accoudai au parapet de l'un de ces ponts. De l'eau mouvante émanait une fraîcheur exquise, — et cette fraîcheur exquise devint bientôt humidité. Je frissonne. La Seine m'apparaît comme le déroulement d'un immense linceul noir. Oh! Fabienne, fragile et frileuse! Toi dont seules les caresses et les douces paroles réchauffaient l'âme et le corps, qu'as-tu fait, cette nuit, seule, après tant de nuits de chaleur et d'union complète? As-tu souffert autant que moi? Oh! le contact des draps froids, — froids comme devaient l'être les flots du fleuve, — le contact de cette toile contre ta chair de pollen et de soie! L'impitoyable fantôme de moi-même qui m'avait suivi, — sans ajouter un mot à ceux de l'interrogation qu'il m'avait posée lors de notre rencontre, — interrogation à laquelle je n'avais pas répondu, — l'impitoyable fantôme de moi-même s'était évanoui! — Ange indulgent des songes, sois mon guide! Je m'en remets entièrement à toi!

Comment? Les Champs-Elysées?...

A des distances plus ou moins grandes, descendaient vers les Halles des charrettes traînées par de pacifiques animaux, et chargées de légumes. A la lueur d'un bec de gaz, je lus sur la longue et large ceinture de bois qui entourait l'une d'elles: MICHEL DAJOLLE, *agriculteur, à Fontaine-le-Val, Seine-et-Oise*, sur une autre: MARCEL MALLET, *agriculteur à Vaugrigneuse, Seine-et-Oise*. Des gens qui, avant-hier encore, m'entretenaient de leurs affaires, de leurs capitaux risqués, de leur fortune, de leur ruine à la merci de la clémence ou de la rudesse des

saisons qu'influencent les caprices de la lune, — de leur existence où la chance joue un rôle plus important que le travail, — de ces années dont les trois cent soixante-cinq levers et couchers de soleil sont comme autant de rayons plantés dans un moyeu et dont chacun revient au même point, le tour de roue accompli, — et j'eus la vision de cette roue — et, à demi halluciné, je hélai un fiacre. Je ne me sentais pas encore assez seul, comprenez-moi bien. L'aube! La vie renaissante...

Ah! la solitude! Non pas la solitude, mère du repos et Nourrice des Songes — mais la solitude que l'on boit, que l'on fume ou prise comme une drogue stupéfiante.

L'Ile-de-France m'avait révélé une Faby que je ne connaissais pas, — et un Alain Robert qui m'était encore étranger...

ALBERT ERLANDE.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Marcel Thiébaut : *Evasions littéraires*, Gallimard. — Denis Saurat : *Modernes*, Denoël et Steele. — Tristan Tzara : *Grains et Issues*, Denoël et Steele. — Serge Evans : *Leur Jeunesse : Michelet, Renan, Taine*, Revue moderne des Arts et de la Vie.

Le critique professionnel est condamné bien souvent à errer dans les déserts d'ennui et les steppes d'insignifiance. Il porte à sa manière la rançon du péché originel. Mais il se réjouit lorsqu'il peut dire à ses lecteurs: voici un livre riche et intéressant, surtout lorsqu'il s'agit d'un premier livre. Ce compliment, je l'adresse du meilleur cœur à l'ouvrage de M. Marcel Thiébaut, **Evasions littéraires,** ou s'exprime un esprit doué d'agilité, de conscience et d'agrément. Je ne lui dirai pas qu'il renouvelle à fond et d'une manière imprévue les physionomies d'écrivains qu'il nous présente ;je ne lui dirai pas qu'il bouleverse vivement les perspectives des questions, mais il abonde en observations personnelles, en vues pénétrantes, en coups de sonde vifs et bien placés; il possède ingéniosité et justesse.

Un passage de ce livre a suscité force discussions. Le voici.

Il y a dans l'exercice de la critique par un créateur comme dans la composition d'un roman par un critique, une espèce d'opération contre nature: car le créateur, pour nous montrer un monde nouveau, le sien, ne doit jamais abandonner son parti pris, ce point de vue unique, du haut duquel sa nature l'a engagé à regarder l'univers. Le critique, au contraire, ne saurait avoir de parti pris. Son état exige qu'il puisse adopter successivement tous ceux des auteurs qu'il étudie. Aussi la critique des créateurs présente-t-elle parfois un intérêt d'une nature bien particulière. Croyant placer au-dessus d'une œuvre une loupe, ils tendent souvent un miroir dans lequel leur visage seul apparaît. C'est quand ils parlent d'autrui qu'ils s'expriment le plus franchement sur eux-mêmes.

Ce tissu d'affirmations peut s'appuyer sur de bons argu-

ments. Amusez-vous cependant à retourner toutes ces idées, vous obtenez une suite contraire d'affirmations qui peuvent se défendre. Voilà qui incite à la réflexion. Je veux me borner à une seule remarque. Le « créateur » est-il contraint à s'enfermer dans un « parti-pris », un « point de vue unique » ? Je doute, je doute! Les plus grands « créateurs » ne sont-ils pas capables de se quitter totalement pour entrer dans les structures d'âme les plus diverses? Ils s'identifient merveilleusement avec les êtres les plus singuliers et même les plus monstrueux, ils épousent à la perfection leurs points de vue, leur conception plus ou moins consciente de l'Univers. Impersonnalité et génie de la métamorphose, disait Sainte-Beuve, en évoquant Shakespeare! J'en viens à me demander si ce ne sont pas les artistes mineurs qui présentent le « moi » le plus accusé, et ce « parti-pris », ce « point de vue unique » sur le monde. Quand on arrive aux très grands créateurs, on a parfois la sensation déconcertante qu'ils n'ont pas de « moi » et qu'ils en ont un tout de même... Je me souviens de toutes mes perplexités en explorant l'océanique Ronsard!... Je finis par dire : « Tempérament symphonique... »

Le livre de M. Thiébaut débute par une étude substantielle et subtile sur Jean Giraudoux. M. Thiébaut remarque avec justesse qu'il ne faut pas aborder les romans de Giraudoux avec les manières de juger qu'on applique d'instinct au roman. Il est évident que l'impression laissée par un roman de Giraudoux est fort différente de l'impression laissée par un roman de Balzac et de Flaubert. L'esprit du lecteur s'attache beaucoup moins à la substance du roman qu'aux jeux adroits et surprenants de l'auteur combinant ses fantaisistes mirages. Plus que l'œuvre, c'est le spectacle du magicien créant ses charmes qui requiert notre attention. Les situations, les personnages, les lieux, prétextes à lancer des guirlandes capricieuses et scintillantes. Je songe parfois à quelque génie de l'air qui, prenant le ciel pour toile de fond, y ferait éclore avec allégresse de légers nuages, dont il tourmenterait capricieusement les formes et qu'il enchanterait des plus mobiles chatoiements! Les hommes, les animaux, les idées ont l'air de n'être qu'éléments offerts par le monde

à l'ingénieux artiste pour créer une fantaisie décorative. Une forêt d'arabesques, de complications et d'artifices où l'on respire cependant une odeur de rosée première. L'intelligence de Giraudoux est tarabiscotée et ses sens vibrent de fraîcheur! « Les humains, nous dit M. Thiébaut, n'ont pas dans les livres de Giraudoux leur densité réelle. » Evidemment! « Il y a cent femmes, dit-il encore, dans l'œuvre de Giraudoux, mais il n'y en a qu'une, une femme idéale, la Béatrice de l'auteur. » Et c'est fort vrai! Pour tisser tous ses jeux alertes, Giraudoux doit détacher ses personnages de bien des contraintes matérielles! Qu'elle est joliment pensée et joliment formulée, cette observation sur les personnages de Giraudoux:

C'est qu'ils sont par essence mobiles, comme l'auteur lui-même qui, s'il décrit un vaste paysage, court d'un bout de l'horizon à l'autre, picore des formes, des couleurs, juxtapose de petites touches.

Et comme il est intéressant de considérer les multiples métaphores de Giraudoux comme des moyens d'évasion! Imprévues, neuves, jaillissantes, elles ne cessent de vous ouvrir de toutes parts maintes perspectives inattendues.

Toute image livrée par le présent est immédiatement trempée par Giraudoux dans un bain de souvenirs actif.

On voit certaines œuvres se former par voie d'amassement; en avançant, elles agrègent les détails successifs pour composer un bloc de plus en plus imposant. Une œuvre de Giraudoux déroule une suite de divergences par rapport à un axe frêle. Ecole buissonnière, dit M. Thiébaut.

Au-dessus du petit ruisseau que représente le sujet, une végétation délicate et luxuriante s'élance vers le ciel et bientôt on ne voit même plus l'eau qui glisse sous ce tunnel végétal.

Le principal, ce sont évidemment les digressions, les couplets sur toutes choses rencontrées en cours de route. Une œuvre « qui pourrait aisément se morceler en une série de pages détachables ». « Fantaisie comique... » M. Thiébaut n'omet point cette dimension! Et il constate avec justesse le mélange d'espièglerie et de féerie! J'aurais voulu que M. Thiébaut se plaçât un moment dans la peau d'un détracteur de Giraudoux! Le jeu eût été bien curieux à sa manière...

Je m'associe à l'hommage offert par M. Thiébaut à M. Valéry Larbaud. Avec une discrétion infinie, loin du tapage, M. Valéry Larbaud règne dans sa province, une province bien à lui et qui est celle de l'exquis. Une de ces œuvres à l'écart des grandes routes et qui s'enveloppe de silence et que les délicats savourent en silence. Ce solitaire, qu'on devine très tendre, apporte à ceux qui l'aiment je ne sais quelle magie tendre dans la solitude... On goûte Valéry Larbaud au secret de soi-même; son œuvre rayonne dans la pénombre et l'on a une sorte de plaisir fier et intime à l'apprécier. Et pourtant, cette œuvre a été le point de départ d'autres œuvres qui ont fait grand bruit. Ces œuvres passeront peut-être; celle de M. Valéry Larbaud restera... M. Thiébaut esquisse un curieux rapprochement avec Mérimée... L'étude sur M. Durtain est riche en points de vue variés; elle montre bien la ligne d'évolution de l'écrivain. Sur le premier Durtain, elle apporte d'assez fermes réserves:

L'esprit de système et la volonté d'innover, voilà ce qui nous semble décidément avoir gâté une bonne partie de l'œuvre de Durtain.

Un jour, j'essaierai de parler plus à loisir de M. Denis Saurat (**Modernes**) auquel on ne peut refuser le titre de curieux esprit. Il a de la pétulance et de la désinvolture, de la vivacité et du fantasque, des plongées en profondeur et des simplifications outrancières, un mélange d'allure doctorale et de grosse fantaisie; il est l'homme des positions hasardeuses et des redressements agiles; il jette de vifs éclairs sur une question et il offre parfois des éclairicissements à la Bremond qui l'obscurcissent à nouveau; il a du nerf dans le détail et du décousu dans l'ensemble; une page débrouille un problème, une autre l'embrouille à nouveau; il capte l'esprit et il le déçoit: en bref, un homme intéressant. M. Saurat consacre deux cents pages à expliquer le mot « moderne », il donne ensuite un tableau des modernes qui laisse le lecteur éberlué car une bonne part des écrivains cités n'ont rien à voir avec les définitions du « moderne » précédemment données. Par contre, d'autres noms qu'on attend tout naturellement sont omis, on ne sait pourquoi. M. Saurat fixe les attitudes, les options, les préférences, les exclusions qui définissent le « moderne », mais va-t-il suffisamment aux ra-

cines des choses? Il me dit que Montherlant est moderne parce qu'il met toute sa confiance dans la sensation, dans le plaisir des sens qui seuls ne trompent pas. Mais cette philosophie, depuis que le monde est monde, n'est-elle pas la philosophie la plus répandue, même et surtout complétée par « l'alternance » (raviver le plaisir par le changement)? Si Montherlant est moderne, ce ne peut être que par le ton, par l'accent qu'il révèle dans cette philosophie qui est la philosophie spontanée de l'homme au fil de la vie. Ce qui importe, ce sont les démarches toutes particulières d'esprit qui l'ont conduit à placer l'unique certitude dans la sensation. Si l'homme moderne se jette sur la sensation, ne le fait-il pas avec je ne sais quelle ardeur âcre et désespérée? Et comment se fait-il que notre époque, misant à fond sur le plaisir des sens, apparaisse, entre toutes les époques, la plus dépourvue de volupté?... Ne présente-t-elle pas une frénésie dans l'aridité plutôt qu'une délectation des sens épanouis? Le livre de M. Saurat abonde en remarques fort intéressantes. Excellentes observations sur la quête mystique des modernes à travers la sensation exaltée, sur la passion de la sincérité totale jointe au besoin de s'abuser par toutes sortes de mensonges, sur l'union de l'incroyance à l'amour du merveilleux et sur celle de la fatigue et du goût pour la cruauté et pour le tragique dans l'œuvre d'art. Il est bien parlé également de la Solitude et de l'Ennui, véritables sphinx qui guettent l'homme moderne et ne lui pardonnent pas...

Le livre de M. Tristan Tzara, **Grains et Issues,** comprend des poèmes à sa manière que je n'ai pas à examiner et des notes dont la majeure partie touche à des questions sociologiques qui ne sont pas de mon ressort. Il me reste à signaler des remarques d'ordre littéraire qui méritent l'attention. Il nous signifie que l'œuvre d'art doit se lier franchement à la notion de « risque ». Il la définit comme un « casse-cou » et il proteste contre l'art moderne dans la mesure où il cherche des positions de sécurité. Le phénomène poésie attire particulièrement son attention. Il lui semble déborder et de beaucoup les manières coutumières de définir la poésie. Elle participe selon lui « à un nombre considérable de phénomènes encore mal connus ». Il écrit:

L'importance de la poésie est plus grande que celle d'une activité expérimentale de l'ordre de l'esprit, car elle embrasse dans leur totalité complexe les destinées de la pensée.

Ces affirmations méritent d'être méditées: le problème soulevé est de premier ordre.

M. Serge Evans a eu la pensée de grouper dans un même livre (**Michelet, Renan, Taine**), trois études consacrées à trois écrivains particulièrement significatifs du 19e siècle. Dans les grandes lignes, il se conforme aux vues traditionnelles sur les trois caractères, mais il sait mettre en bonne lumière maints détails intéressants et les physionomies se dessinent avec leur accent et leurs particularités. Il est certaines phrases du jeune Michelet qui recèlent un bien curieux ton barrésien. Il sent en lui, dit-il, « le tendu de l'acier », « la flamme sèche qui consume », « la tendance aux choses fortes et forcées ». Comme ces expressions peuvent s'appliquer à Barrès! Il avait, ce jeune homme, une bien vive curiosité de lui-même. Il savait saisir à vif les mouvements de son âme et les fixer dans l'expression tendre et palpitante! Il écrit dans une lettre :

Qui sait, d'ailleurs, si cet état de tristesse et d'agitation n'est pas une des puissances de l'écrivain? Ces derniers échos des passions ont inspiré les grands hommes, tandis que les passions satisfaites n'inspirent jamais. Je me dis encore que l'amour inutilement cherché a donné à Virgile la tristesse délicieuse, au divin Jean-Jacques la chaleur intense qui circule dans tant de pages et vous brûle au contact, à Bernardin de Saint-Pierre, ses regards attendris vers la nature et ses élans vers le ciel.

On imagine Michelet fournissant une carrière très différente de la sienne! J'éprouve toujours le même effarement à la pensée des journées implacablement employées par Taine dès son enfance! Les vagues rêveries, la communion naïve et passionnée avec le monde, les sens et l'esprit offerts aux multiples impulsions de la vie à l'âge où tout s'enregistre aisément et pour toujours, comme cela a manqué à Taine dans son enfance et son adolescence! Il y a chez lui un côté farouche, âpre, ardent que n'accuse pas suffisamment M. Serge Evans. Il avait du tempérament, ce Taine en sa première fleur! On n'a pas assez vu cela. M. Evans a bien vu

dans l'âme du jeune Renan scepticisme et indécision. Il manque cependant des dimensions à son portrait. Quand on parle de l'irrésolution d'un tel être, il faudrait s'entendre. Un caractère flottant, vacillant, dans les circonstances particulières, — avec, dès le début, une direction d'ensemble, doucement, tenacement, inflexiblement maintenue...

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Gabriel Audisio : *Bucelle*, Edition de Mirages, Tunis. — Henri Arbousset : *Palmes*, Bételgeuse, Nice. — André Piot : *Le Cycle de l'Amitié*, Emile Hazan. — André Martel : *Chanson d'Ame*, Les Cariatides, Toulon.

Voici longtemps déjà que, d'entre les poètes d'un vers serré, plein, et dont le rythme est sûr, n'appuyant pas sur une rime, Gabriel Audisio s'est dressé au rang des plus remarquables. *Ici-Bas*, pathétique recueil d'un douloureux émoi, *Antée*, de même, de signification grave et tragique, s'opposent à la détente que prouve le *Hautbois d'Amour*, et que, en dépit de quelques pièces de portée plus philosophique, dénote encore le volume nouveau **Bucelle** accueilli dans l'édition des « Cahiers de Barbarie », sous la direction, à Tunis, du beau poète et grand animateur d'art et de lettres, Armand Guibert.

Bucelle est un nom de lieu,

Bucelle
Vallon de jour et de ténèbre
Bucelle où m'apparut au tombeau des cailloux
Une ombre bicéphale...
....
Qui es-tu passant renversé
Qui vas la nuit la tête en bas
Avec les pieds sur la corde raide
Au miroir d'eau?

Le ciel dans l'eau, l'eau dans le ciel
Poisson vole, pigeon nage, ombres
Bout à bout et l'une crée l'autre,
O figure défigurée
Double tabou!

Pourquoi certains signes de ponctuation, abolis la plu-

part? Bien des visions, des approximations, des rapprochements de la nature aux émotions de l'âme, une constante et songeuse ferveur, tant de grâce bien souvent, et cette pleine sûreté de la diction. Mais ce que l'on ne pouvait guère soupçonner, la révélation, le poète l'a-t-il voulue? d'un fabuliste vraiment par le ton, l'invention familière et d'un aspect si aisé, la moralité implicite de petits poèmes tels que *Poissons, le Secret, Cigogne, Nuages, Jamais mourir*, et jusqu'à des poèmes plus étendus, les *Lestrygons, Adamastor*.

Gabriel Audisio excelle à fixer les moments où se joignent la lumière aux ombres, un éclat de bonheur à une atmosphère de mélancolie brumeuse, le ciel et le sol, la terre à la mer:

Quand le matin sous les platanes
met sa perle de sucre à la fente des figues,
Quand il embue de sa bruine
La rafle de la panse et le grain du muscat,

Sur les écailles de la grève
Quand le premier soleil fait du sel qui scintille

. . . .

Ton corps est l'anse où se rejoignent
Les roches de la mer et la terre des arbres...

Sans doute parce que s'intéressait fort à l'art d'Henri Arbousset notre grand et commun ami disparu Marcel Ormoy, parce que d'Henri Arbousset le nouveau recueil **Palmes** est adressé « à la mémoire de Marcel Ormoy », et que le poème liminaire déplore ou chante son trépas, parce que, aussi, je me souviens des belles promesses de ses livres antérieurs publiés « aux éditions Bételgeuse » également, j'aurais aimé louer sans réserve aucune ses poèmes. Ils sont emplis des qualités les plus précieuses, don d'harmonie, fraîche vision des choses et mouvement rêveur du sentiment, de la pensée, tant de choses exquises, de jolis vers ou des vers assez puissants, mais nul poème, hélas! sans défaillance, sans maladresse par excès de hâte à l'écrire, sans appel au secours d'un souvenir littéraire plus ou moins proche, plus ou moins immédiat... Sans doute est-ce aux poèmes voués à quelque

image d'intimité que le poète apporte le plus de soins, de patience et de souci de perfection:

La laine beige et grise, et ta rose indolence...

Le morceau qui débute de la sorte est charmant, en dépit de cette banalité de cheville à la rime « ainsi qu'une corolle », pour aboutir à ce vers exquis,

Et doux est ton regard, comme aux doigts le velours...

Par contre, que d'images choquantes, mal venues:

Nuit pacifique, ô nuit! *idéale avenue*
Où circule avec ordre un docile univers...

Qu'est-ce, « cueillir *d'un front mélancolique* ce chrysanthème »...? Surprise, où se puise la preuve qu'Henri Arbousset peut bien et justement écrire des poèmes, quand il le veut, irréprochables. Le plus long du livre, celui précisément dont le tour épistolaire et familier se fût le plus facilement accommodé de négligences ou d'une forme moins tendue:

Applaudis, mon Lapeyre, à ma chance nouvelle...

est le plus original et le plus rapproché d'un idéal satisfaisant, celui qui le plus échappe aux regrets que j'exprime.

Le Cycle de l'Amitié, petits poèmes où André Piot, apaisé d'avoir exalté naguère le pathétique *Chœur des Jeunes Hommes,* revenus de la guerre ou sacrifiés par la guerre, enchante sa solitude à rechercher, à définir l'amitié, à parcourir « le cycle de l'amitié ». Au delà, ou aux confins de l'amour, il n'importe! une confiance absolue, n'advient-il qu'elle soit réciproque, ou ardente, ou calculatrice, du moins qui observe au milieu de toutes les circonstances: est-ce le climat patient où est attendue une passion qui dévore? N'est-elle l'amitié, tout autant enthousiaste? Le poète étudie, contrôle, assigne un rôle à l'amitié! L'amitié n'est-elle que cela, un appui aux pensées mélancoliques, un dérivatif à la déréliction, au désespoir?

Tu romps avec la chair par mépris d'une femme
Et flambe d'amitié...

Shakespeare n'abandonne rien de sa passion. L'amitié,

pour lui, réunit « aux assises de sa pensée » comme traduit André Piot la fourmillante expression: *to the sessions of sweet silent thought,* tous ceux qui lui furent ravis (*precious friends hid in death's dateless night...*), mais il pense à l'ami vivant, toutes pertes sont réparées, tout chagrin est fini (*All losses are restor'd, and sorrows end*).

Si j'insiste sur ces deux pages dédiées en souvenir, en hommage, par André Piot à Shakespeare, je n'obéis pas au désir d'étaler une superflue érudition, mais dans le but que l'on comprenne à quelle distance sont éloignées les conceptions de ces deux poètes. Shakespeare ressent, se livre, orage de passion concentrée et débordante; André Piot se réserve, se contrôle, délimite, prévoit les conséquences, redoute les déceptions, envisage les possibilités; il se méfie. Plus critique de ce qui s'offre à son espoir que l'homme de génie, la logique a trop de part à l'édification de son œuvre: il sait trop les diverses façons dont l'amitié à l'instar de l'amour abuse la complaisance de nos cœurs et de nos esprits; il y a en lui, quand se présente ou se prolonge une amitié, quelque peu de scepticisme, il se défend d'en être la dupe, tandis que l'autre la tourmente se saisit de lui, il s'engloutit lui-même au fond du vertige, il s'en transfigure et s'y anéantit dans une joie fulgurante, dans les déchirements d'un martyre incessant et sans fin renouvelé. Que de beaux vers, de justes images, néanmoins, dans l'œuvre, en son essence, d'un poète vrai, affiné qui est celle de René Piot, que de raccourcis de sentiments substantiels ou subtils, mais qui ne masquent qu'à peine, ou par endroits heureux, la sécheresse de son thème, ou de son sujet, inévitables en raison même du mode où il s'est plu à le traiter.

André Martel, bien que jamais je ne l'aie rencontré, et ne sache comment il est dans son apparence physique, s'est acquis par la bravoure de son entreprise mon estime, et je dirai, de ma part une admiration véritable. Il ne lui répugnerait pas qu'on le qualifiât poète didactique, il provoque ses lecteurs à lui accorder ce titre injustement mais universellement dénigré de nos jours. **Chanson d'Ame,** après *la Chanson du Verbe et la Chanson de la Chair,* complétant le triptyque des *Trois Chansons de l'Homme,* est précédée d'une « Déclaration de principe: du Didactisme moderne ». Tout

ce que découvrent, combinent, inventent, imaginent, rêvent les hommes ne se peut conserver et propager que par l'œuvre des poètes. La tâche du poète, c'est de choisir, de grouper, d'ordonner, afin de transmettre aux générations à venir la pensée et l'œuvre de son temps. André Martel n'a pas la fatuité de croire qu'il a accompli tout entier cet ouvrage, mais il pressent la voie à suivre, il tente une expérience, il indique ce qu'il faut faire. Nous sommes plusieurs, au bord des mers songeuses, dans l'asile apaisant des arbres harmonieux, durant peut-être une *halte* plus ou moins prolongée à l'abri, sinon des *cèdres* d'Orient, du moins des *hêtres* plus septentrionaux, à nous figurer que la raison, si elle n'est point source unique ou même très féconde d'inspiration, n'en est pas moins, comme l'a déclaré Julien Benda, dans ses lois, « jusqu'à nouvel ordre un absolu, et auquel, au fond d'eux-mêmes, et en dépit de leur romantisme, tous les hommes rendent hommage ». La poésie s'essore, s'illumine et s'épanouit, qu'on y consente ou non, sur les ailes de la raison...

Le poète didactique ne s'évertue plus, certes, à exposer méthodiquement, comme l'auteur d'un manuel scolaire, l'enchaînement du savoir humain; il fixe en images décisives les conquêtes, ne décrit pas un mécanisme, mais projette les lueurs heureuses d'un dynamisme intellectuel. Aussi les poèmes sont courts où André Martel successivement au Chant Premier de son œuvre, désigne *les Forces*, les forces enfoncées de l'âme qui se libère, au Chant Deuxième *les Images*, pensées et sentiments dont la séduction la tente, et au Troisième, *les Courants* qui à travers la suite des temps perpétuent sa montée et assurent son affranchissement.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Marcel Prévost : *Clarisse et sa fille*, Les Editions de France. — John Charpentier : *Les Grands Templiers*, « chronique de la cathédrale de Chartres au XIIIe siècle », E. Fasquelle. — J.-P. Maxence : *Le Mort*, A. Redier. — G. Ribémont-Dessaignes : *Monsieur Jean*, ou l'amour absolu, Grasset. — A. Roubé-Jansky : *Ecume*, Albin Michel. — Raymond Escholier : *Maripepa*, Albin Michel. — Pierre Anzin : *Le Chapeau sur l'étang*, Gallimard.

Certains diront, en lisant le nouveau roman de M. Marcel Prévost : « Freud a passé par là... » Laissons tranquille Freud,

ce Messie dont Balzac et à plus forte raison Shakespeare et les tragiques grecs ne soupçonnèrent pas la venue... Observons, plutôt, que de tout temps les humains ont eu des passions, qu'on se plaît à appeler aujourd'hui des « complexes » et qu'il s'est trouvé des auteurs dramatiques, des poètes et des romanciers pour les peindre. Clarisse l'héroïne du récit de M. Marcel Prévost, **Clarisse et sa fille,** est de la famille de Phèdre, et sa fille Gisèle, de la famille d'Iphigénie. Mais Louis Bruneteau, le mari de la première et le père de la seconde, s'apparente, lui, à la fois au roi Lear et au père Goriot, avec quelque chose de plus et de moins qu'eux. Il l'a écrit dans le manuscrit où il a tenté de fixer les phases de la partie dont il était l'enjeu (n'éprouvait-il pas, surtout, le besoin de *se confesser?...*) Ce qui lui manque, c'est le caractère. Bon, sensible, plutôt raffiné, il n'a pas la force d'âme qu'il s'émervelle de découvrir tardivement chez sa fille. L'inflexible et infaillible force de décision de Gisèle lui manque, et je crois bien que tout son malheur vient de là. Pour ne pas être l'esclave d'un amour aussi ardent, aussi exclusif que celui que Bruneteau inspire à sa femme, un homme doit être doué d'une grande autorité — d'une certaine brutalité même... Or, Bruneteau a besoin de protection. Sa fille le sent, qui lui témoigne beaucoup d'indulgence, le prend en pitié, le couve un peu comme une mère son enfant. Etrange renversement des rôles! La tendresse de Bruneteau pour sa fille, tendresse qui n'a rien d'équivoque (je ne veux même pas dire de suspect) procède de ce besoin, de cette aspiration secrète de sa nature, *violentée* par la passion de Clarisse. Aussi bien, Clarisse se rend-elle compte que c'est par sa fille que Bruneteau lui échappe: de là cette monstrueuse jalousie qui la déchire. Avec Gisèle, il est vrai, Bruneteau se retrouve lui-même. Il est lui plus intimement, faut-il préciser, pour marquer une nuance essentielle; lui, dans la vérité profonde, *idéale* de son être. L'exquise Gisèle a conscience qu'elle ne sera jamais aimée par aucun homme comme elle est aimée par son père, et qu'après avoir été l'objet d'une si haute dilection, elle ne pourra que déchoir en se laissant chérir par un mari, quel qu'il soit... Nous ne sommes pas surpris qu'elle accepte celui que sa mère a réussi à lui imposer, grâce à des intrigues, pour se

débarrasser d'elle... Elle est résignée d'avance à son sort. L'autel où s'accomplit le sacrifice de cette Iphigénie est celui du mariage. Puisqu'il ne s'agit pas pour elle de « se donner » qu'importe à qui elle « se livre ». Tout cela, dans sa subtilité, est d'une vérité psychologique indéniable, et plus suggéré, d'ailleurs, qu'énoncé. Le lecteur collabore, ici, avec l'auteur. Bruneteau dit ce qu'il sait, ce qu'il voit, nous devinons le reste. C'est d'un art romanesque consommé, sous les dehors de la simplicité — d'une gaucherie voulue (celle du narrateur). C'est très émouvant, aussi. On se prend d'une infinie pitié pour Gisèle, condamnée à la mort en Afrique, et qui est l'un des caractères féminins les plus séduisants, dans sa délicatesse, que M. Marcel Prévost ait jamais conçus.

La tâche m'incombe (j'aurais eu scrupule à demander à un confrère de la remplir à ma place) de signaler le roman que je viens de publier: **Les grands Templiers,** *Chronique de la cathédrale de Chartres au* XIIIe *siècle.* C'est celui-là même qu'on a pu lire, ici, l'année dernière, sous ce titre: *La Grand'Nef du Monde.* Je n'ai pas à en chanter les louanges aux lecteurs de cette revue. Je leur signalerai, seulement, que des documents iconographiques ont enrichi mon texte (plan de Chartres au XIIIe siècle, tel que je l'ai reconstitué, sceaux du Grand Maître et des Templiers, etc...). Enfin, en appelant « chronique », ce roman, j'ai voulu marquer que la fiction y cède à la vérité. A l'anecdote près des amours de Hans et d'Ameline, en effet, par quoi j'ai montré la bifurcation de la foi, au Moyen Age: de caractère intellectuel chez l'homme et, chez la femme, sentimental, il n'est rien dans mon récit qui ne soit historique. La révolte que j'ai contée tout au long a bien eu lieu, à Chartres, en 1210, sous l'épiscopat de Renaud de Monçon, Guillaume de Chartres étant alors Grand Maître des Templiers. Comme l'évêque prêcha la croisade contre les Albigeois, Philippe-Auguste vint châtier les rebelles dans la vieille cité des Carnutes; le château de Montuel s'orne, encore, de la statue d'un Templier, et, en même temps qu'on peut retrouver la trace des souterrains dont je parle, on peut visiter la grotte de Lèves, où se réunissaient clandestinement les ennemis de la cathédrale, alors en reconstruction. C'est à la suite de longues et patientes recherches, à l'aide de documents d'une authenticité

certaine, que je suis parvenu à définir la doctrine et à reconstituer les scènes d'initiation des maîtres de la Milice de Salomon. Enfin, j'ai essayé d'être aussi réaliste que possible dans ma peinture d'une civilisation artistique à son apogée.

M. J.-P. Maxence est un esprit sérieux, cultivé, mais enthousiaste, et je ne suis pas du tout étonné que son premier roman, **Le mort,** soit non seulement séduisant pour l'intelligence, mais émouvant pour le cœur, en dépit de son inexpérience ou de sa gaucherie. Un mort (Gautier) lègue à un vivant (Jean Marchand) des papiers où il se confesse. Le mort exerce sur le vivant une influence spirituelle considérable, mais les raisons de cette influence ne sont pas clairement exposées ni définies. Ceci dit, il convient de reconnaître que le sujet même du roman de M. Maxence est de qualité. C'est celui d'une personnailté morale qui se défait, après le corps qu'elle habitait, ou, plus exactement, qui perd, peu à peu, les pouvoirs qu'elle avait encore outre-tombe. Disciple de Gautier, Jean après s'être laissé détourner de sa voie à cause de l'héritage intellectuel qu'il a recueilli de son maître, se ressaisit, bientôt, en effet. Grâce à une infirmière, Gaby, que le grand homme a fait souffrir, Jean apprend à connaître celui-ci par sa victime; il découvre la vraie nature du terrible idéologue en mesurant la profondeur du désespoir où s'est abîmée la femme qu'il aime et qui oppose un refus à la possibilité de bonheur qu'il lui offre. Meurt-elle assassinée, le voilà entièrement libéré, enfin... Il y a là une pensée philosophique très forte (chrétienne, sans doute) et qui donne au drame humain toute son ampleur en montrant comme le passé, le présent et l'avenir sont étroitement liés. « Nos actes nous suivent... » avait déjà dit M. Paul Bourget. *Le mort* est plein d'intentions, du reste, ou de sous-entendus. Mais M. Maxence ne commet pas l'erreur de donner dans l'abstraction. Si les caractères de ses personnages auraient pu être précisés davantage, ils sont vrai, pour l'essentiel. Gabrielle, cependant, que tortura Gautier, intrigue l'esprit en le retenant par sa complexité même. Il y a du mystère dans le roman de M. Maxence. Le plus difficile à réaliser: le mystère de l'âme.

Monsieur Jean, dans **Monsieur Jean** *ou l'amour absolu,*

par M. Ribemont-Dessaignes, est représentant en pièces détachées pour bicyclettes. Quoiqu'il ne soit rien de plus que vous ou moi, il lui faudrait l'absolu de l'amour, le ciel sur la terre, ce que don Juan ni personne n'obtint jamais. C'est... siffler plus haut que son bec. Le malheureux, cependant, ne chôme pas de femmes: tout ce qu'il rencontre, il le passe au fil de l'épée. Chaque fois pour se dégoûter tout de suite et recommencer la quête. Et même quand il atteint ce qu'il s'était défini comme l'idéal, la très chère, plus pure et plus rare de se prostituer en secret, il s'enfuit, au petit matin de leur première nuit. Philosophie, voilà de tes coups! Un écrivain ferme et nerveux, entêté dans les pistes qui ne mènent qu'à l'aridité du désert, perd son talent, son temps et le nôtre à nous réapprendre ce qu'on savait depuis que le monde est monde, ne nous laissant (dirai-je pour tout profit?) que quelques images érotiques assez poussées.

A propos d'images érotiques, je ne recommande pas aux personnes qui font la petite bouche le nouveau roman de Mme A. Roubé-Jansky, **Ecume.** Il ne ménage aucune susceptibilité, il est vrai, et les choses qu'il dit crûment ne sont pas flatteuses pour notre espèce. L'homme est un animal vicieux. Je dirai même, après lecture d'*Ecume,* que c'est son imagination qui l'a perverti. Voici d'abord un professeur russe, Michel Karpitch, qui est masochiste et demande à sa belle-fille (qu'il a violée presque enfant encore) de lui exprimer vulgairement sa haine. Il la compare à Salomé, et s'assimile à saint Jean-Baptiste... Voici, ensuite, un jeune homme qui rêve de devenir un grand écrivain mais se désespère d'échouer chaque fois qu'il entreprend une expérience amoureuse. Un scrupuleux. Il semble qu'il n'y ait que les femmes de saines au regard de Mme Roubé-Jansky. C'est qu'elles vont à l'amour avec plus de confiance que nous. C'est qu'elles sont plus simples ou plus près de la bête... Mais je n'ai rien dit du sujet même d'*Ecume.* Mettons, malgré le complot d'opérette qui en fait le fond, que son intrigue est réduite au minimum. L'intérêt de ce livre (et cet intérêt est vif) réside dans son évocation de la vie des Russes exilés à Paris. Mme Roubé-Jansky est réaliste, mais elle a le sens de l'humour; et elle fait des portraits un peu

caricaturaux. Des portraits en pied... et déshabillés. Quelle franchise! Ou plutôt quel cynisme d'enfant terrible! L'accent de Mme Roubé-Jansky est celui de Gavroche (où diable cette jeune femme, d'origine orientale, l'a-t-elle attrapé?) et on lui pardonne son impudeur tant elle prend avec entrain son parti de scandaliser.

Les qualités plastiques sont incontestables dont fait preuve M. Raymond Escholier dans **Maripepa.** Il nous emmène à Grenade et nous montre une gitane exerçant la séduction de ses danses lascives sur un peintre français pour lui extorquer des *douros*. Pierre Louys, — dans *La femme et le pantin* — avait déjà attiré notre attention sur l'art avec lequel les filles d'Espagne attisent le désir du mâle. Mais il s'agit ici d'une pure descendante de la race royale égyptienne, et qui finit par se laisser prendre à son piège. Maripepa paiera de la mort le crime d'avoir souillé le moule pur de la race. C'est très littéraire, mais dramatique. Je reprocherai, toutefois, au récit de M. Escholier de comporter une première partie qui forme, à elle seule, une nouvelle, rattachée seulement par un lien fragile, à la suite. Cette « nouvelle » où sont décrites d'émouvantes fêtes religieuses, m'a paru ce qu'il y a de meilleur dans *Maripepa*.

Le récit de M. Pierre Anzin, **Le chapeau sur l'étang,** est mieux qu'un roman policier. On sait, d'ailleurs, dès le début de ce récit, quel est l'auteur du crime commis. Mais pourquoi ledit crime a-t-il été commis? Voilà la question. Elle est posée avec art, et résolue par un psychologue. Charité, pitié, sont des sentiments au-dessus de l'amour. Ils ne le remplacent pas aux yeux de la femme. Pauvre Louise Brancourt. Mais curieux Paul Tobrat. Curieux et énigmatique David Herbst... Je voudrais que M. Anzin se mît à un livre où il se préoccuperait moins de tenir le lecteur en haleine que d'écouter son démon.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Y avait un prisonnier, trois actes de Jean Anouilh, au Théâtre des Ambassadeurs. — *J'vous ai à l'œil*, trois actes de Vercourt et Bever, au Théâtre Déjazet. — *Girouette*, trois actes de René Benjamin, au Théâtre des Variétés.

Quand fut donnée la précédente pièce de M. Anouilh,

j'exprimai l'idée, ici-même, qu'il y avait un désaccord entre l'ouvrage et le théâtre où il était représenté. Je ferais volontiers la même remarque à propos de sa nouvelle comédie, **Y avait un prisonnier.** M. Anouilh a un talent incontestable et les plus beaux dons. Mais il n'est pas encore en état de prendre contact avec le grand public. Il est à l'âge s'il a vraiment l'âge qu'on nous dit, des salles d'avant-garde et de la préparation au succès. Il est à l'âge où ceux qui l'apprécient devraient faire figure d'initiés et d'annonciateurs et parler de ses mérites à des gens qui les écouteraient avec incrédulité. Il est au temps de sa carrière où les représentations de ses œuvres devraient se dérouler dans une sorte d'intimité et présenter quelque imperfection dans leur présentation, en sorte que l'on ferait tacitement le silence sur les faiblesses de l'auteur et de son œuvre et que l'on n'en remarquerait que les mérites.

Au contraire, dans l'illumination d'un grand théâtre des plus parisiens, offerte avec une perfection de mise en scène à la Jouvet ou à la Bernstein, la comédie nouvelle apparaît dans un de ces jours impitoyables que redoutent également les beautés timides et les fléchissements. Tout ce qu'elle contient d'imperfections se voit cruellement souligné.

M. Anouilh conserve encore une grande inexpérience, ses personnages ne se meuvent pas avec une aisance extrême, ils ne savent pas très exactement ce qu'ils veulent. Comme l'auteur, ils changent de dessein et ne poursuivent pas leurs idées avec constance. En revanche, ils ne manquent pas de caractère, ils s'expriment dans un bon langage, celui d'un écrivain qui sait ce qu'est écrire, qui a des idées et même des idées théâtrales. Je ne doute pas qu'il ne les développe un jour très heureusement; je suis à peu près sûr qu'il ne deviendra jamais un auteur industriel, mais qu'il demeurera dans une classe assez proche de la littérature; et une demi-réussite comme celle qu'il vient d'enregistrer m'est infiniment plus sympathique que d'autres réussites, totales celles-ci, et beaucoup trop industriellement obtenues.

§

Je vous ai à l'œil. J'ai été tout récemment au théâtre Déjazet pour la première fois de ma vie. J'ai regretté de n'y

avoir pas été plus tôt. C'est un endroit ravissant, une ancienne salle, d'une forme charmante, dont l'architecture n'est nullement influencée par le cinéma ni par le ciment, et où l'or éteint des anciennes boiseries reluit doucement. On s'étonne en le voyant en place qu'il y a quelques années, quand tout allait si bien, nul Américain ne l'ait acheté pour le transporter de l'autre côté de l'Atlantique dans sa résidence privée. D'autre part ce que l'on y joue vaut largement ce que l'on joue partout ailleurs et possède en outre une vertu singulière, celle de se rattacher à une longue tradition dont la vitalité ne manque pas d'être surprenante. En effet, l'on peut dire que le théâtre Déjazet est l'un des tout derniers endroits où l'on continue à porter l'uniforme militaire. Chacun sait qu'à la suite d'efforts patiemment menés depuis de longues années, l'armée est devenue complètement invisible dans le pays ou tout au moins dans Paris. Il n'est pas un permissionnaire qui ne s'empresse de prendre ses effets civils dès qu'il est parvenu chez lui et lorsqu'un général ou même un maréchal fait partie de l'un de nos ministères, il adopte le veston et le chapeau melon, pour ne point se distinguer sans doute de ses collègues. De temps en temps, on aperçoit des municipaux en grande tenue à un gala de l'Opéra ou bien à une première du théâtre aux destinées duquel préside Mme Marie Bell, et c'est à peu près tout ce que nos mœurs réservent de place à ces brillants costumes que Renan, si je ne me trompe, regrettait de ne point porter.

Or, au théâtre Déjazet, par l'effet de quelque incompréhensible exception, en vertu de je ne sais quelle grâce d'état, l'uniforme continue à être toléré et applaudi. Il y a dans tout cœur de Français un militariste impénitent qui conserve une secrète complaisance pour les histoires de caserne et qui ne se lassera jamais d'entendre les moqueries que l'on décoche à l'adjudant de semaine ni retentir les sonneries dans la cour du quartier:

> La diane sonnait dans la cour des casernes
> Et le vent du matin soufflait sur les lanternes.

C'est que la caserne est si près du lycée et partant de l'enfance, qu'il est impossible à partir d'un certain temps de

la vie de se retourner vers elle sans tendresse, alors même qu'on y allât jadis, comme ce fut le cas pour bien des gens de ma génération, dans un esprit d'antimilitarisme sur le compte duquel il serait intéressant de revenir à loisir. Son analyse nous entraînerait dans une région bien étrangère à ce qui fait le sujet de cette chronique : nous ne voulons nous occuper que d'un vaudeville militaire.

Le vaudeville militaire est un genre strictement déterminé. Il met aux prises des personnages qui font penser à ceux de la comédie italienne. On y trouve nécessairement un officier supérieur gâteux comme Géronte, un jeune officier ou un jeune soldat aimable comme Arlequin, et une ordonnance ingénieuse comme Scapin. Colombine et sa duègne, non plus que Zerline ou Frosine, n'ont pas besoin de porter l'uniforme. Elles peuvent se contenter du costume civil et ne sont militaires que par alliance ou par filiation. Il est assez curieux de voir persister de la sorte, dans un coin du répertoire, ces figures indéterminées à la fois et précises, qui poursuivent leurs évolutions semblables à des figures de ballet ou de quadrille à une fort bonne distance de la réalité. D'ailleurs, militaire ou non, aucun vaudeville n'est réel et c'est à quoi tient une partie de leurs agréments. Celui dont nous nous occupons là est allègre et fort plaisant. Il a de la simplicité, de la bonne enfance et de l'animation et on lui reconnaît en outre une absence de prétention qui est plus qu'un charme et dont je serais tenté de faire une vertu.

§

De ce charme, de cette vertu, **Girouettes,** la comédie que M. René Benjamin a donnée aux Variétés et que je suis tenté de rapprocher de celle de Déjazet, non seulement parce qu'elle fut jouée deux jours plus tard, mais parce qu'elle débutait elle aussi en forme de vaudeville militaire, se trouve cruellement dépourvue. On y retrouvait le Géronte et l'Arlequin en uniforme que nous avons dits, mais ils n'avaient point la grâce des comédies dell' arte. On avait même la surprise de leur reconnaître quelque chose de cet accent antimilitariste à la Mirbeau auquel j'ai fait tout à l'heure vaguement allusion

et qui ne manquait pas d'étonner dans la bouche des personnages modelés par M. René Benjamin.

Mais il serait cruel d'insister sur cet ouvrage, qui n'eut pas un destin bien heureux. Il dut quitter précipitamment l'affiche après ne l'avoir tenue qu'une quinzaine de jours.

Il fait partie — c'est là ce que je voulais noter — d'un lot d'autres pièces qui ont rencontré un pareil mauvais destin.

Cette saison théâtrale qui avait commencé le plus brillamment du monde, succès partout, avec des pièces dont une bonne demi-douzaine comptent aujourd'hui leurs deux cents représentations, s'achève dans la morne tristesse des échecs et des demi-réussites. Or, cette atmosphère de désastre qui flotte dans les salles où quelque nouveauté, sur laquelle comptaient peut-être un directeur et une troupe d'artistes, s'écrase lourdement sur le sol avec un bruit sourd est si bien appareillée à l'air de l'époque que l'on se demande s'il ne faut pas voir là quelque jeu de correspondances mystérieusement préétablies. Poser la question, c'est y répondre. Rien de pareil, comme l'a dit le poète, ne sert les desseins providentiels. Il serait funeste de prendre des rencontres et des coïncidences de hasard pour une loi fixe. Un désordre aveugle est la loi de ce monde et ce n'est point parce qu'il vient d'y avoir une série noire qu'il faut douter de l'avenir du théâtre et de son destin.

PIERRE LIÈVRE.

HISTOIRE

Cte L. de Voinovitch : *Histoire de Dalmatie*, Hachette, 2 vol. — M. L. Amiet : *La Condamnation de Jeanne d'Arc*, Nouvelles Editions du Siècle. — Jean-Richard Bloch : *L'Anoblissement en France au temps de François Ier*, Alcan. — Lorenzo de Bradi : *Les Misères de Napoléon*, Taillandier. — Pierre de Luz : *Isabelle II, reine d'Espagne*, Plon. — Cte de Romanones : *La Reine Marie-Christine, régente d'Espagne*, Plon.

Le comte L. de Voinovitch, patriote yougoslave, dans deux gros volumes d'une impression compacte et intelligemment illustrés, raconte avec émotion l'**Histoire de la Dalmatie,** sa province natale. Il fait débuter son récit au voyage légendaire de Cadmus, étudie ensuite longuement la conquête et la domination romaines, puis les invasions des Barbares dans l'Illyrie, charnière qui reliait les empires d'Orient et d'Occident. En 545, les Slaves, entraînés par les Huns, ap-

paraissent sur la frontière illyrienne; leurs incursions dévastatrices dépeuplent peu à peu l'Illyrie et la plus grande partie de la péninsule balkanique : vers 600, la plus grande partie de l'Illyrie n'est plus romaine, elle est devenue slave. Ce qui continue à appartenir à Byzance est à partir du commencement du IXe siècle exposé aux attaques des Vénitiens, mais ceux-ci doivent défendre leurs conquêtes contre les Hongrois et les Serbes et en furent plusieurs fois privés. En 1381, il ne possédaient plus rien en Dalmatie. Ils y revinrent petit à petit et y restèrent jusqu'à la fin de l'indépendance de Venise en 1797. Alors commença la domination autrichienne, interrompue seulement de 1806 à 1814 par une courte domination française. M. Voinovitch croit que si Napoléon, au lieu de s'engager dans le guêpier espagnol, avait avec l'aide de Karageorges soulevé les Slaves, il eût pu démembrer l'Empire ottoman. Ce n'est qu'en 1919 que l'on arrive à reconstituer sous le nom de Yougoslavie l'ancien royaume d'Illyrie. Ce bel ouvrage se termine par une étude sur Raguse et sur les « hommes et monuments » de la Dalmatie.

Mlle Marie-Louise Amiet a étudié **la Condamnation de Jeanne d'Arc** *vue à la lumière des grands événements du Moyen Age.* La base de son travail est une traduction des documents publiés par Quicherat; elle les a encadrés dans de savants commentaires où elle prouve en particulier que toute cette procédure a été une hypocrite application des règles de l'Inquisition. Le but de l'auteur a été « de mettre à la portée de tous cette terrible page qui ne peut être comprise et jugée que replacée dans son cadre naturel, parmi les hommes et les idées de son temps ». C'est une œuvre de bonne foi et d'équité, où l'auteur fait preuve d'une connaissance approfondie du moyen âge.

Le livre de M. Jean-Richard Bloch sur **L'anoblissement en France au temps de François Ier** est un *Essai d'une définition de la condition juridique et sociale de la noblesse au début du* XVIe *siècle.* La conclusion est que le nombre des anoblis par la nomination à des offices était bien plus grand que celui des anoblis par décision royale. L'auteur « a été frappé de la mesure avec laquelle François Ier dispensa ses

faveurs et de l'honnêteté avec laquelle il en garantit la jouissance. » Pour tout le règne, on n'en trouve guère que 180 à 200 (dont 32 en 1543 [alliance de l'Empereur et du roi d'Angleterre] et 27 en 1544 [Cérisoles]). La seule différence juridique essentielle, incontestable et universelle entre le noble et le non noble est que le second payait le droit de franc-fief et que le premier ne le payait pas; de plus la succession du noble était l'objet d'un partage successoral des deux tiers au tiers. « La définition de l'un des ordres par rapport à l'autre (relativement aisée jusqu'au xve siècle) devient au xvie de plus en plus difficile à formuler... Toute une population limitrophe campait désormais sur ces confins formant entre eux une sorte de marche intermédiaire, monde qui sortait du peuple et n'en était plus, qui tendait vers la noblesse et ne lui appartenait pas encore en entier. C'est lui qui, se couvrant du nom de Tiers Etat, va rejeter la grosse masse paysanne et ouvrière dans la situation misérable d'un Quart Ordre sans traditions, sans droits, sans pouvoirs, sans protecteurs. C'est ce Tiers... qui, pour rester seul maître dans l'Etat, provoquera la Révolution ,l'accaparera et en tirera tous les profits. »

Pour expliquer son livre sur **les misères de Napoléon**, « aussi malheureux à son apogée qu'à ses débuts, le plus trahi des hommes », M. Lorenzo de Bradi déclare qu' « on se plaît à déformer Napoléon dont la véritable histoire n'a pas encore été écrite ». Peut-être. En tout cas, cette histoire devra être plus critique que l'ouvrage de M. de Bradi. L'énormité de la littérature du sujet impose de faire un choix et d'indiquer ses sources. Mais M. de Bradi n'indique jamais les siennes et je soupçonne qu'elles sont souvent peu estimables; par exemple, pour les récits des campagnes de Napoléon, il paraît avoir surtout fait usage de la littérature officielle du Premier Empire, où sans vergogne s'étalaient toutes les exagérations de l'Empereur au sujet de ses victoires. Il est aussi bien excessif de penser que l'exécution du duc d'Enghien fut machinée par Talleyrand qui ne voulut pas que Bonaparte lui fît grâce; M. de Bradi croit que « les archives de Londres pourraient bien nous en apprendre sur ce sujet »: c'est évidemment une illusion. Je dois d'ail-

leurs reconnaître que le livre de M. de Bradi est d'une lecture passionnante; il sait intéresser le lecteur à ce qu'il raconte.

M. de Bradi publie un document inédit: une lettre en dialecte corse écrite par Bonaparte à l'un de ses frères pendant la campagne de Syrie; le beau-frère de M. de Bradi en a trouvé une copie « dans les archives de sa famille ». M. de Bradi l'a montrée « à divers savants qui sont tombés d'accord pour dire qu'elle a bien été écrite par Bonaparte, étant donné son esprit, sa couleur, sa vivacité, les faits qu'elle relate, et dont certains, nouveaux pour nous, l'étaient à plus forte raison pour ses contemporains ». Je suis de l'avis contraire: c'est un faux.

Le livre de Pierre de Luz sur **Isabelle II, reine d'Espagne,** est non moins intéressant et probablement plus exact que celui de M. de Bradi. M. de Luz raconte sans l'enjoliver la vie de cette reine dont les incartades faisaient écrire en 1847 par Mérimée à la comtesse de Montijo: « N'êtes-vous pas étonnée de voir dans un temps comme celui-ci, où les rois ont tant de peine à se défendre contre leurs sujets, qu'ils donnent si beau jeu à leurs adversaires. Votre petite reine et le roi de Bavière ont l'air de suivre une gageure et de vouloir apprendre tout ce que le bon peuple peut endurer d'eux. » Le livre de M. de Luz se lit comme un roman et en réalité ce sont les aventures d'une petite folle que celles de cette reine si légère.

Bien différente était **la reine Marie-Christine** dont un monarchiste, le comte de Romanones, ancien président du Conseil d'Espagne, raconte la vie. L'auteur a connu la reine et ses ministres; il les dépeint tels qu'il les a vus, pas toujours parfaits. Sa sympathie pour la reine et pour les personnages dont il parle ne va pas jusqu'à lui faire farder leurs actes et leurs sentiments. La reine Marie-Christine fut d'ailleurs le modèle des épouses, des veuves et des souverains constitutionnels. Le livre du comte de Romanones n'est pas seulement fort intéressant, c'est aussi un document historique de valeur.

MÉMENTO. — *Revue des études historiques*, oct.-déc. 1934. (Emile de Perceval ; La baronne de Montesquieu [la femme de l'illustre

écrivain était « une jeune protestante de son âge, petite, pas jolie, un peu boiteuse, ignorant complètement l'orthographe, mais capable de collaborer à une généalogie, fille unique et 100.000 livres »].)

Revue Historique, sept.-oct. 1934. (Lauritz Weibull: Gustave-Adolphe et Richelieu [L'on répète toujours que les conditions du traité de Bärwalde étaient à peu près celles qu'avait stipulées la France dès le début; le contenu du traité ne fut pas celui qu'avait voulu Richelieu dès le début... L'alliance donna à la Suède l'appui de la France, mais n'apporta aucune restriction à sa liberté d'action. Gustave-Adolphe, homme de guerre et homme d'Etat de génie, brisa la résistance].)

ÉMILE LALOY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

J. Magrou: *L'œuvre scientifique de Maurice Nicolle*, Masson (Monographies de l'Institut Pasteur). — Pierre Lamy : *L'Introduction à l'étude de la Médecine expérimentale*, G. Alcan.

Parmi les disciples de Pasteur, Maurice Nicolle et Jean Cantacuzène, morts l'un et l'autre récemment, resteront de grandes figures; ils étaient unis par des liens d'amitié, et, avec raison, ils s'admiraient réciproquement. Voici ce que Cantacuzène a écrit de Nicolle:

Maurice Nicolle faisait partie d'hommes complètement libres, d'une indépendance intransigeante, totalement indifférent aux titres, aux honneurs ou aux mirages de la notoriété, repoussant d'un simple haussement d'épaules les suggestions de l'ambition, de l'intrigue ou de l'intérêt personnel, chez qui la fierté et l'indépendance de caractère s'alliaient à la plus exquise bonté, et ne poursuivant d'autre but dans la vie que de résoudre harmonieusement les problèmes que posait son esprit épris de vérité et de satisfaire un besoin de clarté qui était en lui.

Cantacuzène avait fait le projet d'écrire un livre sur **l'Œuvre scientifique de Maurice Nicolle.** C'est J. Magrou, collaborateur de Nicolle, jeune savant très distingué et fin lettré, qui a réalisé ce projet, et a mis à la portée des esprits cultivés l'œuvre un peu ardue du Maître.

On lira avec émotion les pages consacrées à l'homme. Nicolle fut un esprit universel; il savait par cœur, entre autres choses, le *De natura rerum* de Lucrèce; il fut un musicien, un artiste aussi sensible qu'érudit. « Eternel étu-

diant », il éprouva jusqu'à son dernier jour le désir d'approfondir et d'élargir ses connaissances. A 40 ans passés, il s'inscrivit comme élève à la Sorbonne pour suivre les travaux pratiques de Physique. Plus tard, il se lança à fond dans l'étude de la Pathologie végétale. Puis vint le tour des Mathématiques supérieures.

Une vue très originale de Nicolle est l'analogie qu'il a entrevue entre la fixation des enzymes et celle des matières colorantes. Toute cellule, animale, végétale, microbienne, est le siège d'un *double* mouvement *simultané:* d'édification et de dislocation; les enzymes ou diastases président aux principaux actes chimiques que comporte cette incessante mutation de matière. Aux diastases se rattachent les toxines microbiennes, animales et végétales. Or, matières tinctoriales, enzymes, toxines possèdent des affinités moléculaires semblables et obéissent aux mêmes lois physiques; autrement dit, les diastases nous apparaissent comme des «couleurs incolores ». Tout se passe comme si le protoplasme était «teint plus ou moins fortement en diastase »; suivant la solidité de la teinture, il abandonne sa « couleur » à l'eau, aux acides, aux alcalis... ou ne l'abandonne pas du tout. Les cytologistes et les histologistes pratiquent couramment des colorations *électives:* quand on injecte une solution de bleu de méthylène en plein torrent circulatoire, la couleur va se fixer presque exclusivement sur les éléments nerveux. De même des diastases telles que la pepsine et la papaïne se fixent énergiquement sur la fibrine. Des toxines microbiennes adhèrent à la substance nerveuse; la redoutable toxine botulique, qui est dans ce cas, se fixe mieux sur l'huile que sur le beurre. Les microbes absorbent les substances bactéricides et les agglutinines des sérums actifs...

Les couleurs de benzidine ont une affinité spéciale pour certains Protozoaires parasites, les Trypanosomes, en particulier ceux qui causent une terrible maladie de l'Afrique équatoriale, la maladie du sommeil. Et c'est ainsi que Nicolle et Mesnil ont imaginé une méthode thérapeutique nouvelle, la *chimiothérapie*, ou plus précisément la *chromothérapie.*

L'injection de certains corps, dits *antigènes*, dans un organisme, entraîne la formation d'*anticorps*. C'est sur de telles réactions que repose l'immunité. Nicolle a émis des

idées très originales sur la constitution des antigènes et des anticorps, un peu difficiles à exposer ici. Tous les processus d'immunité se ramèneraient à des phénomènes de coagulation ou de lyse (dissolution) des antigènes par les anticorps. Mais la substance vivante serait capable de réagir vis-à-vis de ses propres éléments comme elle le fait vis-à-vis des antigènes; d'où des phénomènes d'autolyse et d'autocoagulation, qui joueraient dans la vie de la cellule un rôle essentiel.

Notons cette opinion de Maurice Nicolle: « Pas de médecine générale, si l'on ignore ce qui se passe dans le monde végétal. »

§

Pierre Lamy, docteur en Sorbonne, et ancien étudiant en Médecine, à propos de l'**Introduction à l'étude de la Médecine expérimentale**, de Claude Bernard, cherche à montrer les répercussions des sciences sur la littérature.

Balzac a été très impressionné par les travaux de Cuvier. « Vous êtes-vous jamais lancé dans l'immensité de l'espace et du temps, en lisant les œuvres géologiques de Cuvier? » écrivait-il dans *Peau de Chagrin*. Et, ajoutait-il, « Cuvier n'est-il pas le plus grand poète de notre siècle? ». La *Comédie humaine*, dans son plan et dans sa méthode, serait inspirée des travaux de Cuvier et de ceux de Geoffroy-Saint-Hilaire.

Au XVIIIe siècle, les savants avaient eu des ambitions littéraires. Au XIXe, surtout après 1850, les écrivains eurent des prétentions scientifiques.

Pour Taine, l'objet de la littérature est identique à l'objet des sciences. « L'Histoire, écrit Renan, est une science comme la Chimie. » Selon Flaubert, « le roman doit être scientifique ». *Germinie Lacerteux* et *Thérèse Raquin* sont « deux volumes de pathologie sous forme de roman ». Trousseau, grand clinicien, médecin de l'Hôtel-Dieu, titulaire de la chaire de Thérapeutique à la Faculté de Paris, avait été professeur de Rhétorique. Ses *Leçons de clinique médicale à l'Hôtel-Dieu* (1861-64), fort éloquentes, eurent un grand retentissement. C'est précisément en 1864 que fut écrite la préface de *Germinie Lacerteux*. Dans le discours de réception à l'Académie Française de Claude Bernard (1869),

on relève la phrase suivante: « La Physiologie, qui explique les phénomènes de la vie, constitue une science en quelque sorte intermédiaire, qui prend ses racines dans les sciences physiques de la nature et élève ses rameaux jusque dans les sciences philosophiques de l'esprit. »

GEORGES BOHN.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

André Benoist: *Les mystères de la police,* Nouvelles Editions latines.

J'avais depuis longtemps quitté la Préfecture de Police lorsque M. André Benoist y fut nommé directeur de la police judiciaire. Je ne le connaissais que par ouï-dire, et ce n'est qu'aux obsèques de Mme Barthélemy, femme de son sous-directeur, resté mon ami, qu'il me fut donné de l'approcher et de m'entretenir avec lui. Il attendait le convoi devant Notre-Dame, où devait se célébrer l'office, entouré d'un petit groupe de fonctionnaires qu'il dominait de sa haute taille. Je ne m'étonnai pas de lui voir une figure d'enterrement puisque c'était de circonstance, mais je fus agréablement surpris par la simplicité de son accueil et le tour familier, presque cordial, qu'il lui plut d'imprimer à la conversation. Comme je le félicitais d'être parvenu à l'un des plus hauts grades de la hiérarchie policière, il crut devoir se défendre de l'avoir sollicité et m'affirma ne l'avoir accepté, malgré lui, que sur les instances réitérées de M. Chiappe. Une telle modestie chez un haut fonctionnaire ne pouvait-elle passer pour l'indice de sa valeur? Bref, au cours de cet unique entretien qu'il daigna soutenir jusqu'à l'arrivée du convoi, M. Benoist, que je ne devais jamais revoir depuis, m'avait donné l'impression d'un homme franc, courtois, affable, d'un magistrat scrupuleux, aussi prudent qu'avisé. Il faut croire que je m'abusais, car plus encore que les événements qui ont suivi et qui le mettaient en mauvaise posture, le livre qu'il vient de publier, les **Mystères de la police,** me révèle un André Benoist bien différent de celui que j'avais imaginé.

Ce n'est plus par la modestie qu'il brille, dans ce livre, tant il s'y décerne complaisamment les éloges. Je veux bien que tous ne soient pas usurpés. Il est en droit de se prévaloir des treize citations à l'ordre du jour qu'il a obtenues au cours de sa carrière, et des succès qu'il a remportés dans plu-

sieurs affaires compliquées, celles, notamment, des faux billets hongrois, du complot catalan, et des faux bons de la défense nationale; mais du récit que lui-même nous en fait, il résulte qu'il lui a suffi, pour y réussir, soit d'esprit de suite et d'obstination, soit de diligence, plutôt que de la perspicacité géniale et du don d'intuition du policier-né. Ce n'est pas assez pour se mériter renom de Sherlock Holmes, ni pour se donner, comme il le fait, les gants d'un professionnel *indispensable.* Et il prête à sourire par un excès de suffisance, quand il dit que, depuis son départ de l'Administration, les malandrins auxquels il avait su rendre le séjour de Paris impossible, y ont repris librement le cours de leurs exploits.

Je ne retrouve pas davantage, à le lire, la courtoisie de mon interlocuteur du parvis Notre-Dame, tant il s'y montre agressif. Il déblatère contre les uns et les autres avec un emportement si soutenu qu'il ressemble au délire de la persécution. Il est possible que le triste tableau qu'il nous trace du haut personnel de la Sûreté générale et de ses vicieuses pratiques corresponde à la vérité, mais le réquisitoire qu'il dresse contre son ancien protecteur, M. Chiappe, est trop empreint de partialité pour n'être pas suspect. Et, il laisse percer une acrimonie insupportable à l'endroit de M. Paul Guichard, le directeur de la Police municipale.

Il l'accuse de l'avoir desservi dans l'esprit du Préfet. Rien n'est moins prouvé, mais, quand cela serait, M. Benoist n'aurait qu'à s'en prendre à lui-même, puisqu'il reconnaît avoir commencé les hostilités en réorganisant la Police judiciaire de manière à enlever au directeur de la Police municipale tout droit de regard sur ses services et de l'avoir ainsi « amputé d'un œil », selon sa propre expression. Il l'accuse de s'être dérobé volontairement au service d'ordre du 6 février 1934.

Douter, dit-il, malgré l'avis de la Faculté, de l'appendicite diplomatique de Paul Guichard, qui avait déjà tenté de s'esbigner, en demandant un congé, serait une offense à la bonne foi et à la haute conscience de l'ancien et du nouveau préfet de Seine-et-Oise, M. Bonnefoy-Sibour.

Il n'est d'offense impardonnable que celle que fait, ici, M. Benoist à la vérité, puisqu'il est patent que M. Paul Gui-

chard fut opéré, le 6 février, et qu'il n'avait au préalable, sollicité un congé que parce qu'il sentait les premières atteintes du mal. Dans l'espèce, le seul témoignage irrécusable est celui de la Faculté.

Et l'artifice de dialectique dont use M. Benoist, dans sa phrase, aussi contestable de forme que de fond, pour donner à une simple insinuation malveillante l'apparence d'une certitude, suffit à discréditer d'avance toutes ses allégations.

« On ne m'aimait pas à la Préfecture, dit-il, parce que j'étais franc-maçon et républicain de gauche. » Mais non! La défiance qu'il sentait autour de lui avait un fondement plus solide. Le personnel de carrière de la Préfecture de Police s'était ému de le voir rentrer par la grande porte, dans une maison à laquelle il avait appartenu, vingt ans plus tôt, comme simple inspecteur du service des jeux, et qu'il avait dût quitter trop brusquement pour qu'il ne s'en soit pas suivi, à tort ou à raison, des bruits fâcheux. On savait qu'il avait été, depuis, enrôlé à la Sûreté générale, à titre purement officieux d'ailleurs, puis congédié, puis réintégré, officiellement cette fois, après avoir été chargé dans l'intervalle, pendant la guerre, d'une mission de contre-espionnage à l'armée d'Orient, d'où l'avait fait rappeler la plainte des officiers de l'État-Major. Un passé si divers et si mouvementé n'était pas de nature à l'imposer en crédit et en autorité au personnel stable et régulier de la Préfecture de Police. On lui faisait grief, en outre, d'avoir, comme directeur de la Police judiciaire, débarqué, sans motif légitime, l'un de ses principaux collaborateurs, le commissaire de police Caron, chef de la brigade mondaine, qui jouissait de l'estime et de la sympathie de tous ses collègues. Je dis: « sans motif légitime », car si celui qu'on s'en murmurait à l'oreille, dans les couloirs de la préfecture, était le véritable, il n'y en avait pas de moins propre à faire valoir, pour un chef de service, puisqu'il s'agissait d'un différend ancien, d'ordre strictement privé, où tous les torts étaient du côté de M. Benoist. Et la preuve que M. Caron n'avait en rien démérité de ses chefs, c'est qu'il fut, peu de temps après son déplacement, en guise de compensation, décoré de la Légion d'honneur. Le plus fâcheux, c'est que M. Benoist se faisait ainsi, — *sans le savoir* — l'instrument des vengeances des cocaïnomanes et des

invertis, qui reprochaient au chef de la brigade mondaine de les traquer sans merci, et qui avaient juré sa perte. C'est là une corporation puissante et redoutable, paraît-il, si l'on en croit la déposition de M. Maurice Privat devant la commission d'enquête Stavisky. Je ne pense pas, néanmoins, qu'elle fût pour rien dans les malheurs de l'infortuné Caron, encore qu'elle se flattât d'y avoir contribué par des suggestions à distance, des incantations, des pratiques de sorcellerie et des rites d'envoûtement, toujours en honneur chez certains détraqués, amis de la drogue ou fervents de messes noires.

Si, lors de l'une de ses plus retentissantes et fructueuses rafles d'invertis dans un établissement de la rue de Penthièvre, M. Caron avait contracté une congestion pulmonaire qui faillit l'emporter, et dont il ne se releva que pour être délogé de son poste et mourir prématurément, broyé avec sa femme, au cours d'une randonnée en voiturette, par un formidable poids lourd automobile, lancé à toute vitesse, les sortilèges n'y sont pour rien. Je ne vois là que des coïncidences. Il est vrai qu'il en est de fort troublantes.

D'où vient par exemple cette fatalité qui veut que tous les hauts fonctionnaires sortis de la Sûreté générale (on dit aujourd'hui *nationale*, mais comme M. Benoist le laisse entendre avec raison cette fois, c'est bonnet blanc et blanc bonnet) pour venir à la Préfecture de Police n'aient pas eu à s'en féliciter? Sans remonter jusqu'à Piétri qui s'y brouilla avec son Empereur, et pour m'en tenir au régime actuel, j'en citerai, pour exemples, Puibaraud qui s'en vit chassé par une vague d'impopularité; Hennion, qui s'en chassa de lui-même, à l'approche des Allemands sur Paris, et prit la fuite sous les huées de ses propres agents; M. Chiappe, qui en fut débusqué par un coup de traîtrise, et M. Benoist qui s'y est cassé les reins.

Il a buté contre deux écueils: l'affaire Almazoff et l'affaire Oustric. Il se dit victime de la calomnie. Il se peut que l'affaire Almazoff ait été grossie démesurément par la presse. Cet Almazoff était, en somme, un individu fort énigmatique, et il existait contre lui des motifs de suspicion suffisants pour justifier son arrestation. N'empêche que, dans cette affaire, M. Benoist s'est conduit en véritable casse-cou! Il lui fallait

des aveux, coûte que coûte, et pour les obtenir, il a abusé de la manière forte. Ah! que ne s'est-il, dans la circonstance, montré aussi respectueux de la légalité que M. Paul Guichard qu'il raille et veut tourner en dérision, parce qu'il le voyait toujours le *Dalloz* ou le *Sirey* en mains, et qui ne se décidait jamais, dans les cas épineux, qu'après les avoir consultés. Il se serait épargné là bien des déboires. Pour ce qui est de l'affaire Oustric, qui l'a mené en cours d'assises, M. Benoist entend prouver son innocence par son acquittement. Il s'irrite qu'on ait osé l'incriminer de s'être adressé, en dehors de ses fonctions, en vulgaire client, pour des opérations de bourse régulières, à une banque ouverte à tout venant. Le malheur, pour lui, c'est qu'il se soit précisément adressé à cette banque-là, et qu'un directeur de la Police judiciaire n'est jamais en dehors de ses fonctions. Il reste toujours revêtu de sa dignité. C'était déjà trop, même s'il n'en tirait aucun profit illicite, qu'il entretînt d'autres relations avec un banquier, détrousseur de l'épargne, que celles d'un vulgaire client, quoiqu'il en dise, puisqu'il acceptait de déjeuner en sa compagnie au *Café de Paris*. « Mais, objecte-t-il, Oustric était alors bien considéré. » Pouvait-il l'être aux yeux de M. Benoist, chargé de surveiller les requins de la finance, et qui devait savoir, mieux que personne, à quoi s'en tenir sur son compte? Et quand M. Benoist, pour se donner figure de bouc émissaire, allègue que de plus hauts personnages que lui, tenus à la même discrétion, des ministres, des parlementaires influents, frayaient avec Oustric et, pire! abusaient scandaleusement de ses largesses, sans avoir été jamais inquiétés à ce sujet, il use d'un argument bien peu sortable de sa condition.

L'affaire Almazoff lui avait coûté son poste de directeur à la police judiciaire. L'opinion publique, soulevée par une furieuse campagne de presse, exigeait son déplacement. Au lieu d'en convenir, M. Benoist crie à la trahison. A l'entendre, M. Paul Guichard voulait la place pour son frère Xavier, et il aurait manœuvré le Préfet en conséquence. Il sait pourtant bien que ni M. Paul Guichard, ni le Préfet ne sont responsables de la campagne de presse dont, lui-même, nous dénonce les instigateurs. Et puisque son changement s'imposait, quel autre poste pouvait-on lui offrir, à la préfec-

ture, qui n'eût pas l'air d'une déchéance trop brutale, ni d'un désaveu trop sensible à son amour-propre, sinon celui de contrôleur général qu'occupait alors M. Xavier Guichard? Il devait donc s'ensuivre, entre les deux chefs de service un chassé-croisé, pour ainsi dire automatique, où la préméditation n'avait rien à voir. Or, à peine M. Benoist avait-il pris possession de son nouveau poste qu'éclatait le scandale Oustric, où il se trouvait de nouveau compromis. Avec la meilleure volonté du monde, il n'était plus possible au Préfet de maintenir en exercice un subordonné, chargé de faire régner la vertu dans ses services, soupçonné de concussions et sous le coup de poursuites judiciaires. Il l'invita à résigner ses fonctions et à solliciter sa mise à la retraite. C'était encore le favoriser que de lui éviter la révocation. « J'en aurais appelé au Conseil d'Etat », dit M. Benoist, mais la décision du Conseil d'Etat restait aléatoire, et même dans le cas d'une décision favorable, il la lui aurait fallu attendre dans l'inquiétude et, peut-être, au prix de dures privations.

Il jouit présentement d'une retraite qui, si elle ne lui permet plus de mener le train de vie dispendieux des habitués du *Café de Paris,* demeure assez confortable et le met à l'abri du besoin. Il manie le pinceau, ce qui lui donne loisir de se retremper l'âme dans la contemplation de la nature. Il manie aussi la plume. Il annonce un prochain volume: *Maîtres-Chanteurs et Rats d'hôtel,* et puisqu'il nous dit s'être attaqué, presque en dilettante, aux grands voleurs internationaux, et posséder sur eux une documentation parfaite, j'aime à croire que son livre, servant à notre édification, sera cette fois le bienvenu. Et je me réjouirai, alors, de n'avoir plus à adresser à M. Benoist, dont l'extrême sévérité pour les autres m'a, aujourd'hui, servi d'exemple, que des compliments sans mélange.

ERNEST RAYNAUD.

GEOGRAPHIE

Jacques Weulersse: *L'Afrique noire, précédée d'une vue d'ensemble sur le continent africain,* 1 vol. in-8 de la collection *Géographie pour tous,* A. Fayard et Cie, Paris, 1934. — Maurice Robert: *L'Afrique centrale,* 1 vol. in-16 de la collection Armand Colin, A. Colin, Paris, 1934. — M. A. Hérubel: *Les origines des ports de la Gironde et de la Garonne maritime,* 1 vol. in-8, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1934.

Il y a un peu plus d'un siècle, du temps de René Caillié et

de Mungo Park, l'Afrique était encore le continent mystérieux: les côtes seules étaient connues; les indications portées à l'intérieur, sur les cartes, étaient toutes mensongères; les cartes véridiques étaient, ou pen s'en faut, d'un blanc immaculé. Aujourd'hui, l'Europe mise à part, l'Afrique est le mieux connu des continents. L'état de la reconnaissance géographique est plus avancé qu'en Asie, en Amérique du Sud et même en Amérique du Nord. Cent ans d'explorations et cinquante ans de conquêtes et d'appropriations coloniales ont suffi pour ce résultat. Les puissances coloniales de l'Europe ont fait de l'Afrique leur domaine et leur champ d'exploitation. Entre temps, bien des vérités ont été conquises; bien des légendes ont été dissipées. La curiosité du public lettré ne risque plus d'être déçue ou trahie par les racontars; les descriptions africaines arrivent à la précision scientifique. Deux bons livres ont paru, l'an passé, dans cet ordre d'idées: **l'Afrique noire,** par Jacques Weulersse; **l'Afrique centrale,** par Maurice Robert.

§

Qu'il y ait une *Afrique noire* au point de vue du peuplement, nul ne le conteste. La majeure partie du continent africain paraît un domaine, sinon originel, du moins fort ancien, de la race noire, qui occupe tout le sud et tout le centre, jusqu'à une ligne allant approximativement de l'embouchure du Sénégal au massif d'Abyssinie, et qui projette jusque dans le Sahara libyen de race blanche l'enclave Tibbou, témoin de l'ancienne extension des Noirs vers le Nord.

Mais M. Weulersse voudrait que cette division humaine en deux Afriques correspondît à une division physique du continent. Il me paraît bien qu'un des buts essentiels de sa longue introduction de cent pages, est d'établir la réalité d'une division de ce genre. Et pourtant, même là, sa pensée hésite et revient plusieurs fois sur elle-même, car elle est sollicitée, d'une manière presque invincible, par la vision de l'unité profonde du continent africain.

En effet. Ce continent massif, ce bloc presque sans échancrure est bien le plus homogène des continents: soit comme structure, avec son architecture tabulaire et sa forme géné-

rale de cuvette partout relevée sur les bords; soit comme climat, avec ses zones symétriques des deux côtés de la ceinture équatoriale; soit comme eaux courantes et stagnantes, car c'est partout le domaine des fleuves coupés de rapides et des bassins intérieurs plus ou moins asséchés; soit comme flore et comme faune, où la symétrie des provinces biologiques correspond à celle du climat.

Aucune dualité réelle en Afrique au point de vue physique. La dualité est avant tout humaine. Pourquoi chercher à toute force des correspondances et du parallélisme là où il est impossible d'en trouver? Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous savons que la géographie physique et ce qu'on appelle la géographie humaine ne sont pas toujours sur le même plan ou sur des voies identiques ou analogues. En réalité, il n'y a qu'une géographie, à laquelle se mêle l'action humaine, soit pour obéir aux lois physiques, soit pour les contrecarrer, soit pour les utiliser.

De tous les continents, l'Afrique, en mettant à part la lisière septentrionale, est celui où l'action humaine s'est montrée la plus faible, jusqu'à la conquête européenne, en face des forces de la nature.

En raison de cette faiblesse, l'Afrique n'est pas encore divisée en régions faciles à définir et pourvues d'une sorte d'état civil. Aussi M. Weulersse, pénétré des méthodes de la géographie humaine, telles qu'on les a appliquées chez nous avec quelque excès, se décourage d'abord: « Il n'y a pas place encore, s'écrie-t-il, sur le continent noir, pour le géographe au sens intégral du mot, et celui-ci doit céder le pas aux spécialistes, géologue, botaniste, ethnologue. »

Comme il se trompe! Et il le montre bien lui-même, qu'il se trompe, car tout de suite après cette déclaration, il écrit sur l'Afrique trois cents pages de géographie, généralement fort bien venues, exactes, précises et instructives.

Il prouve, par son exemple, que la géographie générale, pour exister comme science, n'a pas besoin d'un *facteur humain* toujours présent ou dominant. Cela contribuera-t-il à élargir l'orientation de sa jeune et active pensée et à la soustraire tout à fait à la tyrannie de certaines habitudes scolaires? Je le souhaite. Car la géographie est un peu trop, chez nous, une chose d'école.

Je note avec plaisir que Weulersse reconnaît l'existence d'une vraie civilisation noire; que cette civilisation avait même ses côtés attrayants; que l'Europe est en train de la détruire pour toujours, et que nous ne sommes pas très sûrs de ce que nous mettrons à la place. « L'avenir de l'Afrique noire, dit-il, reposera sur notre sagesse. » La géographie, étudiée objectivement, comme il l'a fait, devra nous servir de guide.

Les nombreux croquis au trait qui illustrent le volume sont en général excellents.

§

L'Afrique centrale, de Maurice Robert, professeur à l'Université de Bruxelles, n'est qu'un petit volume de la collection Armand Colin. Il est pourtant plus étoffé et plus riche de détails que le livre de Weulersse. C'est que Maurice Robert ne parle, en réalité, que de l'ancien Etat indépendant du Congo, devenu le Congo belge, dont il nous donne une monographie complète, qui paraît tout à fait de première main pour certaines parties étudiées spécialement par l'auteur, comme les richesses minières du sous-sol et la composition chimique des sols superficiels. L'aire de drainage de cet énorme fleuve, le Congo, présente pour nous un intérêt double, de manière à satisfaire les partisans de la géographie *physique* et ceux de la géographie *humaine,* et, à plus forte raison, les géographes tout court. Le Congo, type du fleuve équatorial, presque toujours maintenu aux hautes eaux par l'alternance saisonnière des apports d'eau des deux côtés de l'équateur, serait un phénomène unique au monde, si l'Amazone n'existait pas: encore le régime équatorial du Congo est-il plus complet que celui de l'Amazone. Le sol de l'immense colonie belge, où l'on ne voyait au début qu'une forêt de l'équateur faisant suite aux forêts-galeries et aux savanes tropicales, s'est révélé riche en minéraux, surtout en cuivre: les exploitations du Katanga sont connues dans le monde entier; elles sont en train de prendre une place prépondérante sur le marché du cuivre, devenu lui-même, grâce à l'électricité, un métal d'utilité première.

M. Maurice Robert nous donne une étude approfondie des dépôts minéraux en rapport avec leur gisement géologique.

Les mines de cuivre, d'étain et d'or se trouvent sur la périphérie anciennement plissée du bassin fluvial du Congo. Le cuivre se développe sur les savanes herbeuses et sableuses du Katanga et s'étend également en territoire anglais, dans la Rhodésie du Nord. Il y a du diamant dans la région du Kasaï. Il y a même des charbonnages. Mais c'est le cuivre qui a stimulé d'une manière extraordinairement rapide l'économie du Congo belge. « La phase que le pays traverse actuellement, c'est une phase minière », dit M. Robert. C'est dire que tout est subordonné à l'exploitation des mines et que les questions agricoles sont tout à fait au second plan. M. Robert reconnaît, du reste, que dans ce pays où la population est peu nombreuse et dispersée et où les méthodes agricoles demeurent extrêmement primitives et même destructives, l'essor cultural ne peut être que lent et tardif. Lorsqu'il se produira, on tirera un très bon parti de l'étude des sols superficiels faite par l'auteur. Le climat et le ruissellement déterminent la formation d'une extraordinaire quantité d'alluvions que M. Robert tente de classer et de définir. C'est une des parties les plus neuves de son livre.

Il n'apporte pas moins d'intérêt à l'utilisation de l'énergie hydraulique et aux voies de communication terrestres et fluviales. Dans un pays où il y a tant d'eau et tant de chutes d'eau, il n'est pas étonnant que l'on songe à discipliner et à utiliser l'énergie. On y réussit déjà au Katanga pour le service des mines. Mais je trouve qu'il y a un peu de fantasmagorie dans le projet de domestication des chutes colossales du Congo inférieur (chutes de Yellala ou de Livingstone), et il me semble bien que M. Robert, sans le dire ouvertement, n'est pas loin d'être de cet avis.

Sans montrer encore beaucoup d'enthousiasme, il paraît plus favorable, — et je le regrette, — au projet utopique de chemin de fer transafricain, continuation du chemin de fer transsaharien que l'obstination de quelques affairistes remet sans cesse sur le tapis chez nous. Il y a là, dans notre politique coloniale, et par suite dans celle de nos voisins belges, une sorte d'abcès que nous avons réussi jusqu'ici à vider sans dommage, mais qui, de temps en temps, s'envenime de nouveau sous l'influence de malsaines excitations aidées par l'ignorance. Nous en reparlerons, si cela devient nécessaire.

§

Poursuivant ses études sur l'évolution économique de nos estuaires fluvio-maritimes, depuis la préhistoire jusqu'aux temps modernes, M. M.-A. Hérubel nous donne aujourd'hui **les Origines des ports de la Gironde et de la Garonne maritime:** autrement dit, la naissance et les progrès de l'organisme économique et social aujourd'hui concentré dans le port de Bordeaux et dans ses annexes.

Les débuts de cette évolution touchent au domaine de la géographie physique. Y a-t-il eu, depuis les débuts de l'installation humaine, une variation notable des lignes du littoral et des estuaires, au Médoc et le long de la Gironde? Du temps de Desjardins et de Reclus, on croyait à de telles variations; on acceptait, les yeux fermés, les plus grossières légendes, avec une remarquable naïveté et un manque total de sens critique. Aujourd'hui, ces légendes ont disparu, surtout grâce à l'effort de bon sens et d'observation de B. Saint-Jours. J'ai signalé aux lecteurs du *Mercure* ses excellents travaux. Hérubel adopte, en ce qui le concerne, ses principales conclusions.

L'estuaire de la Garonne-Gironde et l'emplacement primitif de Bordeaux, « ville née dans la boue, comme Rouen, Le Havre et Nantes », ont été occupés de très bonne heure, dès le Néolithique. Pauillac a été le port de l'âge de Bronze. Mais on discerne que c'est la croisée des routes terrestres, Loire-Pyrénées et Atlantique-Méditerranée, qui a fixé à Bordeaux le centre commercial, prospère dès l'époque gauloise et surtout gallo-romaine, et réduit ensuite à peu de chose au temps des siècles obscurs, du ve au xie. Mais en vérité, cette histoire ancienne ne peut que multiplier les questions et les aveux d'ignorance.

Nos connaissances positives sur Bordeaux ne commencent guère qu'au début de l'essor commercial de cette ville, devenue le port de l'Angleterre des Plantagenets sur le continent, lorsque Rouen et la Normandie passèrent aux mains de la France en 1204. Pendant plus de deux siècles, jusqu'à la fin de la guerre de Cent ans, Bordeaux fut une ville anglaise. Elle en tira de grands profits au point de vue commercial. Elle expédiait à l'Angleterre ses vins, et recevait en

retour des lainages, des salaisons et de l'étain. Mais tout ce commerce se faisait sur bateaux anglais. Il n'y avait point d'armement bordelais.

Avec l'entrée de Charles VII à Bordeaux, en 1453, commença pour le port une ère de décadence profonde dont les efforts de Louis XI ne le relevèrent pas. Point d'industrie à Bordeaux, point d'esprit d'entreprise; aujourd'hui encore, on trouverait sur la Garonne des marques de ces anciennes faiblesses. Bordeaux se releva, au XVII[e] siècle, grâce au concours des armateurs et des hommes d'affaires hollandais. Le XVIII[e] siècle fut une période de brillante prospérité: commerce actif avec les îles d'Amérique, grande pêche de la morue, et même constructions navales que Colbert avait établies. Il est remarquable que les facilités d'accès de la Garonne-Gironde donnèrent toujours de ce côté, contrairement à ce qui se passe pour la Loire et la Seine, un rôle effacé aux avants-ports, Pauillac et le Verdon. Aujourd'hui, les choses changent un peu. Les gros tonnages ont obligé les Bordelais à aménager et à transformer le Verdon.

CAMILLE VALLAUX.

PRÉHISTOIRE

Déchelette et Albert Grenier: *Manuel d'Archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine;* t. VI : *Archéologie gallo-romaine;* II[e] Partie : *L'Archéologie du Sol;* a) *les routes;* b) *la navigation;* c) *l'occupation du sol,* 2 vol. 8°, ill., A. Picard.

Je dirai tout de suite, après avoir lu entièrement par nécessité professionnelle ces deux gros volumes de plus de mille pages ensemble, que, malgré leur titre, ils sont d'actualité, en ce qu'ils mettent à nu l'armature interne de la France, cette armature qui lui a toujours permis de supporter les invasions et les guerres, les troubles politiques et les changements de régime; et qui lui permettra d'en supporter bien d'autres encore. Le grand paradoxe français, que les autres peuples ont tant de peine à comprendre, bien des Français aussi, est son agitation superficielle incessante et sa consistance interne: la France est le pays stable par excellence du monde moderne. Pourquoi?

C'est ce qu'un lecteur quelconque, je veux dire nullement archéologue spécialisé, ni historien de profession, discernera

aisément par une étude des faits décrits et des conclusions obtenues par M. Grenier. Il faut dire que ses conceptions dépassent sa spécialité; et que son étude minutieuse des données acquises par trois siècles de fouilles et de recherches sur tout notre territoire l'a forcé d'élargir les problèmes posés. Il a pris soin de ne plus couper les périodes selon le programme scolaire; il a su, avec érudition, clarté et adresse, mettre en lumière à propos des diverses séries de faits archéologiques, cette loi de continuité qui raccorde très exactement la France territoriale de ce jour même à la France des cinq ou six civilisations préhistoriques. Tous les sujets traités dans ces deux volumes restent actuels; le chemin de fer n'y a pas changé grand'chose; dans la plupart des cas, il dut se plier aux lois de développement antérieures; et l'avion n'y peut rien changer non plus, car le réseau des points d'atterrissage est une autre application de ces mêmes lois. Ce réseau n'est pas complet encore; mais déjà on voit surgir un système d'étapes, de mansions et de stations qui constitue une nouvelle Table de Peutinger.

La première partie est consacrée tout entière à l'étude du réseau routier gaulois et gallo-romain. Or, dès le début, on se heurte au fait français fondamental, à savoir le système de parcellement et le cadastre. Il fut commencé en Gaule l'an 27 avant J.-C., fut activé en 14 après, en 61, en 90, et ne fut guère achevé qu'au début du deuxième siècle. Depuis, ce parcellement a été maintenu; dans toutes nos communes, malgré les dichotomies par suite d'héritages, ou les regroupements, on le retrouve d'un bout à l'autre du territoire; et c'est à lui que nos chemins vicinaux doivent leurs zigzags à travers champs. Contrairement à l'opinion courante, les voies romaines ne sont pas des inventions; elles le sont si peu maintenant que les archéologues avertis ne disent plus voies romaines mais *antiques;* « La plupart d'entre elles, dit avec raison M. Grenier, remontent à la période gauloise ou même aux millénaires de la préhistoire (p. 24) ». Il démontre la valeur de cette conclusion en étudiant tour à tour: les principales voies de la Gaule, les milliaires, le système de calcul des distances, les caractères externes de ces voies, le passage des rivières, les stations routières, la construction et la réparation

des voies; et donne à la fin un tableau par cités gauloises des voies de communication des divers degrés administratifs.

Mais à la route se joignaient toutes sortes d'éléments culturels, tout comme de nos jours: grandes églises (*templa*) ou petites (*fana*). On tenait à honneur de posséder son monument funéraire au bord d'un chemin; on construisait de belles maisons à proximité; sans compter les hôtelleries, souvent appelées Maisons Rouges (cf. p. 286-291). Les carrefours étaient des lieux de réunions; et souvent, c'est là que prit naissance le village moderne. Jullian avait bien montré, et Grenier y insiste encore, que l'église chrétienne est généralement un bon point de repère pour la découverte des voies antiques. La toponymie joue ici un grand rôle; l'auteur a su mettre de l'ordre dans ce sujet touffu, dangereux aussi par excellence. Il ose tenir compte du folklore (Chemins des Sarrasins, du Diable, des Fées; Chaussées Brunehaut; etc; cf. p. 235-240). Et je suis d'accord avec lui (au moins pour la Savoie, le Dauphiné, la Flandre et le Hainaut), quand il dit que le nom de voie *romaine* est le plus souvent d'origine savante (je préfère pseudo-savante).

Déjà, dans le premier volume, il a insisté sur le fait que, comme les arpenteurs romains faisaient de préférence coïncider les voies publiques et les limites des propriété (le mot *limes* manifeste cette tendance), on peut dire que:

Ces *fundi* de l'époque romaine, ces grandes propriétés foncières, sont demeurés la base sociale et économique du pays à travers tous les bouleversements politiques qu'il a subis. La conquête barbare les a respectées, en se les appropriant le plus souvent. Les groupements ainsi constitués sont à l'origine de nos villages. Ce sont les anciens *fundi* qui ont transmis leurs noms à la plupart de nos communes rurales... Si les limites des paroisses suivent si couramment le tracé des voies romaines, c'est que dès cette époque les routes servaient de limites aux grands domaines fonciers (p. 171).

C'est là l'un des éléments fondamentaux de l'armature française dont j'ai parlé au début. Le second est le parcellement pour la mise en valeur du sol, dont l'étude est conduite avec la même précision et le même mouvement dans le second volume. D'abord, vient la description du réseau de com-

munications complémentaire, celui des voies fluviales et des ports maritimes et intérieurs, ainsi que des corporations organisées en deux groupes, les *navicularii marini* et les *nautae* des eaux douces, subdivisés en plusieurs catégories de bateliers, tels que les *utricularii* dont ceux d'Arles et de Lyon sont restés célèbres. A ce propos, je rappelle que ces corporations romaines sont le véritable point de départ des corporations, métiers, ou serments du moyen âge; et que, comme on le voit dans un chapitre suivant, consacré aux mines, aux carrières, aux industries spécialisées autour de la *villa* du grand propriétaire (p. 942-1017), dès la période romaine, et peut-être, dès la période gauloise, il existait des groupements organisés de travailleurs libres. Je suis certain, mais les documents manquent souvent, que ces corporations survécurent pendant les périodes barbares; et que l'émergence historique tardive n'a fait que rendre visible un lien, devenu sousjacent, avec le passé économique d'avant les invasions et la première féodalité. En tout cas, le livre de M. Grenier fournit des bases solides à cette hypothèse.

Le chapitre XV décrit le matériel de la navigation, d'abord les divers types de bateaux, puis les amphores et tonneaux (pour le vin, l'huile, les grains), enfin les plombs de commerce et les sceaux de garantie impériaux, douaniers et particuliers. Tout ce système a survécu, en s'améliorant et en se compliquant jusqu'à l'arrivée du chemin de fer; encore celui-ci a-t-il été d'abord réglementé selon les anciens modèles, tout comme notre service de postes aux chevaux a été une résurrection du système impérial romain. Ici, encore, on voit aisément le contact et la continuité.

Mais on les voit surtout, et M. Grenier les a admirablement dégagés, dans la troisième section de son ouvrage, consacrée à l'occupation du sol. Ici, je voudrais pouvoir citer des pages entières. Ainsi l'étude sur la réaction entre le réseau routier et fluvial d'une part, la densité de la population, elle-même en rapport avec la nature du sol, et de ses productions, des terres labourables ou des forêts, des marais ou des terres sèches, du sous-sol même, est mise en valeur dès le début; ce qui permet à tout lecteur connaissant bien une région particulière d'évaluer l'importance des données archéologiques comparatives. De même, M. Grenier raccorde aux habitats

dits gaulois, mais dont plusieurs types sont préhistoriques, ceux de l'époque spécifiquement romaine. Successivement sont alors étudiés les *oppida*, les villes et les cités, les *vici* (villages ou bourgades), l'agglomération ou la dispersion démographique, certains habitats spéciaux comme les cabanes en pierre sèche de l'Auvergne, les grandes villes rurales, au plan parfois complexe, et leurs dépendances. Enfin, très moderne est le chapitre sur l'exploitation d'un grand domaine rural. A ce propos, je signale l'excellente discussion sur la toponymie de cette période, qui a persisté jusqu'à nous.

Mais les pages que j'aurais voulu citer surtout, ce sont celles de la conclusion, intitulée *Tradition indigène et civilisation romaine,* où l'on trouvera une sage évaluation des oscillations subies, non plus par les classes supérieures, mais par le vrai peuple de France, des traditions préhistoriques, celtiques, romaines, franques, et d'autres, arrivant tour à tour à l'émergence selon le moment, jamais entièrement absorbées par l'une d'elles, et constituant ce fonds complexe, mais tenace, qui s'exprime toujours encore par toutes nos contradictions nationales.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Albert Champdor : *Palmyre,* Victor Attinger. — *Voyage de La Pérouse autour du monde,* Editions Pierre Roger.

L'ancienne ville syrienne de **Palmyre** a intéressé M. Albert Champdor, qui vient de nous en donner une étude remarquable et qui condense ses observations de voyageur:

Tadmor est une petite ville dans la province d'Emèse... Il s'y trouve d'importants monuments remontant à une haute antiquité. On dit qu'une femme fonda cette ville et mourut captive des Romains, d'après Aboulféda, géographe arabe.

Parti de Damas, M. Albert Champd'or nous décrit son arrivée.

Soudain, un spectacle que je n'oublierai jamais s'offrit à ma vue. Le désert me cria son secret et dix siècles m'apparurent dans l'éclair d'une seconde: des centaines de colonnades, des vestiges de palais, de temples étaient éparpillés dans les sables. Palmyre était là devant moi.

Jusqu'au dix-septième siècle, on ignora presque complètement l'existence de ces ruines. Quelques voyageurs avaient rapporté des légendes sur Tadmor, nom indigène de la vieille cité, mais aucun Européen n'avait osé se risquer dans ces parages dangereux. En 1678, une première tentative anglaise fut malheureuse, l'expédition se trouva dépouillée par les tribus indigènes. Vingt et un ans plus tard, un nouvel essai permit d'atteindre l'antique capitale de la reine Zénobie. Ce fut une sensationnelle révélation que la vue de toutes ces ruines. En 1751, deux explorateurs: Dawkins et Wood renouvelèrent l'exploit, et, de retour à Londres, publièrent le premier livre sur les restes de Palmyre. Mais c'est seulement dans la seconde moitié du XIX[e] siècle que les deux importants ouvrages de MM. de Voguë et Waddington nous renseignèrent sur la civilisation et l'histoire de ce pays. Dès la plus haute antiquité, l'empire colonial des Phéniciens était énorme, les transactions commerciales fort actives entre les différents pays. Il est aujourd'hui prouvé que Palmyre (point d'eau) devint un entrepôt naturel sur la route des Indes et bénéficia exclusivement de toutes les transactions. Salomon, dix siècles avant Jésus-Christ, en fit construire les murailles et l'appela Tadmor, qui signifie lieu de palmiers. Pendant des siècles, la ville ne fut qu'une halte de caravaniers, puis les nomades prirent l'habitude de s'y retrouver et d'y échanger leur bétail et leurs marchandises. Quelques chefs enrichis s'y établirent et ainsi se développa une cité prospère. Quand les Romains prirent possession de la Syrie, pour ne pas s'aliéner Palmyre, ils lui firent cadeau d'une sorte d'autonomie qui devint totale par la suite avec Odenath, lequel augmenta considérablement l'importance et la richesse du lieu. L'an 270 marque l'apogée de la puissance de la ville; les banques regorgent d'or, les maisons sont de toute beauté, le temple du soleil est une merveille, les architectes bâtissent sans arrêt, sa pensée rayonne au loin, de nombreux Grecs sont venus pour y trouver un asile et une patrie. Au milieu de la cité surgissent quatre énormes socles de granit, sur lesquels reposent des colosses hiératiques offerts par Alexandrie. Des obélisques marquent les quatre points cardinaux de la ville; dans ses larges avenues, des centaines de colonnes projettent leurs ombres régulières. Une population cosmopolite y vit lar-

gement et y adore différents dieux, dont les temples comportent un nombreux personnel. Au loin se dressent les masses assyriennes d'une centaine de tours funéraires, de forme carrée et hautes de cinq étages. Les intérieurs sont ornés de peintures et de sculptures. Elles servent en même temps d'observatoire et des archers y veillent en permanence surveillant les pistes; chaque nuit, des feux y sont allumés pour guider les caravanes. Vers 268, la reine Zénobie fit assassiner Odenath, son mari, et devint impératrice. Fort ambitieuse, elle lutta victorieusement contre Rome, conquit l'Egypte, battit les Perses, puis se consacra pour un temps au gouvernement de ses Etats. Des fêtes nombreuses se succédèrent dans son fastueux palais de l'avenue du Temple. Malheureusement, elle convoita la possession de la Bithynie et vint mettre le siège devant Chalcédoine, dont la position commandait le Bosphore. Rome vint au secours des Bithyniens et ses armées se mesurèrent avec celles de Palmyre à Antioche-sur-Oronte; ce fut une grande bataille dont le livre de M. Champdor relate tous les détails. L'habileté manœuvrière des Romains leur assura la victoire; la reine Zénobie prit la fuite avec les débris de ses troupes; Aurélien et ses légions vinrent assiéger Palmyre qui se défendit avec vaillance, mais dut enfin capituler. Zénobie fut emmenée à Rome. Le triomphe d'Aurélien a marqué la fin du royaume de Palmyre dont les habitants durent fuir avec l'épouvantable destruction de la ville. Après dix-huit siècles de solitude, la prospérité va peut-être renaître en ces régions, grâce à l'effort économique de la Syrie actuelle.

§

Les éditions Pierre Roger nous ont donné une relation du **Voyage de La Pérouse autour du monde** (1785-1788) avec des notes de M. P. Deslandres. On sait que le voyage du célèbre navigateur fut à l'époque un grand événement. Jean-François de Galand était né le 23 août 1741, près d'Albi. La Pérouse est le nom d'un de ses domaines. A quinze ans, il était garde de marine, enseigne de vaisseau le 1er octobre 1764, capitaine en 1780. Sa vie privée d'ailleurs est aussi passionnante que sa vie publique. Le 1er août 1785, il quitta Brest à bord de la *Boussole*, sur laquelle il avait hissé son pavillon.

Le 19, il passa en vue de Ténériffe; en novembre, il séjourna à l'île Sainte-Catherine; le 8 février 1786, il doubla le cap Horn. Le 13 juillet, dans la baie des Français, il perdit 21 de ses compagnons qui dans deux barques faisaient des sondages. Ce cruel événement lui causa grande peine. On lira avec intérêt ce qui est du contact des indigènes avec les équipages. L'expédition continua d'explorer la côte américaine et fit halte dans la baie de Monterey, où les navires se trouvèrent environnés de baleines plutôt familières. Les autorités locales firent aux voyageurs un accueil chaleureux. C'est un peu après avoir quitté ce mouillage que La Pérouse découvrit une île à laquelle il donna le nom de Necker. L'escale suivante fut Macao, qui est l'objet d'une étude attentive; de là, il vint à Cavite aux Philippines, dont il parle longuement, décrivant le pays et les mœurs des habitants. En quittant Cavite, il rencontra les îles Pescadores, l'île Quelpaert, qui marque l'entrée du canal du Japon, une île inconnue qu'il baptisa Dagelet; puis il se dirigea vers les côtes tartares, où il fit d'étonnantes découvertes et donna à une baie le nom de Suffren. Continuant sa route, vers le nord, il passa à l'île Ségalien, fit relâche à la baie d'Estaing, puis à celle de Castries, ce qui nous vaut une pittoresque description des mœurs tartares et des productions de la région; il gagna ensuite, après plusieurs arrêts, le Kamtchatka où il mouilla dans le port d'Avatscha, ce qui est l'objet de tout un chapitre. De là, il vint à l'île Maouna, où le contraste est typique entre la nature riante et la férocité des habitants. En faisant de l'eau, un officier, M. de Langle, et onze hommes d'équipages furent assassinés. Après cela, le voyageur se dirigea vers les îles d'Oyolava, des Cocos et des Traîtres, et vers Botany-Bay en Australie. Là s'arrêtent ces souvenirs de voyage qui, au point de vue historique et rétrospectif, sont extrêmement intéressants et qu'un éditeur moderne a bien fait de reprendre.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Jeunesse: vers de M. Jean Soulié; une confession. — *Cahiers Jehan-Rictus:* hommage populaire au poète; son origine; sa fin. — *La Revue de France:* détails inédits sur Hindenburg. — Naissances : *Mer et outremer; Archives internationales de la Danse.* — Mémento.

...Nous croyons encore à la poésie. A l'homme, à n'importe quel

homme, elle peut donner dès aujourd'hui une dignité insuffisante peut-être, mais imprescriptible. Cette force, des œuvres seules peuvent la montrer; voici les nôtres, si insuffisantes soient-elles, comme quelques sons de trompette pour les murs de Jéricho. Peut-être plaçons-nous ici, avec tous ceux qui croient à la parenté du mot rêve et du mot révolution, au cœur même de l'édifice que nous refusons, — la plus subtile et la plus inexorable des machines infernales.

Ces déclarations émanent de la rédaction de **Jeunesse**. Elles signifient la jeunesse de leurs auteurs et cela est très beau. Si nous n'apercevons guère qu'une parenté de calembour entre le mot rêve et le mot révolution, du moins reconnaissons-nous nettement le don poétique à M. Jean Soulié, qui a écrit le gracieux quatorzain que voici:

LES ORANGERS

Parfum léger des orangers
Secouant leur neige fragile,
Un jeune homme à l'aube docile
Respire ce nouveau danger.

Son cœur hésitant, partagé
(le songe est un chemin des îles)
Regrette ses barques agiles
Que le vent faisait voltiger.

Mais les clarines du berger
Par la route creuse engagé
Roucoulent de si doux ramages,

Qu'il se lève enfin soulagé,
Comme si les blancs orangers
N'étaient pas le pire esclavage.

Dans la même revue, M. Tristan Levana signe une « Confession » écrite sous les auspices de l'apôtre Saint-Paul et de Marianna Alcoforaba, la Portugaise. Il se donne pour un désabusé. A vingt-deux ans, il déclare:

Je croyais avoir fait ainsi le tour de l'existence et des hommes. Le plus triste, c'est que j'avais raison.

Il n'a « pas de goût pour la vénalité ». Il constate:

« L'amour sans doute n'a pas de goût pour moi. » A quoi il ajoute: « La « Gloire » non plus. » Il termine sur ces mots:

J'ai perdu dans le même temps, environ la publication de cet article, mon chien et des illusions sur un ami. Bonne récompense à qui rapportera le chien. Meilleure à qui me rendrait un peu d'amitié pour moi-même. « Savez-vous seulement ce que c'est, mon pauvre Toto, » demande un personnage de Malraux, « de voir votre vie prendre un sens, un sens absolu, vous dégoûter de vous-même? » Oui, je le sais.

A la fin du siècle dernier, le cher et charmant Jean de Tinan supportait aussi impatiemment sa jeunesse. C'est devenu *Penses-tu réussir?* Si les jeunes d'aujourd'hui lisaient ce livre déjà ancien et dont les grâces n'ont pas vieilli, ils s'y reconnaîtraient dans Vallonges...

§

Le 1er mars, chez l'éditeur Blaizot et fils, 164, faubourg Saint-Honoré, a paru le premier des **Cahiers de Jehan-Rictus,** publiés par les amis du poète.

Dans les pages que lui consacre M. Théophile Briant, tous les camarades de jeunesse de celui qui fut Gabriel Randon reconnaîtront leur enthousiaste compagnon. Son biographe nous révèle l'hommage émouvant fait au poète qui venait de mourir:

N'est-ce pas le roi des Camelots, vieil artisan de la Butte, qui vint me voir quelques heures avant la mise en bière, portant un médaillon de plâtre sur lequel il avait sculpté le visage de Jésus avec ces paroles: « Je l'ai fait en pensant à toi ».

Cette œuvre touchante fut enfermée par mes soins dans le cercueil du poète, près du crucifix que Jacques Bouëssée avait déposé sur sa poitrine.

C'est ainsi que Jehan-Rictus s'en alla dans le dédale étoilé de la nuit des âmes, à la recherche d'une dernière « Mason » lumineuse, escorté par le Cœur populaire et l'image du Revenant de Nazareth.

M. Albert Dubeux nous apprend que Jehan-Rictus descendait de la femme d' « un petit seigneur artésien », laquelle, distinguée par François Ier lors des fêtes du Camp du Drap

d'Or, aurait eu du roi un fils dont la lignée se serait éteinte avec l'auteur des *Soliloques du Pauvre.*

M. Edouard Champion conte ainsi la découverte du cadavre et l'inhumation du poète:

Six ans après! 8, rue Camille-Tahan, sixième à droite, le 8 novembre.

Il est là, notre pauvre camarade, tel qu'il est tombé terrassé quarante-huit heures avant, tel qu'on vient enfin de le découvrir. Nos semelles collent au sang qu'il a versé. Ses yeux, qui n'ont pu être complètement fermés, donnent à son visage une terrible apparence de vie et d'amertume. Ses mains, qui n'ont pu être tout à fait jointes, maintiennent maladroitement un crucifix.

Eul' trimardeur galiléen,
L'rouquin au cœur pus grand qu'la vie.

Les scellés mettent deux gouttes rouges sur ses pauvres et chers papiers. Dans le haut d'une armoire, un carton de grand magasin attire l'œil. Il porte bien visible, bien étalée, cette inscription qu'on dirait envoyée de Dieu: *Au Pauvre Diable.*

Et pourtant, mes amis, comme il disait de Laurent Tailhade, un pareil jour: « C'est une âme de prince qui fout le camp. »

. . . .

...Pauvre cher grand Rictus, l'as-tu assez mal descendu ton escalier, quand les croquemorts cognaient durement à tous les tournants ton cercueil large et lourd... Nous avons suivi ce douloureux calvaire.

...Les dernières marches, tu fus debout, comme si tu allais vers la vie...

Au cimetière de Bagneux, où tu reposes au pied d'un arbre, parmi la verdure et le chant des oiseaux — nous, tes amis, nous t'avons doucement porté dans nos bras, dernier acte de l'humaine tragédie, suprême hommage de l'amitié qui peine et qui souffre. Faut-il entonner le grand chant funèbre de Fagus, cet autre amateur de danses macabres qui t'a sitôt rejoint:

Grands frères qui dormez sous la calme bruyère,
Pendant que les fourmis vous travaillent les yeux...

Redisons plutôt avec toi — tout près de toi, Rictus, ta cantilène de malheur, et d'une voix un peu chantante comme la tienne qui s'est tue:

Voui, dormir!... N'pus jamais rouvrir
Mes falots sanglants sur la vie,
Et dès lorss ne pus rien savoir
Des espoirs et des désespoirs,
Qu'ça soy' le soir ou ben l'matin,
Qu'y fass' moins noir dans mon destin,
Dormir longtemps... dormir... dormir!

§

Mme Antonina Vallentin publie dans **La Revue de France** (1er avril) un portrait du maréchal Hindenburg précédé d'un avertissement où il est écrit à propos du modèle, que « les besoins de la politique, la légende et la volonté arrêtée de ses proches » en « ont effacé les traits ».

C'était, nous apprend sa biographe, un Templier des Marches orientales « arrivé intact jusqu'à nous, tout d'une pièce, intact et sourd à toute influence moderne ».

Hindenburg était, selon Mme Vallentin, « intellectuellement à l'abri de toute crise ». La formule vaut d'être retenue. Il était pieux; il aima sa patrie; il était fidèle « à son métier et à la maison impériale ». Jusqu'à la fin de sa vie, il évoqua « avec émotion » le couronnement à Versailles du premier empereur allemand. Il lui fallait se faire expliquer « l'emplacement des troupes à Tannenberg », sa grande victoire, tandis qu'il « connaissait encore les moindres épisodes de la guerre de 1870 ».

En 1931, au moment de l'arrivée à Berlin de M. Laval et de M. Briand, l'entourage de Hindenburg lui recommandait de recevoir M. Laval avec une considération particulière, et, connaissant le mépris du vieux Maréchal pour les jeunes, lui expliquait que M. Laval jouait un rôle considérable dans son pays, qu'il était l'homme de demain, malgré sa jeunesse, déjà sénateur, maire d'Aubervilliers, etc... A cette dernière phrase, le visage crevassé et immobile de Hindenburg s'illumina: il avait enfin trouvé son entrée en matière.

— Aubervilliers? Ah, oui! Je connais cela, dit-il, en mettant l'accent sur la première syllabe du mot, je lui dirai que j'y étais avec les troupes d'occupation en 1870 — mais les Français ont mal tiré sur nos quartiers, très mal même...

Le grand vieillard secoua la tête, tout plongé dans ses souve-

nirs. Les gens de son entourage se regardèrent consternés... On objecta que M. Laval, étant si jeune, serait gêné d'avouer qu'il n'avait pas pris part à cette guerre. « Mais il a dû avoir un père ou un grand-père sous les armes et cela leur fera sûrement plaisir s'il leur rapporte cette conversation. » Le maréchal s'obstinait, il fallut beaucoup insister pour qu'il renonçât à son propos.

A l'occasion de ses 75 ans, comme il s'était retiré dans « sa modeste résidence de Hanovre », en 1922:

« On m'apporte des télégrammes dans de grands paniers à linge », racontait-il avec une satisfaction hautaine.

Trois ans plus tard, quand une délégation de tous les partis de droite vint lui offrir de se porter à la présidence du Reich, il fit attendre les émissaires:

Il entra dans la pièce, hautain et maussade, narre Mme Vallentin. Il était franchement de mauvaise humeur: « Je sais, messieurs, ce qui vous amène. » Il coupa court à tout discours: « J'accepte. » Il ne s'assit même pas. Les délégués restèrent debout, gênés de leur taille ordinaire en présence de ce géant. Il alla vers la fenêtre où un jour de mars filtrait, gris et terne. « Je pense qu'on aura une bonne récolte de pommes de terre cette année », tonna encore la grande voix à travers la pièce. Les délégués se considérèrent comme congédiés. Ils partirent un peu comme des chiens battus.

Quand Hitler commençait à agiter l'Allemagne, le maréchal demandait à ses ministres:

« Ne pourrait-on pas expulser ce sous-officier tchèque? »

Ce qui suit est à retenir, à raison de la qualité sociale des interlocuteurs mis en cause par Mme Antonina Vallentin:

« Hitler est un chien enragé, nous l'avons muselé », déclara au lendemain de l'arrivée au pouvoir de Hitler le plus grand industriel allemand au plus grand industriel français.

On voudrait savoir si ces deux personnages se rencontrent encore et à quelles fins, — tandis que l'Europe arme à une cadence accélérée.

§

Naissances :

1° **Mer et Outre-Mer** (avril) revue mensuelle (18, rue de l'Uni-

versité), créée pour « développer le goût des voyages sur mer », débute par un magnifique hommage de M. Abel Bonnard à la Méditerranée.

2° **Archives internationales de la danse** (15 janvier), revue trimestrielle dirigée par M. Rolf de Maré. Au sommaire: « Le danseur Duport en Russie », par M. Kara-Mourza. — M. Michel Drusкine: « Les compositeurs de Ballets en U.R.S.S. ». — « Les abonnés de l'Opéra (1783-1786), par M. Henry de Forge.

§

MÉMENTO. — *Le Bon plaisir* (mars): « A quoi rêvent les lycéens », poème de M. Louis Estève.

La Grive (avril): une admirable « Lettre à une jeune fille », de Charles van Lerberghe; souvenirs de M. André Payer sur « Charleville »; « Ernest Hello et les Ardennes », par M. J.-P. Vaillant.

Nouvelle Revue Française (1er avril) publie un « Jean de La Fontaine » de M. Léon-Paul Fargue, qui est un morceau de critique de haut goût, d'une éblouissante nouveauté. — « Comment j'ai écrit mes livres », par feu Raymond Roussel est un document que rechercheront les aliénistes, quoi que M. Michel Leiris puisse écrire sur le « génie » du malheureux et très riche auteur de *Locus Solus* et autres écrits vésaniques.

Les Superbes (mars): M. Félicien Challaye, opinion sur la Révolution. — M. Edouard Dujardin: « Le mythe marxiste ».

Revue du Tarn (15 mars): « Les fortifications d'Albi et leur démolition au XVIIIe siècle », par M. A. Grimal.

Revue des Deux-Mondes (1er avril): « La politique extérieure », par M. Alexandre Millerand. — « Promenade au Mandchouko », par M. F. de Croisset. — « Nouveaux corps radio-actifs », par M. F. Canac. — « Tempêtes de suroît », par Mme Y. Pagniez.

La Grande Revue (mars): « Auguste Athis l'aigri », par M. Emile Guillaumin et Athis. Et, du premier aussi: « Paysans par eux-mêmes ». — M. Fernand Demeure: « Jean Moréas, 25 ans après », un bien bel essai où l'on peut lire cet éloge très juste:

> Au XXe siècle, il a été le Virgile de la Rome défunte et l'Euripide de l'Athènes détruite, en même temps que la Pléiade et le Grand Siècle de France. Il a été tout cela dans de tout petits poèmes, de toutes petites pièces plus brèves qu'un sonnet et qui valent, à elle seule, chacune prise séparément, beaucoup de très longs poèmes aussi bien d'aujourd'hui que de naguère ou que de jadis.

Les Livrets du Mandarin (mars): M. R. L. Doyon: l'abbé Plomb de *la Cathédrale* fut l'abbé R. M. de Sainte-Beuve; — « Aspects de Léon Bloy ».

Réagir (avril): « Un grand oublié: Jean Guitton », par M. Emile agne.

Les Poètes d'Orphée sont le n° 9 (automne-hiver) des *Cahiers méricains* de M. Barzun. Célébration du vingtenaire de l'Orphisme, u Simultanéisme, du Polyphonisme. — « L'œuvre de Fernand ivoire », par M. Carlos Larronde.

La Revue de Paris (1er avril): « Souvenirs du 18 mars 1871 », ar M. Paul Cambon. — « Balzac à Genève », par M. G. Jean-Aubry.

La Revue Universelle (1er avril): MM. J. et J. Tharaud: « Les aille et un jours de l'Islam ». — Un beau poème de M. A. Droin à André Chénier ».

La Nouvelle Revue Critique (avril): M. J. Tiercelin: « Jules Vallès conférencier ». — « Eugène Montfort », par M. Pierre Bathille.

Les Marges (10 avril): « Archives bérugiennes », par M. André erry. — « Au café », par M. Philoxène Bisson. — «D'une petite ille gasconne », par M. R. Ranson. — Et les vivantes chroniques e MM. E. Tisserand, Guy Lavaud, Claude Berton — avec la rurique « apollinarienne ».

Europe (15 avril): « La nation contre la patrie », par M. Henri adel. — « D'Erasme à Proust », par M. R. Jean-Richard Bloch. — Prospérité », par M. François Crucy.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Opéra : *Le Marchand de Venise*, opéra en trois actes et cinq tableaux 'après Shakespeare, livret de M. Miguel Zamacoïs, musique de M. Reyaldo Hahn. — Gaîté-Lyrique: *Malvina*, opérette en trois actes, livret de M. Maurice Donnay et Henri Duvernois, musique de M. Reynaldo Hahn. - Société des Etudes Mozartiennes. — Un incident Paray-Vuillermoz.

M. Reynaldo Hahn est un musicien et un lettré. Il a du oût; il a des idées et il connaît son métier — j'entends le ıot au sens le plus noble, et qui est comme on dit si voloniers aujourd'hui, la technique d'un art, car aujourd'hui, n ne redoute point le pléonasme .Et puis M. Reynaldo Hahn e dédaigne pas de plaire, et cela lui fut imputé à crime en n moment où la laideur était si bien à la mode que l'on se emandait avec angoisse quelle image de notre siècle se erait la postérité. Il a eu l'audace de plaider pour la voix umaine — le plus bel instrument de musique qui soit et ui sera toujours — et il l'a fait avec une chaleur convainante. Il a écrit pour la voix et il l'a fait avec talent. Et out cela était nécessaire et même courageux, puisque c'était

aller contre le snobisme et que les plus grands compositeurs semblaient dédaigner les voix et n'aimer plus que les instruments. On attendait donc avec autant de sympathie que de curiosité **Le Marchand de Venise,** annoncé à l'Opéra depuis le début de la saison. L'ouvrage a été brillamment monté, entouré des soins les plus minutieux. Il réunit une distribution admirable. Cependant, je n'ai pas ressenti en l'écoutant ce plaisir que j'aurais voulu sans mélange et que j'avais espéré.

M. Reynaldo Hahn, et lui plus encore que le librettiste, M. M. Zamacoïs, a traité *le Marchand de Venise* en opéra gai, Mozart eût dit en *dramma giocoso.* C'était son droit, penserez-vous. Certes, et que *Don Giovanni* soit un *dramma giocoso,* et plus « bouffe » même en certaines scènes que ne l'est en aucune de ses parties *le Marchand de Venise,* n'empêche pas *Don Juan* de rester un drame dont le pathétique, la grandeur et la noblesse ne le cèdent en rien à ceux de nulle *opera seria.* Mais il y a, quoi qu'on fasse, dans *le Marchand de Venise,* de Shakespeare, quelque chose dont le librettiste ni le musicien ne peuvent se rendre maîtres, qu'ils ne peuvent ni modifier, ni altérer, et c'est le fond même du drame, c'est le personnage de Shylock, c'est la haine qui l'anime, c'est l'esprit de vengeance qui est en lui et qui le pousse à réclamer la chair d'Antonio comme si le sang du chrétien allait laver les outrages et les crachats subis par le juif. Tout cela, qui est immense dans Shakespeare, est concis, ramassé, réduit à l'essentiel — le drame est un des plus courts qu'il ait écrits. Et quelle grandeur, quelle âpreté cette concision géniale donne-t-elle à la pièce! La scène du tribunal est bien un des sommets de l'art shakespearien. M. Zamacoïs ne s'est point écarté sensiblement du texte. Il a transcrit avec fidélité les jeux de scènes, les *a-parte* de Portia et de Nérissa et le coup de théâtre qui, au moment où Shylock se croit vainqueur, arrête son couteau.

This is something else.
This bond doth give thee here no jot of blood...

« Il y a autre chose: ce billet ne t'accorde pas un peu de sang... » Mais MM. Zamacoïs et Hahn ont fait précéder la

ntence d'un « air » de Portia, de couplets sur la justice
oiteuse,

> Encore un peu de patience,
> Car la Justice n'est pas loin,
> De quelques pas, je la devance,
> Elle ne vous décevra point.
> Malgré son allure flâneuse,
> Elle atteint qui veut l'esquiver;
> Seulement, comme elle est boiteuse,
> Il lui faut le temps d'arriver...

Ah! que nous sommes loin de Shakespeare à ce moment-, loin de Shylock, loin de Venise... Nous sommes en pleine pérette, et c'est cela qui m'a semblé l'erreur capitale des au-urs: faire du *Marchand de Venise,* si fort dans sa conci-on, une longue, longue opérette (beaucoup plus qu'un *ramma giocoso*). Je sais bien que Shakespeare n'a pas écrit ı drame noir et constamment tendu; je n'ignore point ı'il y a dans Shakespeare aussi des scènes bouffonnes [. Zamacoïs a même supprimé celle de Lancelot Gobbo et son père), mais si M. Reynaldo Hahn a traité avec une gèreté dont j'admire infiniment le charme la scène des asques et l'enlèvement de Jessica, l'ouvrage tout entier ssemble plus à une opérette qu'à un opéra, et ni le sujet, le cadre, ni l'interprétation surtout, et à cause même de qualité, ne sont exactement ceux qui conviennent à une pérette. Cela est si vrai que le personnage de Shylock doit M. Pernet, son interprète, d'avoir conservé sa grandeur akespearienne, que le personnage d'Antonio doit à M. Ca-nel la meilleure part de sa noblesse, et celui de Bassanio M. Singher sa poésie. Mais Mlle Fanny Heldy, qui, à l'acte ı jugement, accentue précisément ce caractère opérette la musique, souligne la disparate et l'on se demande com-ent le Doge (que personnifie avec tant de majesté M. Nar-n) peut prendre au sérieux ce freluquet d'avocat, soi-sant envoyé par le savant docteur Bellario...

M. André Pernet est un juif saisissant. L'admirable talent cet artiste s'affirme dans chacune de ses créations et mble se renouveler en se surpassant chaque fois. Shylock est pas seulement l'usurier âpre et terrible, c'est, sous tant

de dureté, un homme : « *I am a Jew; hath not a Jew eyes? hath not a Jew hands, organs, dimensions, senses, affections, passions?...* » Ces affections, ces passions, comme M. Pernet les fait deviner sous le triple airain de son inflexible haine! Il n'y a rien de convenu, rien qui sente le théâtre et l'artifice dans son jeu. Il est Shylock si simplement qu'il fait oublier la difficulté d'un tel rôle. M. Martial Singher porte avec grâce le costume mi-parti du galant Bassanio et chante à ravir la cantilène: « Portia, dès que l'on prononce ces accents tendres et chantants... » qui appelle inévitablement le *bis*. M. Cabanel est aussi naturellement noble et bien chantant. Mme Renée Mahé a une voix délicieuse et la conduit en cantatrice expérimentée. Mmes André Marilliet et Odette Renaudin, MM. Le Clezio, Chastenet, Louis Morot, sont excellents et les chœurs et l'orchestre, conduits par M. Philippe Gaubert avec cette perfection qui lui est coutumière, ont droit aux plus vifs éloges. Les décors de M. Alix, surtout celui du second acte, sont fort jolis. Tout cela doit plaire, évidemment, car tout cela est fort séduisant. Mais reste à savoir si le *Marchand de Venise*, en dépit des vers fameux sur la séduction de la musique que l'on y trouve, est bien une pièce *séduisante* au sens où l'a compris M. Reynaldo Hahn.

§

Avec un livret comme celui de **Malvina,** le compositeur pouvait librement donner cours à sa fantaisie. Sans doute aurait-on souhaité quelque chose qui relevât l'anecdote. Il nous semblait à chaque instant retrouver de vieilles connaissances. C'est un plaisir, certes, et un plaisir de tout repos... Et puis il y a de si charmants décors de M. Fernand Ochsé et de Mlle Jenny Carré, et puis il y a M. Roger Bourdin dont les qualités vocales, la jeunesse, l'entrain sont irrésistibles, et il y a M. Carpentier, qui est un magnifique bourgeois louis-philippard, une manière de Joseph Prudhomme armé du sabre fameux; et il y a encore le ténor Macquaire qui apparaît loqueteux et brave comme Gavroche. Et il y a de charmants couplets, des airs entraînants, mais il y a aussi bien des longueurs...

§

J'ai rarement éprouvé plaisir aussi complet que celui que m'a donné le dernier concert de la **Société des Etudes Mozartiennes.** Réentendre les *Vêpres des Confesseurs* (1780) d'abord, et puis écouter cette *Messe en ut* (1778), que l'on sait, par ouï-dire, un chef-d'œuvre, mais qu'on n'a jamais eu l'occasion d'entendre en France, car elle n'y a jamais été jouée, et puis encore, entre le *Gloria* et le *Credo* de cette messe, suivant l'usage qui ajoute à cette place des motets, entendre l'antienne *Querite primum*, que Mozart composa pour être admis à l'Académie de Bologne, lorsqu'il avait quatorze ans, n'est-ce point merveille? Et merveille d'autant plus merveilleuse que l'interprétation, en tous points admirable, réunit Mmes Malnory-Marseillac, Pola Fiszel, MM. Cathelat et Hazart, les chœurs et l'orchestre de la Société sous la souple, l'intelligente et fervente direction de M. Félix Raugel. Nous avons eu là d'inoubliables instants: l'entrée du chœur dans le Psaume *Laudate Dominum*, par exemple, ou encore le *Magnificat.* Plaisir du cœur et joie de l'esprit, Mozart nous donne tout ce que la musique peut apporter et il le dispense avec une générosité inépuisable. On a trop souvent répété que son génie n'était point religieux, que toutes ces grâces et tous ces ornements convenaient mal à la majesté des mystères chrétiens. Mme Octave Homberg, en une de ces causeries familières et savantes, mais dont la science se cache si modestement sous la simplicité du ton, Mme Homberg l'a dit excellemment: le style orné de Mozart, c'est l'hommage d'un cœur joyeux au Seigneur. Ingénument, il exprime dans la langue qui lui est habituelle sa foi profonde. Il conserve avec Dieu cette familiarité enfantine qui l'empêche de mettre un masque solennel sur son visage. Il se présente devant le Créateur avec les dons qu'il en a reçus, comme on revêt ses beaux habits pour aller à l'église aux jours de fête. Ses habits sont d'époque, comme on dit, et du plus pur XVIII[e]. Mais comment être assez aveugle et sourd pour ne point apercevoir sous les atours baroques de cette musique, la pureté et la grâce candide du génial enfant? Et comment aussi ne point frémir aux éclairs fulgurants, qui, tout à coup, déchirent ces nuées gracieuses et révèlent un abîme de douleurs sans fond?

§

Il n'est bruit dans le monde de la musique que de l'incident **Paul Paray-Emile Vuillermoz.** Il appartient aux tribunaux de dire si un chef d'orchestre, s'adressant du haut de son estrade au public de ses concerts, peut, sans apporter de preuves, accuser un critique de *vénalité* et *d'hypocrisie...*

RENÉ DUMESNIL.

ART

Exposition J.-L. Perrichon : Galerie Pelletan-Helleu. — La Provence : Galerie Charpentier. — Exposition de peintures : Galerie Attica. — Exposition de la jeune peinture belge : Musée du Jeu de Paume. — Exposition Frédéric Bazille : Salle des Etudiants protestants. — Exposition des Futuristes italiens : Galerie Bernheim-Jeune.

J.-L. Perrichon, depuis trente-cinq ans, fait preuve sans cesse d'une extrême habileté de métier à graver les œuvres d'un Bourdelle, d'un Carrière, d'un Steinlen et d'autres artistes de valeur avec un profond respect de la personnalité de chacun et un art parfait à la faire ressortir. Graveur original, il excelle à formuler des portraits d'un beau relief et d'une vie ardente, tel son Verlaine qu'il faut placer très haut dans l'iconographie du poète, ou son Verhaeren. En dehors de sa besogne de graveur, c'est un peintre ému et les paysages qu'il a longtemps gardés dans son atelier, sans en accrocher aux Salons ou expositions particulières, frappent par leur accent profond et le grand art de coloriste véridique qu'ils dénotent. Perrichon est aussi un maître du dessin et nul n'indique mieux que lui par le blanc et le noir densités et tonalités.

§

La C[ie] P.-L.-M. a réuni à la galerie Charpentier des livres, des tableaux, des statuettes évoquant en beauté le **Midi** et les a spirituellement ordonnés selon les us de l'indicateur. On commence ce périple de la vallée du Rhône par Viviers peint par Goulinat. On passe par Avignon copieusement décrit par Montagné, par Marseille dépeint par ses Allègre et ses Olives, puis Toulon et son port par Othon Friesz, puis Cannes ensoleillé par Jaulmes. Une petite rétrospective

tient compte de Guigou, apporte un admirable quai de Monticelli, et aussi un quai fort intéressant du vieux Gagliardini qui, après avoir longtemps montré un Midi tout de recettes et d'oppositions brusques, a fini, très vieux, par quelques très belles toiles riches d'expériences et parvenues à une belle liberté de facture. Sans vouloir chicaner le P.-L.-M. sur son choix d'artistes, en reconnaissant la haute valeur de Jaulmes et de Friesz comme peintres du Midi, en reconnaissant que la salle spacieuse n'est pas élastique, on peut regretter l'absence ici de maîtres incontestables du paysage du Midi, Signac, Urbain, Valtat et sans négliger Verdilhan ou Sauvaigo, regretter l'éloignement de Seyssaud, de Mailland, de Chabaud, de Blanche Camus, de van Maldère auxquels on pourrait encore ajouter quelques bons artistes. Des vitrines, des poteries d'Aubagne, de belle tonalité jaune franc mais historiées de dessins verdâtres, des Santons, les uns en terre coloriée, les autres en faïence, les plus ordinaires de qualité étant les plus amusants, dans leur luxe éphémère de couleurs vives des figurines d'Arles, en somme un joli moment passé dans la couleur et l'évocation de belles peintures, présentes ou absentes.

§

Une nouvelle **galerie Attica,** ingénieusement disposée rue du Bac, dans une ancienne chapelle désaffectée et coupée en étages. En bas, de l'art décoratif, meubles et bibelots, en haut sous le dôme une galerie spacieuse et claire avec d'harmonieux bouquets et des paysages choisis de Renefer, Jallot, Marceron, des intérieurs somptueux et éclairés de Mme de Bauffremont, des jardins spacieux de M. de Mandat-Grancey, un beau portrait de jeune femme et des paysages de Sipiorski, et quelques agréables sculptures de Kretz.

§

La **Belgique** a tenu à résumer dans notre musée moderne de peinture étrangère, au Jeu de Paume, l'expression de sa puissance picturale et de la vivacité du tempérament artiste qui fleurit en Flandre comme en Wallonie. Les artistes belges procèdent à peu près de l'ancienne tradition par l'amour du beau métier et de la belle matière. A songer au passé

de ces écoles belges modernes en se limitant au XIXe siècle on voit régner ce souci de la plénitude du métier chez les Anversois, qu'ils soient du groupe de Leys ou du baron Wappers, ou, ensuite, de celui de Lamoricière ou Verlat. Même préoccupation chez les peintres de guildes, de paysans flamands à gros chevaux, tel Alfred Werwée. Triomphe absolu de la recherche de la peinture pure, et nous ne qualifions pas ainsi la recherche de l'abstraction, mais au contraire la recherche de la belle matière, chez ce prestigieux coloriste Brakelaer. Les Stevens apportent le même beau souci dans ces intérieurs merveilleux, laque et or, d'une curieuse précision de détails élégants dont Alfred Stevens entoure d'ailleurs de belles personnes très joliment formulées. Même la plus fâcheuse équipe de leurs peintres, les sentimentaux exagérés tels De Groux père, Madou, Stevens, le peintre obstiné des chiens, Stoblaerts, spécialiste acharné des porcelets, soignent le métier. L'impressionnisme avait trouvé en Belgique un excellent terrain, à la suite d'Artan et de Boulenger qui voisinent de méthode avec notre Daubigny; tout un groupe se place aux côtés de Seurat et de Signac, dont le peintre le plus important fut van Rysselberghe. Mais le succès de ces peintres francisants n'empêche pas le développement d'un autre groupe où les Laermans, les Frédéric entre autres donnèrent de bonne peinture; et la rétrospective à l'exposition du Jeu de Paume de Jacob Smits prouve l'existence d'un art flamand autochtone simple, un peu brutal parfois, mais tout imprégné de style personnel. Parallèlement l'exposition de Rassenfosse, le principal élève de Rops, prouve l'existence en pays wallon d'un art raffiné qui doit beaucoup à l'art français, car Rops a beaucoup étudié Delacroix pour arriver à sa puissante maîtrise de dessinateur. Cet art wallon est d'autant plus littéraire que souvent l'art flamand répugne à toute idéologie. James Ensor qui a fondu dans son originalité ces différents aspects de la peinture belge, animateur de foules, caractériste narquois, suprêmement habile n'a point pris part à cette exposition du Jeu de Paume, considérant sans doute qu'elle devait offrir la présentation des toutes nouvelles générations. La plupart des peintres présents nous sont connus moins par leurs visites aux Salons de Paris qu'ils désertent quelque peu que par deux participations

en groupe ethnique, qui eurent lieu, il y a quelques années, au Jeu de Paume, et aussi au Salon d'Automne qui nous avait fait apprécier Ryk Wonters, impressionniste de marque et l'émouvant paysagiste Oleffe. Parmi les vivants nous retrouvons le portraitiste remarquable Opsomer, Auto Carte à la fois audacieux et traditionnel, Sadeleer, breughelien et beau peintre des étendues neigeuses, Permeke et de Smeet, latéraux à notre Othon Friesz, van den Eekout, impressionniste intuitif et savant.. Marie Howet est une artiste très douée au large clavier qui sait traduire les étincellement joyeux de l'Orient et les mélancolies vert pâle et bleuâtres de l'Irlande, animer des légendes et modeler des nus solides, un peu sombres parfois et des portraits de femmes éclatants de belle couleur. C'est du bel art que celui de M. Savaes, peintre de flamboyants crépuscules. Mlle Juliette Cambier peint très joliment les fleurs. M. Paulus rend l'impression rude des terres et des hautes cheminées du paysage wallon. Il y a longtemps que Kvapil, Masereel, Yvan Cerf ont été adoptés par Paris. Tytgat est un robuste impressionniste. Parmi les sculpteurs, Minne, Wolfers dont les nouveautés d'art religieux importent, Achly dont les bustes sont fort intéressants, un excellent graveur, De Bruyker.

§

L'Exposition **Frédéric Bazille** ranime le souvenir d'un peintre dont tous les critiques et les amateurs font cas mais que le public ne connaît guère. Pourtant, Bazille devrait être illustre puisque sa carrière est parallèle à celle d'Henri Regnault et que la balle qui frappa Bazille en 1870 n'a pas été l'instrument d'une fatalité moins cruelle que celle qui abrégea les jours d'Henri Regnault à Buzenval. Mais la carrière d'Henri Regnault vrai maître, phénomène inattendu dans l'art officiel de son moment par sa couleur et son brio, était celle d'un jeune homme très chargé de lauriers, tandis que Frédéric Bazille fréquentait la bande honnie des impressionnistes. Il lui fut accordé l'honneur, que la postérité jugera insigne, de figurer dans l'*Atelier des Batignolles,* le tableau de Fantin-Latour que l'on peut aussi appeler l'*Hommage à Manet.* Cet honneur s'amplifiera avec le temps. Bazille à trente ans était déjà maître d'un vigoureux

métier. Ses réunions de famille, ses scènes de la vie de campagne dans ce midi montpelliérain, sa patrie d'origine et son terroir préféré, sont imprégnées de belle lumière solaire autour de figures très vivantes et d'un charme familier. C'est une sorte de cadet de Manet. Quelques critiques à des moments divers, où l'on exposait des œuvres oubliées de Bazille, ont été étonnés non seulement de l'habileté mais de la sagesse du faire de Bazille et ont pensé que cela devait lui constituer une place à part dans l'histoire de l'impressionnisme. C'est inexact. On trouverait la même impression d'art appuyé et certain à nombre de toiles impressionnistes du même moment, devant les grands portraits de femmes de Monet, l'Antonin Proust de Manet, tous les Degas de ce moment, devant les paysages et les natures mortes que Camille Pissarro peignait à Louveciennes et les natures mortes de Cézanne. C'étaient la prévention préjudicielle obtenue par la critique officielle et des marchands qui créaient un obscurantisme préventif et empêchaient de rendre justice à ces toiles, même à celles de Fantin-Latour, plus précises que celles des maîtres hollandais.

§

L'exposition des **Futuristes** est particulièrement décevante. L'abus des théories sans fondement, des phrases sonores à vocabulaire pseudo-scientifique est tout à fait impuissante à trouver des formes neuves et attrayantes picturalement. La sculpture est un défi à l'équilibre sans conquête de belles images. Un peintre religieux, Fillat, fait exception. Ses symboles sont assez élevés quoique très elliptiques et traduisent une émotion.

GUSTAVE KAHN.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Une œuvre inachevée d'Alphonse Daudet: Les Souvenirs d'un Page du Second Empire. — A la suite de *Rois en exil* (1), M. André Ebner a publié, il y a six ans, le chapitre I d'une œuvre inachevée d'Alphonse Daudet:

(1) Alphonse Daudet : *Œuvres complètes illustrées, Edition ne varietur* [tome VIII]. *Les Rois en Exil*. Paris, *Librairie de France*, p. 277.

SAINT-ALBE

Souvenirs d'un page du second Empire (1860-1870)

Nous détachons d'un autre « Petit Cahier », en partie consacré aux « Contes du Lundi », cette dernière forme d'un projet de relation, plusieurs fois repris et travaillé, écrivait M. Ebner. C'est le début d'une œuvre demeurée inachevée, où l'autobiographie se mêle à la fiction, et dont l'auteur a utilisé çà et là des fragments... (2).

Le texte retrouvé par M. Ebner avait paru dans l'*Evénement* du 1er juillet 1872. Les lecteurs du journal pensèrent sans doute qu'Alphonse Daudet, ayant terminé ses *Contes du lundi*, commençait la publication d'une œuvre nouvelle. Mais brusquement et sans explication, *Les souvenirs du page* furent interrompus. Le 15 juillet, Daudet reprenait, avec le *Zouave*, ses *Contes du lundi*.

Alphonse Daudet avait écrit une autre version des *Souvenirs d'un page du Second Empire* (*Un début dans l'Administration*), qu'il donna aux *Annales* (31 mars 1895).

Dans le fragment publié par l'*Evénement*, fils d'un légitimiste, qui s'était ruiné à force d'aller voir son roi, Henri V, à Frohsdorf, — et de jouer, au retour, à Baden ou Wiesbaden, le jeune Saint-Albe quittait Bordeaux le 30 septembre 1860 pour aller chercher fortune à Paris, emportant en guise de viatique la devise que lui rappela son père : « *Fides, spes!... Fides, spes* jusqu'à la mort. »

Le chapitre se terminait sur un mélancolique et significatif *hélas!*

Dans le fragment publié par les *Annales*, le jeune Saint-Albe est installé à Paris dès l'hiver de 1854. Il a vingt-trois ans, il vient de se marier. Les états de service de son père Jean-Marie Saint-Albe, qui n'est pas légitimiste mais capitaine de frégate en retraite, lui ont valu une place d'expéditionnaire au ministère de la Marine. Au cours d'une soirée donnée par M. Ducos, son chef, il chante les deux rôles d'amoureux dans le *Déserteur* et *Rose et Colas*. Le lendemain, M. Ducos le fait appeler dans son cabinet.

Le ministre était debout quand j'entrai, raconte Saint-Albe. Poivre et sel, de grands traits encadrés de favoris à la d'Orléans, il

(2) « Se reporter au ch. II : *Un Royaliste.* » Note de M. Ebner.

vint à moi, vif et familier, et me poussa par l'épaule vers un personnage très chauve et de grande allure qui se chauffait le dos à la cheminée.

— Mon cher comte, voici notre oiseau bleu..., dit le ministre avec désinvolture et déférence.

Le comte me regarda une minute, à fond, puis m'interrogea sur mon âge, ma famille...

— Marié?... Pas encore d'enfant?... Ah! tant mieux!

Nonchalance ou fatigue, la moitié des mots restait dans sa moustache. Je ne comprenais pas toujours très bien, éprouvant du reste cet embarras où l'on se trouve devant quelqu'un qui se croit très connu de vous et dont la personnalité vous échappe totalement. L'œil vague, l'esprit en défense, on écoute, à l'affût d'un mot, d'un détail pouvant vous mettre sur la voie. Cet air de réserve, de contrainte, plut beaucoup, je l'ai su depuis et j'en eus la preuve immédiate, puisque le « cher comte » inconnu m'offrait de me prendre comme chef de cabinet, huit mille francs, logé, chauffé... Le rêve!

— Ça vous va?

Si ça m'allait!

— Eh bien! demain matin, sept heures... au Quai d'Orsay.

Il me sourit de très haut, salua de même avec une grâce insolente que je n'ai jamais connue qu'à lui, et s'en fut, escorté, jusqu'au petit salon d'attente, par le ministre qui me revint les mains tendues, dans un bel élan d'expansion bordelaise.

— Je vous félicite, mon cher enfant!

Je le remerciai de sa sympathie; puis, au risque de lui paraître idiot:

— Mais qui est-ce donc?

Je ne pouvais rester dans mon incertitude. Il y a tant de comtes à Paris, et le quai d'Orsay est si grand!

M. Ducos me regarda, stupéfait de ma mine ingénue :

— Comment! Vous ne savez pas?... Mora, voyons!... Le président du Corps législatif.

Et quel autre, en effet, que ce grand sceptique de Mora, cet exquis sybarite, qui affectait dans la vie de peser au même poids la politique, les affaires, l'amour, quel autre aurait pu choisir pour chef de son cabinet de vice-empereur un tenorino de salon, un amoureux d'opéra-comique? Il est vrai que sous l'amateur de flonflons expertisait un subtil déchiffreur d'êtres, un très fort maquignon qui connaissait et conduisait les hommes encore mieux que ses écuries. Je ne fus pas long à m'en apercevoir...

« J'appris bien d'autres choses encore, chez Mora... » conclut Saint-Albe. Ces choses, Alphonse Daudet les révéla

dans le *Nabab*, en les romançant, comme il avait déjà romancé les souvenirs de son page qui sont en partie inventés(3). Ce qui ne l'est pas, c'est la silhouette du « comte » de Mora.

AURIANT.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Gonzague de Reynold : *La Démocratie et la Suisse,* essai d'une philosophie de notre histoire nationale, troisième édition revue et augmentée; Bienne, Editions du Chandelier. — Mémento.

M. Gonzague de Reynold a fait paraître l'an dernier une nouvelle édition de son gros ouvrage **La démocratie et la Suisse,** publié pour la première fois en 1929 et qui, à l'époque, avait fait quelque bruit dans le Landernau helvétique.

Au cours de ces dernières années, il semble (je dis: il semble, car c'est peut-être une illusion) que le nombre des gens qui, en histoire et en politique, empruntent leurs opinions au *Dictionnaire des idées reçues* se réduise à vue d'œil dans la plupart des pays européens. La France en conserve beaucoup, mais c'est en Suisse, je crois bien, que l'on trouverait le pourcentage le plus élevé de ces bipèdes incurieux. Le bruit mené par quelques petits groupes d' « hérétiques », dont les chefs au moins émettent la prétention de « choisir » leur doctrine, n'empêche pas le troupeau de se presser sur la grand'route: les politiciens l'y ont conduit, les « comitards » se chargent de l'y maintenir.

Entendons-nous bien: je ne veux pas dire que les Suisses ne s'intéressent pas à la politique. Au contraire, il est peu de peuples au monde où chacun prenne une part aussi active à la chose de tous. Mais quelle pauvreté d'imagination! Combien rares sont les esprits assez libres, assez inventifs pour se représenter un avenir débordant ou brisant le cadre des partis historiques, des leçons apprises, des institutions connues. Ceux-là même qui croient à la nécessité d'un renouveau en demandent le principe aux révolutions fasciste, bolchéviste, nationale-socialiste, ou bien encore à l'ensei-

(3) Cfr. *Les Premières années de Paris d'Alphonse Daudet : L'Esprit français,* 10 novembre 1932, pp. 332-336.

gnement de Maurras. Sans doute comprennent-ils que les expériences faites à l'étranger, si on les recommençait en Suisse, n'aboutiraient pas forcément aux mêmes résultats. Ils avouent qu'il faudrait « adapter » à notre terroir les produits importés dont ils préconisent l'usage, mais, jusqu'à ce jour, leurs essais d'adaptation ne me paraissent pas devoir déchaîner des clameurs enthousiastes.

Ce conformisme, cette timidité, ont de quoi surprendre, car, au cours de son existence, le peuple suisse a souvent fait preuve d'ingéniosité, d'initiative et de hardiesse. Les Constitutions fédérales de 1848 et de 1874, le Code civil de 1907 furent, à leur date, des œuvres méritoires qui exprimaient un esprit novateur, qui amorçaient d'importantes réformes. La source à laquelle buvaient nos devanciers serait-elle aujourd'hui épuisée? On espère qu'elle ne l'est pas, mais on voudrait la voir couler avec plus d'abondance(1).

D'autres nations sont-elles mieux partagées? Certaines semblent avoir accepté en bloc, d'un seul homme ou d'un petit groupe d'hommes, une nouvelle provision d'idées. Par fatigue, par dégoût d'un effort longuement et vainement prolongé, ou encore par un besoin désespéré de croire en quelqu'un ou en quelque chose, elles ont consenti aux transformations dont elles poursuivent aujourd'hui l'expérience. Qui ne voit que ces changements n'aboutissent qu'à fonder un nouveau conformisme, peut-être nécessaire, bienfaisant même dans certains pays, mais gênant à l'égal de l'ancien pour tout individu qui s'obstine à penser librement?

Revenons à la Suisse et à M. de Reynold.

Les réflexions qui précèdent aideront à comprendre pourquoi son ouvrage, en 1929, n'a guère été compris, pourquoi surtout il a paru insolent à certains lecteurs timorés. Quelques sectaires du radicalisme helvétique, auquel Reynold inspire autant d'horreur que René Benjamin à un instituteur S. F. I. O., l'ont même jugé sacrilège.

Depuis ce beau tumulte, bien des esprits se sont ouverts. Certains faits n'ont pas laissé d'encourager l'auteur et

(1) On observe chez de bons esprits une certaine indifférence en matière politique. Elle paraît être à base de lassitude : quand on l'appelle trop souvent aux urnes, le citoyen finit par trouver insipide un jeu dont les résultats ne répondent pas toujours à son attente.

d'ébranler la conviction de ses adversaires. M. de Reynold était donc bienvenu à rouvrir le débat, pour mesurer les gains acquis, pour compléter, pour préciser sa démonstration.

Le volume de 1929 avait XVII-370 pages; celui de 1934 en compte XXXVII-512.

Du premier, j'ai parlé ici même à l'époque de sa publication (2). Je résumais ainsi mon sentiment: « Evocateur du passé, Reynold a écrit un grand livre; témoin du présent, il n'a pas donné à son ouvrage toutes les conclusions positives que l'on était fondé à en attendre ».

L'admirable fresque historique de la première édition est reproduite sans changements. La partie politique, en revanche, s'est enrichie de considérations nouvelles, qui mériteraient d'être longuement discutées. On devra se borner à en montrer l'essentiel.

M. de Reynold, rappelons-le, distingue entre la démocratie d'autrefois, telle que l'ont pratiquée certaines régions au moins de l'ancienne Suisse, et le *démocratisme*, issu des « immortels principes » de 1789. Il admet celle-là et rejette celui-ci, dont il voit dans le socialisme l'aboutissement fatal.

Ses conclusisons de 1934 poursuivent avec sévérité l'analyse amorcée en 1929 des faiblesses qui se révèlent aujourd'hui dans un régime bâtard. De ce régime, M. de Reynold fait une critique très serrée et presque toujours juste. Mais quels remèdes propose-t-il à ses concitoyens? C'est là que je l'attendais, car c'est là que, dans la première édition, sa pensée m'avait paru un peu flottante.

Elle est aujourd'hui plus ferme et plus nette. Ferme, elle n'aurait pas dû l'être moins il y a cinq ans, puisque l'auteur avait depuis longtemps déjà choisi sa position intellectuelle: celle d'Aristote amendé par saint Thomas d'Aquin, c'est-à-dire celle de la philosophie catholique. Au reste, ce n'est pas sur les principes que M. de Reynold nous semblait alors hésiter, mais sur l'application que l'on en pouvait faire à la Suisse actuelle, au monde dans lequel nous vivons. Sur tout ce qui touche au présent ou annonce l'avenir, il s'exprime, dans son nouveau discours au peuple suisse, avec toute la précision désirable.

(2) *Mercure de France* du 1er avril 1929, p. 231.

Ainsi qu'il est naturel à un esprit formé comme le sien, il procède par déduction et non par induction, il va du général au particulier, de la règle aux modalités pratiques. Pour le suivre, il faut, bien entendu, admettre avec lui que « la politique relève de l'histoire, de la philosophie, de la morale ». Si l'on incline à voir en elle une science d'observation, dont les méthodes ressembleraient à celles de la biologie, ou un art empirique, dont les lois — si elles existent — ne se découvrent qu'à l'usage, on ne saurait accepter l'enseignement de M. de Reynold.

Je ne songe pas à engager avec lui une discussion approfondie: l'abondance de ses points de vue, l'ingéniosité de ses développement exigeraient un volume de commentaires.

Bornons-nous à quelques suggestions.

Depuis plus d'un siècle, l'histoire de la Suisse se résume en une lutte entre fédéralistes et centralisateurs. Les gains réalisés par la démocratie, la primauté accordée à l'économique sur le politique (3), au matériel sur le spirituel ont favorisé jusqu'à ce jour la centralisation. Mais l'existence même de la Suisse demeure liée au maintien du fédéralisme. Il devient donc indispensable et urgent de freiner le « démocratisme » et de remettre au premier plan les valeurs intellectuelles et morales. Les minorités romande et catholique doivent l'exiger: c'est leur intérêt évident, qui coïncide heureusement avec celui du pays tout entier. Sur tous ces points, M. de Reynold a entièrement raison. Il souhaite une alliance entre la vieille Suisse et le monde nouveau. Le résultat en serait « l'Etat populaire que la démocratie contient en puissance, qu'elle aura préparé, mais dont elle n'aura su être qu'une préfiguration mécanique ».

A la base de cet Etat, notre écrivain place l'organisation professionnelle. Pour lui, « le système corporatif est le complément du système fédéraliste ». Là, il faudrait mettre un point d'interrogation. Il s'agit d'une expérience que la Suisse n'a pas encore tentée. Le seul pays qui soit en train de la faire en grand, c'est l'Italie. Et, semble-t-il, avec des résultats heureux. Or, l'Italie n'est pas seulement hiérarchisée, mais centralisée. Si l'on introduisait en Suisse les corpora-

(3) *Politique* est pris ici au sens le plus élevé, au sens aristotélicien du mot.

tions italiennes, quelles précautions ne faudrait-il pas prendre pour les empêcher de peser dans la balance au profit des centralisateurs, au détriment de ces libertés cantonales plus nécessaires aujourd'hui que jamais? Les adversaires du fédéralisme n'ont-ils pas trouvé un de leurs meilleurs arguments dans le fait que le canton, au point de vue économique et social, est une unité trop petite pour qu'un Etat organisé à sa mesure y puisse accomplir sa mission en toute indépendance? Est-il possible, sans demander au pouvoir central son concours (et, par conséquent, sans renforcer sa domination), d'imposer au pays tout entier l'institution corporative?

M. de Reynold veut encore que la Suisse soit un Etat chrétien. Dans sa pensée, cela paraît signifier: un Etat catholique, puisqu'il insère dans son livre un chapitre de 45 pages sur la conception catholique de l'Etat (4). Philosophe thomiste et gentilhomme fribourgeois, il ne saurait concevoir et sentir le christianisme que sous sa forme catholique. L'Etat qu'il appelle de ses vœux se constitue aujourd'hui en Autriche. Menacé par le racisme des *Nazi* et le marxisme des *Sozialdemokraten,* on souhaite qu'il puisse éloigner à jamais de lui ces deux périls. Supposons sa victoire assurée. Quelle valeur présenterait-elle pour nous? Aucune, car en Suisse, le problème se pose autrement. L'Autriche est catholique par les 94 % de sa population. Chez nous, il y a 1.660.000 catholiques en face de 2.330.000 protestants (5). Or, M. de Reynold reconnaît qu' « un peuple divisé par la terre le sera toujours dans son esprit, dans sa volonté ». Il ne saurait donc espérer de convertir à la foi romaine la ma-

(4) Chapitre très brillant, plein d'éloquence et d'érudition, mais dogmatique et paradoxal. L'auteur situe sa définition de l'Etat catholique au temps de la Contre-Réforme et du baroque. N'est-il pas victime, ici, d'un certain snobisme, de cette mode, assurément passagère, qui, depuis quelques années, s'efforce de remettre en honneur des formes d'art définitivement périmées, aussi éloignées que possible de cette nudité, de cette simplicité vers lesquelles convergent toutes les forces vives de notre époque? Je puis assurer M. de Reynold que je n'emprunte pas mon idée du baroque au fameux *Dictionnaire,* mais au témoignage de mes sens. Identifier le catholicisme à cette emphase, à cette boursouflure, à cette inflation, ce serait, pour moi, le condamner sans appel. Intellectuellement, le baroquisme — comme cette euphorie de l'après-guerre dont nous commençons à nous guérir — fut une maladie épidémique.

(5) Je laisse de côté les libres-penseurs et les Juifs.

jorité de ses compatriotes. Alors, de deux choses l'une: ou l'Etat fédéral ne sera pas catholique, mais areligieux (tout au plus déiste, comme nos gens de 1848 ont voulu qu'il le fût), ou il sera protestant. Selon M. de Reynold lui-même, un régime de ce dernier modèle se caractérise par son « biblisme », sa sévérité, son intolérance morale, par « cette atmosphère de contrainte qui devient irrespirable dès que l'Etat protestant est une république et tend soit à la démocratie, soit à l'oligarchie ». Est-ce bien cela que l'auteur désire? Non, sans doute. Pourquoi, donc, ne pas s'en tenir aux articles 49 et 50 de notre Constitution de 1874, le pouvoir fédéral ne s'occupant du fait religieux que dans les limites tracées par ces articles et les cantons demeurant libres, sous réserve des mêmes dispositions, de régler à leur guise, chacun sur son territoire, les rapports des Eglises et de l'Etat? Car il ne s'agit pas de savoir si l' « Etat chrétien » de M. de Reynold est souhaitable, mais si, dans le cadre d'une Confédération comme la nôtre, il est possible, fédéralement.

Certains critiques radicaux ont cru découvrir une contradiction entre le christianisme de l'écrivain et son antidémocratisme. Je ne reprendrai pas à mon compte ce reproche qui me paraît reposer sur une conception protestante de la doctrine chrétienne. Mais il est curieux de constater qu'un démocrate luthérien se rencontre ici avec Nietzsche. Celui-ci, en effet, accuse le christianisme d'être « l'événement historique qui tend à faire passer le gouvernement du monde des mains de l'élite aux mains du nombre » (6).

Supposons maintenant, dans un pays comme la Suisse, où les protestants ont la supériorité numérique, un « Etat chrétien », qui ne serait ni ultramontain ni parpaillot, ou qui s'efforcerait d'être l'un et l'autre à la fois. Supposons encore qu'il se produise dans ce pays une réaction antidémocratique telle que M. de Reynold paraît la souhaiter. Qu'arriverait-il? Pour le prévoir, il n'est que de regarder ce qui se passe en Allemagne, où une majorité protestante (40 millions contre 20 millions de catholiques), attaquée par le réactif national-socialiste, se décompose en deux éléments: d'une

(6) Jules de Gaultier : *Nietzsche*, Paris, 1926.

part, ceux qui répudient les Pères et les Docteurs de l'Eglise pour se fier, selon la parole de Maurras, « aux Evangiles de quatre petits juifs obscurs »; de l'autre, ceux qui, ne pouvant pas, comme les catholiques, neutraliser dans la religion de leurs pères l'apport du judaïsme, préfèrent abandonner Jésus pour adorer Wotan (chez nous, ce serait plutôt Gambrinus) (7).

J'ai été, je m'en aperçois trop tard, beaucoup plus long que je ne voulais. Tant pis. La faute en est à M. de Reynold, à son art de faire surgir sous chacune de ses phrases la matière d'amples débats: il oblige à penser, il impose à l'esprit du lecteur une incessante gymnastique.

On pourrait causer avec lui interminablement. Mais il faut s'arrêter.

Pour finir, une remarque. Notre auteur voit dans l'anarchie de la pensée une des tares de ce siècle. Sans doute a-t-il raison. Mais ne faut-il pas préférer le désordre, quels qu'en soient les dangers, à la mort ou à l'asservissement de l'esprit, conséquences fatales de certains régimes autoritaires? Dans un monde où chacun serait de son avis, quel usage M. de Reynold pourrait-il faire de son éloquence et de sa dialectique? Ce qui donne leur valeur à ses avertissements, c'est la confusion même des temps où nous vivons. Nous voudrions le voir passer maintenant de la philosophie à l'action. La Suisse se prépare à refondre en entier sa Constitution fédérale. Pourquoi l'éminent historien et critique de notre démocratie n'essaierait-il pas de condenser et de concrétiser dans un projet de charte l'essentiel de ses idées?

(7) Observons en passant que les trois grandes révolutions réalisées par notre époque (bolchévisme, fascisme, national-socialisme) ne sont guère chrétiennes. Quant à la révolution d'Action Française, demeurée jusqu'à ce jour à l'état d'« excitant doctrinal », l'Eglise l'a condamnée.

M. de Reynold devrait méditer ces paroles de M. Rust, ministre prussien de l'Instruction publique : « Ni la réforme ni la contre-réforme n'ont pu conquérir l'Allemagne complètement et créer ainsi la possibilité d'une religion d'Etat. Le programme national-socialiste reconnaît le christianisme positif. Mais, étant donné que le peuple allemand est partagé en deux confessions, il ne peut pas exprimer de ce fait une profession de foi en faveur du dogme chrétien, mais seulement en faveur du christianisme pratique. Les deux confessions peuvent se rencontrer dans l'éthique chrétienne, tandis que, sur un dogme, un peuple ne peut que se désunir. Si l'on veut créer un peuple uni, il faut que l'on fasse oublier le sentiment de la séparation en deux confessions, en renforçant celui de la nationalité commune. Un gouvernement responsable est forcé de diriger l'éducation dans ce sens. »

Mémento. — M. de Reynold a publié récemment (à Lausanne, chez Payot) une réédition de son petit ouvrage sur le *Génie de Berne*. Il y a joint un essai brillant sur l'*Ame de Fribourg*, sa ville natale et la mienne, dont il définit la position singulière entre le monde germanique et le monde latin, dont il raconte brièvement — mais avec quel éclat — l'histoire et la légende, dont il évoque enfin le romantisme médiéval, recouvert et absorbé dès le XVIIIe siècle par la culture française, qui s'allie chez les Fribourgeois à une sensibilité profondément catholique.

RENÉ DE WECK.

LETTRES ROMANES

Paul Froment: *Ecrits en prose*, Imp. Castellui, Toulouse. — Philadelphe de Gerde: *Bernadeta*, Privat-Didier, Toulouse, Paris. — Abbé Joseph Salvat : *Paraulas crestianas*, Privat-Didier. — Baptiste Bonnet : *Le valet de ferme*, Ed. méridionales, Nîmes. — Joan Ladoux: *Canson carladeza*, Imp. du Midi, Béziers. — Gabriel Bernard: *Madeloun Pourtoulago*, Macabet frères, Vaison (Vaucluse). — Louis de Nussac: *La fondation du haras royal de Pompadour*, Imp. Lachaise, Brive. — J. de Font-Vierano: *Tres pacho diaboulico en Ceveno*, Ed. dou Porto-Aigo, Aix-en-Provence. — Henri Gilbert: *Contes de l'Aze* (II), Lib. de « L'Avenir », Clermont-Ferrand. — *Armana marsihés*, Imp. Charbonnel, Marseille. — *Armana prouvençau*, Lib. du Roi René, Aix-en-Provence. — *Lou Bartavèu*, Macabet frères, Vaison. — Pierre Azéma: *Outavian Bringuier*, Ed. de la Cauquilha, Montpellier. — Revues: *Calendau, Oc, Marsyas*. — Edouard Mazin, Bernard Sarrieu, Mme Luquin. — Arsène Vermenouze. — Les prix Fabien-Artigue. — Mémento.

La piété et la fidélité à la mémoire d'un poète ont animé MM. Mesplé, Salères et Delseriès, éditeurs des **Ecrits en prose** de Paul Froment. Paul Froment, né à Floressas (Lot) en 1875, mourut le 10 juin 1898 aux Roches-de-Condrieu (Isère), alors qu'il faisait son service militaire; on pense généralement qu'il se suicida. L'œuvre de ce félibre mort à 23 ans se compose de *A trabès règos* (1895), *Flours de primo* (1897), « rimes d'un petit paysan », des *Poésies complètes* et enfin des *Ecrits en prose*, deux recueils publiés après sa mort et dus à la ferveur de ceux qui restèrent ses amis. Paul Froment était valet de ferme; sa besogne quotidienne achevée, il se consacrait à son art, et Mistral lui-même salua avec admiration ses premiers poèmes. On se demande où ce petit domestique, sorti à 12 ou 13 ans de l'école communale, a pu puiser sa culture intellectuelle et son style. Quant à son inspiration, il la dut à la terre qu'il retourna en tous sens et chanta avec un amour qui étonne un peu chez cet humble travailleur:

Et petit valet qui travaille
Depuis l'aube jusqu'à la nuit,
Si je n'ai du foin, je mange de la paille,
Mais je me contente de ce que j'ai.
. . . .
Je n'ai pas d'argent, je n'ai guère d'esprit,
Et je mourrai, comme est mort mon père,
Paysan de la tête au talon.

Les *Ecrits en prose* se composent: d'abord de douze contes [q]uercynois écrits en un dialecte châtié que pourraient envier [b]ien des félibres, et non des moindres, bien que Froment [e]ût été un primaire, ce dont il n'avait point honte; puis [d]'extraits de correspondance (en français, lettres à Francis [M]aratuech, Aristide Salères, Bacquié-Fonade, F. Doumerc [e]t Marcel Jouffreau. J'ajoute qu'un précieux glossaire termine [l]'ouvrage: on y trouve de nombreux mots essentiellement du [Q]uercy.

Bernadeta, comme ce titre l'indique, est l'histoire, en vers, [d]e Bernadette de Lourdes, rééditée, en une très belle collec[t]ion, par Privat-Didier. Mme Philadelphe de Gerde est aux [P]yrénées ce que fut Mistral à la Provence; je ne pense pas [q]u'on puisse lui faire un plus juste éloge. M. Armand Praviel, [i]l y a quelque vingt ou vingt-cinq ans, la dépeignait ainsi: « Vêtue à la mode de son pays, coiffée du capulet bigourdan, [p]ortant toujours le deuil symbolique de la patrie méridio[n]ale... » et M. Gandilhon Gens-d'Armes disait, il y a quelques [a]nnées, que pour comprendre Mme Philadelphe de Gerde, « il lui suffisait de penser à cette vieille Bretonne dont [C]harles Le Goffic a conté l'histoire. Quand, dans le coin de [B]asse-Bretagne où elle avait vécu, personne ne sut plus parler [b]reton, elle prit ses hardes et s'en alla vers le nord, à tra[v]ers la lande, comme une ombre, muette et farouche. » Telle [e]st la personnalité de l'auteur de *Bernadeta* et d'autres beaux [o]uvrages en dialecte bigourdan. En tête de l'ouvrage, un [a]vertissement assez long, relatif à la langue d'oc et signé des [m]embres du comité d'édition, des notes relatives à la lecture [o]ccitane et à la graphie ne sont point inutiles au lecteur, [p]oint forcément averti de ces choses.

On retrouve d'ailleurs ces mêmes avertissement et notes

dans **Paraulas crestianas,** par M. l'abbé Joseph Salvat, parues dans la même collection que *Bernadeta,* comme on doit les retrouver dans tous les ouvrages de cette collection qui, je l'ai dit, est très belle. M. l'abbé J. Salvat, professeur au petit séminaire de Castelnaudary, a écrit un grand nombre de sermons et de discours en langue d'oc, et les lettrés n'ont pas oublié *L'ama occitana,* sermon prêché à la basilique de Saint-Nazaire, en la cité de Carcassonne, le 15 juillet 1928, pour la fête de l'âme occitane, ni ces *Paraulas dins la néit,* parues en 1932. M. l'abbé J. Salvat est félibre majoral depuis 1927, et titulaire de la cigale d'Agout ou de Buzet. Son dernier livre est divisé en quatre parties: « Heures félibréennes », « Panégyriques », « Homélies » et « Mystères »; ce qui s'en dégage le mieux, c'est la douceur. On prend un plaisir rare, supérieur, à la lecture de *Paraulas crestianas* et, quand on a fini le livre, on sent en soi le regret de n'avoir pas été mêlé à la foule recueillie, pour entendre l'auteur prêcher dans quelque église méridionale. J'ajoute que la traduction française, excellente, est l'œuvre d'écoliers et d'écolières du Collège d'Occitanie, à Castelnaudary.

Les « Editions méridionales » ont réédité **Le valet de ferme,** par Baptiste Bonnet, traduction d'Alphonse Daudet, avec une préface de M. Léon Daudet. Le livre, au reste, est dédié par l'auteur à son traducteur. Il est dommage que le titre provençal n'ait pas été rappelé, dommage aussi que tant de coquilles typographiques aient été oubliées dans les deux textes. Mais il est bon qu'on ait sorti de l'oubli cette œuvre; déjà, l'école félibréenne *La Tour Magno* y avait songé.

M. Joan Ladoux rappelle dans une note, à la fin de **Canson carladeza** que le Carlades (ou Carladez?) est un petit pays de Haute-Auvergne comprenant approximativement les cantons de Mur-de-Barrez (Aveyron), de Vic-sur-Cère, de Montsalvy et de Maurs (Cantal). M. Ladoux ne s'est pas préoccupé, comme le duc de la Salle de Rochemaure, du passé historique de son pays: il a préféré en chanter le charme et s'est rappelé délicatement les impressions de son enfance paysanne. Je crois que la meilleure partie du livre est « Chansons ». Puis-je reprocher à l'auteur d'avoir consacré des notes à *Los Bôches* (Les Boches) — c'est bien périmé — et même à *Kamerad*? Je signale aussi à M. Ladoux

que *monina* veut dire « guenon » et non pas « singe » ; mais ce sont là des détails: ils montreront à l'auteur, maître en gai-savoir, que j'ai lu son livre. *Canson carladeza* mériterait d'être expurgée, mais, tout compte fait, c'est une œuvre honnête, et il faut remercier M. Joan Ladoux de s'être souvenu de sa « petite patrie » et de l'avoir chantée avec émotion.

M. Gabriel Bernard, maître en gai-savoir depuis 1932, a écrit en 1914 une étude sur le chanoine Emmanuel Bernard; puis, en 1929, *La bello bugado*; en 1930, une étude sur Pèire Laplanche, et, en 1932, *A la calo de Bouqueiran.* Son dernier ouvrage, **Madeloun Pourtoulago** est un roman villageois de belle tenue littéraire et très bien construit. L'auteur a observé avec attention les différents personnages de son livre; on pourrait peut-être lui reprocher certains dialogues un peu mous, mais il n'y a pas de longueurs dans ce bon roman qu'on lit avec plaisir.

Il ne m'appartient pas de parler dans cet article de **La Fondation du Haras royal de Pompadour et Arnac-Pompadour au XVIIIe siècle,** par M. Louis de Nussac, mais je voudrais signaler l'inlassable activité régionaliste de l'érudit limousin. Dès 1892, M. de Nussac fonda la revue félibréenne et régionaliste *Lemouzi,* maintenant introuvable; depuis, au cours d'une longue carrière littéraire, il a écrit de nombreux ouvrages, notamment sur Brive. Dans son dernier livre, inspiré des mémoires de Bertrand Bessas, l'auteur signale les chansons satiriques que l'abbé David écrivit, en dialecte limousin, contre le piqueur Quénoy qui

> ...venguet à Pompadour
> Pus paubre qu'un pelhaire;
> Li pesaven gros-gaire...
> Sas hardas dinz un mouchadour

(...vint à Pompadour — Plus pauvre qu'un chiffonnier; — Ses hardes dans un mouchoir — Ne lui pesaient guère...)

et qui, plus il menaçait l'abbé David, plus il excitait sa verve, au point de lui faire écrire:

> Zou diable minge quela rassa
> Que l'infern,
> Lucifer,
> Lous counfounde;
> A qu'ei de foututz rajat-mounde.

(Que le diable mange cette race, — Que l'enfer, — Lucifer, — Les confonde; — Ce sont de *foutus* enragés.)

Je regrette de ne pouvoir transcrire en entier ces chansons savoureuses, mais il faut savoir gré à M. Louis de Nussac de les avoir recueillies.

Comme on retrouve l'âpre pays de Lozère, dans **Tres pacho diaboulico en Ceveno**! Le titre l'indique: c'est l'histoire de trois pactes passés avec le Diable, en un pays qui a gardé certaines de ses superstitions, où l'on croit encore, sans se l'avouer, aux sorciers, aux jeteurs de sort et, naturellement, au Diable. M. Henri Pourrat a bien vu cela dans *Les sorciers du canton.* Chaque canton du Massif Central, en effet, a ses sorciers et Jousè de Font-Vierano nous raconte, pour notre plaisir, trois courtes mais étranges histoires: « Le cousin de Tarrabias », « Le baron de Montalet » et « Le mas du Diable ». On souhaite que l'auteur en connaisse encore d'autres.

M. Henri Gilbert continue ses **Contes de l'Aze** par *L'Aze, belh fraire delh Bon Dieu,* sept pages qui sont plutôt une grosse farce qu'un conte et dont le principal mérite consiste à avoir été écrites dans un bon dialecte de Basse-Auvergne.

Les almanachs sont toujours utiles. J'en ai là un brelan: l'**Armana marsihés,** l'**Armana prouvençau** et **Lou Bartavèu.** Dirai-je quel est le meilleur? Ils sont tous bien amusants et on y trouve de bonnes choses et des signatures de félibres connus. Mistral lui-même ne négligeait pas d'écrire dans les almanachs et, pendant 35 années consécutives, il a rendu compte, dans l'*Almanach provençal,* dans une série de chroniques parues sous le pseudonyme de Guy de Monpavon, des faits pouvant intéresser ceux qui aiment les lettres romanes. L'almanach est un sûr moyen de diffuser la littérature d'oc: quelle famille, en effet, n'en possède pas un, qui sera lu et relu au long des soirées d'hiver?

M. Pierre Azéma, qui dirige de façon si heureuse la revue *Calendau,* est infatigable. A peine ai-je eu le temps de rendre compte de ses deux dernières plaquettes, de haute tenue, *Mistral, pouéto épi* et *Rabelais en Terro d'O,* que je reçois **Outavian Bringuier,** où l'auteur retrace la vie du poète montpelliérain (1829-1875). Il paraît que ce livre est le premier chapitre de l'histoire de l'expansion du félibrige en Languedoc, annoncée par *Calendau* dès le mois de mai 1933.

En effet, M. Léon Teissier, dans ce numéro, disait que la revue publierait trois études: *a*) Mistral et les Catalans; *b*) L'expansion du félibrige; *c*) Mistral intime. Puisque je parle de **Calendau,** qu'il me soit permis de signaler en passant qu'une grande partie du numéro de janvier a été consacrée à l'italianisme, par les soins de MM. Pierre Azéma, Léon Teissier et Marius Jouveau, trois signatures autorisées; que Clardeluno parle d'Henri Mouly et de son œuvre rouergate, en janvier et février, et enfin que *Calendau* est plus vivant que jamais. Je ne sais si on osera me contredire, si j'affirme que M. Pierre Azéma est un de ceux qui font le plus à l'heure actuelle pour continuer les traditions félibréennes. M. Teissier dit que si un jour un Languedocien devient capoulié du félibrige provençal, il se pourrait que ce soit Bringuier qui lui ait tracé la voie: allusion transparente, n'est-ce pas?

Oc, revue de la renaissance des pays d'oc, continue, sous la signature de M. L. Alibert, sa précieuse étude de grammaire occitane. Il est bien dommage que cette belle et importante revue ne paraisse pas plus souvent et, surtout, plus régulièrement.

M. Sully-André Peyre a publié, en janvier, dans sa revue bilingue **Marsyas,** de bien beaux vers: « Un psaume du roi David ».

Le 29 octobre 1934 est mort à Paris, à l'âge de 44 ans, Edouard Mazin, maître en gai-savoir depuis 1923, de la maintenance du Limousin, auteur de *Lou Ramdal en flour.*

Bernard Sarrieu (1875-1935) est décédé à Montauban. Majoral du félibrige, il était titulaire de la cigale des Alpilles. Il laisse de nombreuses œuvres, notamment *Era bouts dera Mountanho.*

A 85 ans, est morte, en Avignon, Mme Luquin, veuve en premières noces d'Emile Ranquet (1846-1873), avocat et félibre.

Il y a 25 ans, mourait, le 8 janvier 1910, Arsène Vermenouze, auteur de *Flour de brousso* (1896) et de *Jous la Cluchado* (1908). C'est Vermenouze qui, sans conteste, a le plus fait pour les lettres auvergnates qu'il a régénérées. Le poète était né le 26 septembre 1850, à Ytrac (Cantal). (Voir *Mercure de France,* 15-7-1933.)

Le **grand prix Fabien-Artigue** (10.000 fr.) est décerné, chaque année, à une œuvre de poésie, mais, tous les quatre ans, il est réservé à une œuvre écrite en langue d'oc. Au cours de sa dernière séance, l'Académie des jeux floraux de Toulouse l'a attribué à M. Paul-Louis Grenier, bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, pour son ouvrage *La Dama à l'Unicorn* (voir *Mercure de France*, 15-12-34). M. Jean Armade, professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier, a obtenu un prix d'académie de 3.000 fr. pour son ouvrage *L'Oliveda*. Le premier poète de langue d'oc qui ait reçu le grand prix Fabien-Artigue a été le Limousin Albert Pestour, en 1931.

MÉMENTO. — Miquèu de Camelat : *L'Espigue aus dits*, poésies (Imprimerie de Marrimpouey, Pau) ; Emile Ripert : *Notes et commentaires pour le poème de Mirèio* (Edition des Belles-Lettres) ; J. Labaigt-Langlade : *Obres causides* (Imprimerie Nabère, Orthez).

FRANÇOIS-PAUL RAYNAL.

LETTRES ANGLAISES

Edgar Jepson : *Memories of a Victorian*, Gollancz. — Jean Catel : *John Keats et les Odes*, Cahiers du Sud. — James Milne : *The Memoirs of a Bookman*, John Murray. — Halliday Sutherland : *The Arches of the Years*, Geoffrey Bles. — John Middleton Murry : *Between two Worlds*, Jonathan Cape.

Récemment, dans une de ses brillantes chroniques du *Temps*, Gaston Rageot posait cette question : « Pourquoi tant de *Mémoires?* » Peut-être quelque critique anglais l'a-t-il posée également? Car les autobiographies et les recueils de souvenirs et d'aventures personnelles pullulent non moins parmi les nouveaux livres anglais. Il va sans dire que leur mérite est des plus divers. Leur genre aussi varie. Certains de ces mémorialistes sont encore jeunes, si l'on envisage le nombre de leurs années; ils ont subi ce vieillissement rapide de la jeunesse d'après-guerre qui fit, remarque Gaston Rageot, qu'aux environs de 1926, les garçons de vingt ans en avaient cent! Il est certain qu'à un moment de la vie, l'esprit cède à la pression des souvenirs.

Je me rappelle, écrit encore Gaston Rageot, avoir entendu dans la bouche d'Anatole France cette boutade d'autant plus curieuse chez lui qu'on sait la part tenue par ses impressions de jeunesse dans ses premiers ouvrages : « D'ordinaire, les vieillards ne com-

mencent à raconter leurs souvenirs qu'au moment où ils ne peuvent plus s'en faire. »

C'est profondément vrai, au moins pour certains mémorialistes, pour ceux qui prolongent leur vie active jusqu'aux limites de leur vigueur physique, ou jusqu'au moment où les événements ou une limite d'âge leur imposent la retrait définitive; ce qui est le cas des militaires et des hommes politiques. D'aucuns dont l'existence est indépendante se mettent à évoquer les années écoulées à l'heure où le passé prédomine sur un présent qui est dépourvu d'intérêt, qui n'offre plus de rôle actif et qui, de ce fait même souvent, inspire l'antipathie et la réprobation. Les hommes qui ont joué un rôle dans les événements de leur temps, qui furent à des périodes diverses les puissants du jour, se reportent aux heures où ils exercèrent le pouvoir, et le souci leur vient d'anticiper le jugement de l'histoire sur eux-mêmes et d'offrir des interprétations aux historiens de l'avenir. Les exemples de ce genre surabondent et point n'est besoin d'en citer aucun précisément.

D'autre part, des hommes de qui l'existence fut indépendante, qui ne jouèrent aucun rôle prépondérant dans la vie publique et sociale de leur temps, peuvent désirer apporter eux aussi un témoignage personnel; dirons-nous qu'il y a plus de chance que pour les précédents que leur témoignage soit plus digne de foi? Quand ils se mettent à la recherche du temps perdu, c'est avec le besoin de loyauté littéraire et de sincérité artistique auquel ils ont obéi pendant tout le cours de leur vie. Leur véracité ne dépend que de la fidélité de leur mémoire.

Edgar Jepson est un de ces indépendants, et ce qui est précieux, il est l'Anglais typique tel qu'on le formait pendant la seconde moitié du dix-neuvième siècle, en pleine période victorienne. Aussi eut-il bien raison d'intituler son autobiographie **Memories of a Victorian.** Nous n'en avons encore que le premier volume, et il est à souhaiter que la suite ne tarde pas; nul doute que l'ouvrage complet ne forme une œuvre d'un intérêt de premier ordre, un document d'une valeur inappréciable pour l'historien des mœurs comme pour le commun des lecteurs. Ce premier volume contient onze

chapitres qui tous portent l'adjectif « victorien », pour bien affirmer le caractère ces souvenirs. Il ne faudrait cependant pas croire que l'auteur soit un de ces fossiles du siècle dernier, un *laudator temporis acti* qui dénigre le présent au profit d'un passé que sa mémoire déforme. Loin de là. Edgar Jepson applique au passé comme au présent un jugement critique aussi juste que sévère, assaisonné d'un humour narquois et caustique: chaque chapitre apparaît comme un tableau à la manière de Hogarth, avec le même réalisme, le même souci de vérité et d'art. Et l'on peut en tirer la même philosophie; l'auteur, du reste, la tire lui-même impitoyablement. Sa famille, son éducation, sa jeunesse, il situe tout cela dans le décor et les habitudes d'une période pour laquelle il ne ressent guère d'indulgence. Il est vrai que par tempérament il était dès sa tendre enfance non-conformiste, au point de vue du caractère; il suffisait, dit-il, de proposer quoi que ce soit à son admiration ou de lui affirmer que quelque chose lui était bon pour qu'il en entreprît aussitôt l'examen avec une froide et sarcastique incrédulité qui n'en laissait rien subsister. Néanmoins, il n'échappa pas à la formation commune des jeunes esprits anglais de la période, et il se conforma plus peut-être qu'il ne le pense aux préjugés, aux usages, aux traditions qui constituaient la structure et la substance de tout Anglais de classe moyenne.

Il ne se fait guère d'illusions sur les bienfaits que dispense l'éducation telle qu'on la comprend dans nos sociétés occidentales si étrangement aveugles aux inégalités humaines et si absurdement préoccupées de donner les mêmes droits à tout produit humain sans souci de sa valeur sociale. L'éducation devrait être la culture des facultés cérébrales; or, remarque Edgar Jepson, cinq élèves sur cent tout au plus sont capables de recevoir une éducation complète, neuf pour cent seront bien instruits, et seize pour cent moyennement instruits. C'est ce tiers qui assure l'avancement de la race. Le reste n'y est pour rien, ce sont les parasites: vingt-cinq pour cent d'entre eux ont une capacité cérébrale qui ne dépasse pas celle d'un garçon de quinze ans et les quarante-cinq pour cent qui restent ont un cerveau d'enfant de douze ans. Il est monstrueux, déclare l'auteur, que les trente pour cent qui assurent le progrès de la race doivent gaspiller leur

temps et leur énergie pour rester à l'allure du contingent incapable. Ses conclusions sont draconiennes: il est évident, dit-il que la seule chose à faire serait de stériliser ce contingent, dès qu'il parvient à l'âge où la preuve est faite qu'il ne possède pas de facultés intellectuelles valant la peine d'être cultivées. Sans doute, à l'heure actuelle, cette mesure « raisonnable et salutaire » dépasse les rêves de l'eugéniste le plus convaincu; mais on y viendra, assure Jepson qui indique comme conclusion inévitable qu'une génération après que cette mesure aura été appliquée, les principes évangéliques seront tout à fait inutiles, et on cessera de considérer le football et même le cricket comme des jeux sérieux.

Il va sans dire que Jepson passa par une « public school » et par l'Université d'Oxford, après quoi, il entra dans l'enseignement où la pratique des exercices de plein air, les sports, entrent pour une si large part. Pour un maître, les chances d'emploi lucratif sont en proportion des succès sportifs qu'il inscrit à son curriculum. N'étant pas bâti comme un athlète, Jepson se contenta de championnats de course à pied, tout en pratiquant cricket, tennis et autres jeux de bon goût.

Avant de chercher un poste, il entreprit avec des camarades une excursion, ou plutôt une croisière qui l'amena sur le continent, c'est-à-dire en France. Au cours de ses pérégrinations, il fournit la preuve de l'inadaptabilité du jeune Anglais formé par l'éducation de ce temps-là. Il est certain qu'il avait conformément avalé toutes les bourdes courantes sur les Français, et il basait sa conduite sur les préjugés saugrenus de ses congénères, de sorte qu'il lui arriva diverses mésaventures qu'il aurait parfaitement pu éviter s'il avait compris qu'il était dans un pays civilisé, où la politesse et l'urbanité règnent tout autant qu'en Angleterre. Je me souviens qu'il me narra jadis quelques-uns de ces incidents sans que je pusse lui faire admettre qu'il avait peut-être été maladroit. A la façon dont il les raconte aujourd'hui, il semble bien qu'il ait gardé ses rancunes, ce qui explique que, dans les romans feuilletonesques qu'il a écrit, le « villain », le héros scélérat soit toujours un Français, du reste purement caricatural. Après cette tentative de « Grand Tour », Jepson

s'en alla avec un contrat de trois ans enseigner dans un collège des Antilles, à la Barbade, île qui appartient à l'Angleterre. Il n'en a pas davantage gardé de souvenir enchanteur.

A l'expiration de son engagement, il regagna Londres, et il n'en est plus sorti, ce en quoi il fut sage, car le vaste monde n'est pas fait pour lui, au moins pour le parcourir. Mais comme spectateur, il apporte au spectacle une vision pénétrante et des commentaires ingénieux, assaisonnés d'un humour drôlement sarcastique. Il se mêla au mouvement littéraire de cette époque qui vit des efforts intéressants pour secouer la tyrannie du puritanisme victorien, et qui, venu trop tôt, échoua lamentablement. La délivrance se fit d'elle-même, à l'avènement d'Edouard VII. Sans doute, Edgar Jepson dira-t-il, dans un second volume de cette précieuse autobiographie, des choses intéressantes à ce propos. S'il y met la même franchise que dans ce premier tome, il aura réussi à donner, de notre époque, un tableau singulièrement captivant, avec des aperçus et des jugements d'une rare sincérité et d'une originalité subtile.

§

Dans la collection « Critiques » des Cahiers du Sud, M. Jean Catel consacre à **John Keats et les Odes (1819)** une étude en tous points remarquable, et, malgré sa brièveté, d'ailleurs louable, la plus intelligente que je sache. L'œuvre de Keats « abondante et confuse, pure et troublante », méritait un commentaire et une interprétation aussi pénétrants et subtils. M. Jean Catel s'attache en particulier aux *Odes* et à l'année 1819, et il promet une étude du même genre sur les *Sonnets;* nous aurons ainsi une parfaite introduction à l'étude de John Keats, qui jusqu'à présent n'avait été abordée que d'un point de vue par trop académique. Sans faire fi de l'érudition, M. Jean Catel s'est mis par le cœur en sympathie profonde avec l'âme du poète. C'est l'attitude qui convient: « Seuls les critiques qui ne sont pas devant le poème comme devant le mystère de l'âme se refuseraient à me suivre. »

§

Qu'est-ce exactement qu'un « bookman »? Un « literary

man », répond le *Concise Oxford Dictionary*, autorité indiscutable. Si nous traduisons par « homme de lettres », ce ne sera qu'un à peu près. Cherchons à qui le terme s'adresse. En France, André Billy est pour moi le parfait « bookman » depuis le jour où il m'a déclaré qu'il ne pouvait vivre que pour les livres, par les livres, au milieu des livres, en les lisant, les critiquant et en en écrivant. Léon Treich correspond également à la définition du parfait « bookman », et sont non moins « bookmen » les XIII de l'*Intransigeant*, et les courriéristes de nos quotidiens. En Angleterre, James Milne me paraît être le type du « parfait bookman » ; il est né « bookman ». Pendant de longues années, il dirigea la page littéraire du *Daily Chronicle*, qui est restée fameuse; ensuite il fonda et dirigea *The Book Monthly* où l'on trouvait tout ce qui peut intéresser la chose littéraire, du point de vue de l'auteur comme de celui de l'éditeur. En outre, il a publié je ne sais combien de volumes de ce genre, qui sont autant de manuels historiques et géographiques du royaume des lettres. James Milne reste un infatigable explorateur du « bookland », du pays des livres, et il y trouve d'innombrables aventures que nul ne sait raconter comme lui. Le récent volume qu'il intitule **The Memoirs of a Bookman** est une série de tableaux du monde littéraire anglais depuis la fin de l'époque victorienne jusqu'à nos jours en passant par la période édouardienne qui opéra une si brusque rupture avec la précédente.

Je vois aux livres de James Milne une précieuse utilité: ils nous font connaître les célébrités contemporaines sous leur aspect humain avec ce qu'on appelait autrefois leurs idiosyncrasies, leurs réactions personnelles, leurs habitudes, leurs manies, leurs aversions et leurs préférences, cent traits de caractère qui les font vivre sous nos yeux. Par ses fonctions, il a vu venir à lui tant de gens, il en a approché tant d'autres, de toutes conditions et non des moindres. Et quand on connaît James Milne, ce qui est un privilège, on se rend compte que le regard perçant de ce subtil Ecossais a pénétré plus loin que les apparences, qu'il a vu derrière les grimaces, les gestes et les attitudes; aussi, ses portraits faits de détails que d'aucuns trouveraient futiles et oiseux révèlent le caractère mieux que de plus prétentieuses études.

Et puis, la discrétion et l'indulgence avec lesquelles James Milne relate ses souvenirs donnent à son livre un charme incomparable en même temps qu'elles inspirent pour l'auteur une sympathie délectable, en ce monde où les belles âmes sont rares.

§

L'autobiographie que le Dr Halliday Sutherland intitule **The Arches of the Years** est du même genre que la précédente tout en étant fort différente. Ce que l'on en peut dire tout de suite, c'est qu'il ne s'y trouve pas une page ennuyeuse, et je défie bien le lecteur le plus blasé, celui même qui fait sa pâture coutumière des romans d'aventures policières les plus hallucinantes, de n'en pas poursuivre la lecture jusqu'au bout. De plus, c'est une autobiographie sans suite, sans souci chronologique, ce qui n'empêche que les événements s'enchaînent, mais à leur façon qui est agréablement fantaisiste, de sorte que l'on peut ouvrir le volume n'importe où sans être gêné de ne pas connaître ce qui précède et en étant captivé immédiatement.

Fils de médecin et médecin lui-même, l'auteur possède cette formation intellectuelle spéciale que l'on trouve chez des auteurs comme Luc Durtain, Georges Duhamel, Léon Daudet et Charles Nicolle. La connaissance qu'ils ont du physique humain contribue à leur permettre une pénétration de la nature psychologique de l'homme, une subtile divination de son âme. Ainsi présentent-ils leurs personnages et les événements sous un angle particulièrement intéressant. Dans le cas de notre auteur, il semble bien qu'il ait eu de bonne heure des goûts littéraires et des dons pour y satisfaire. A quatorze ans, il publiait son premier article dans un journal de Glasgow; il y traitait de l'entraînement au rugby! Plus tard, à l'Université, le jeune homme s'assura une collaboration régulière à un journal d'Edimbourg, au détriment de ses études médicales, mais pour le plus grand bien de son escarcelle, puisqu'il recevait trente shillings par semaine sans en rien avouer à son père, qui ne l'ignorait pas cependant. De même, il remportait des succès oratoires dans les débats des groupes politiques d'étudiants; bref, il avait tout ce qu'il faut pour devenir un politicien comme tant d'autres,

mais la sagesse paternelle et la docilité filiale en décidèrent autrement. Après diverses vicissitudes, le jeune homme obtint son diplôme et il ne semble pas que l'exercice de la médecine lui ait fait rien perdre de ses talents d'écrivain. Au cours de son existence, il a vu beaucoup de gens et beaucoup de pays, il a assisté à des courses de taureaux, pris part à des pêches à la baleine... et au hareng; à des combats en mer pendant la guerre; et surtout, le Dr Halliday Sutherland a vu la vie, il a vu vivre et mourir, il a contemplé avec une extrême indulgence et un sens inépuisable de l'humour la tragi-comédie humaine; il n'a guère conservé d'illusions sur la race des humains, mais cependant elle ne lui inspire ni dégoût ni colère. Toutes proportions gardées, il possède comme Shakespeare et comme Molière ce don précieux que Meredith appelait la perception du comique et il sait admirablement le mettre en œuvre.

§

Pour qu'une autobiographie soit intéressante, il faut que l'auteur y mette une dose d'égotisme proportionnée aux faits et gestes des personnages qu'il introduit et au décor dans lequel il les fait évoluer. Dans ce premier tome de son autobiographie qu'il intitule **Between Two Worlds,** Mr John Middleton Murry a procédé à un dosage excellent. D'après le titre « Entre deux Mondes », l'auteur paraît indiquer qu'il se partage entre la vie et la littérature sans prendre nettement parti pour l'une ou contre l'autre, si bien qu'il vient tout naturellement à l'esprit de proposer cet autre titre: « Entre deux Sièges ». A coup sûr, Mr Murry a passé par des avatars nombreux et sans doute n'a-t-il pas fini. Cela tient évidemment à la nature de sa personnalité qu'il fait de louables efforts pour définir. Il découvre en lui des éléments de snob, de pusillanime, de sentimentaliste qui, dit-il, font de lui un être amorphe incapable de jamais s'emboîter dans un alvéole. N'y a-t-il pas quelque pose à se dépeindre avec cette franchise qui prend des airs de cruelle obstination? En tout cas, cette incertitude au sujet de soi-même n'est pas sans un côté tragique. Mr Murry est un cas entre beaucoup d'autres du même genre, tels qu'en révèlent les hommes de sa génération qui n'arrivent pas à prendre parti et abou-

tissent à des attitudes mystico-philosophiques aussi décevantes pour eux que pour leurs lecteurs. Faut-il voir là le produit de la période géorgienne, ou du moins de la première partie de cette période, puisque le roi George célèbre cette année la vingt-cinquième année de son règne? Et faut-il regretter que la période édouardienne ait été fâcheusement écourtée avant que son influence libératrice ait produit son plein effet sur le victorianisme? Sans compter l'ébranlement démoralisateur de la grande guerre dont beaucoup d'esprits ne se remettront jamais.

HENRY D. DAVRAY.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Vladimir Lazarevsky : *La Russie sous l'uniforme bolchevique*, Editions Spes.

Le livre de M. Lazarevsky, **La Russie sous l'uniforme bolchevique,** complète très heureusement, en partie, l'ouvrage de M. Jean Jacoby, dont j'ai déjà parlé à cette même place (1). Cependant, M. Lazarevsky ne s'est pas contenté de nous parler des agissements des bolcheviks à l'extérieur, il nous brosse un tableau complet de l'activité des Soviets dans toutes les branches de la politique et de l'économique, en appuyant ses dires par des références puisées aux meilleures sources.

Trois grands événements projettent, à l'issue de l'année 1934, une lumière révélatrice sur la situation extérieure et intérieure de l'U.R.S.S., écrit-il dans sa préface; l'adhésion des Soviets à la Société des Nations, la formation dans les pays « bourgeois » d'un front commun réalisant l'unité d'action des socialistes et des communistes, enfin l'assassinat de Serge Kirov, un des grands chefs du parti communiste de Russie. La majorité de l'opinion publique européenne considère qu'en entrant à la Société des Nations, les Soviets ont prouvé qu'ils renonçaient à la thèse de la révolution mondiale. Et l'on croit qu'admis dans la grande communauté des puissances, ils peuvent désormais servir d'élément de paix et d'équilibre international. En France, on estime de plus qu'en cas de conflit extérieur, l'armée rouge ne manquerait pas de prêter à l'armée française un appui efficace.

M. Lazarevsky, dans les pages qui suivent ce préambule,

(1) *Mercure de France*, 15 mars 1935.

tudie, l'un après l'autre, tous les aspects de la politique des oviets. Leur participation à la S. D. N. n'est qu'une ma-
œuvre de repli avant une nouvelle offensive. « Nous avons eculé pour mieux sauter », expliquait aux communistes la *orrespondance internationale* dans son numéro du 29 sep-
emp 1934.

Quant au front commun, que les camarades se rassurent! l est dirigé, partout où il existe, par le Comintern, c'est-
-dire par la IIIe Internationale, et le citoyen Blum lui-
nême est tenu en main par Moscou. Donc, quand Moscou le ugera nécessaire, l'offensive prolétarienne sera déclenchée ur toute la ligne. Jusque-là, il faut endormir les ennemis le classe par de vagues promesses, des paroles de paix et les gestes de réconciliation, tout en veillant à ce que l'hydre le la contre-révolution ne relève pas la tête dans le pays nême.

L'assassinat de Kirov était justement, au dire des fidèles de Staline, une de ces tentatives contre-révolutionnaires. ussi fut-elle noyée dans des flots de sang. « Qu'importe, di-
ait un militant du parti, si parmi les centaines de gens xécutés en liaison avec cet assassinat, il y eut quelques di-
aines de victimes innocentes, puisque la tentative a échoué. Mais dans une guerre capitaliste, tous ceux qui meurent ont des innocents. »

M. Lazarevsky doute que l'armée rouge se prête à une uerre « bourgeoise », à moins que les Soviets n'aient la ertitude de la transformer en une guerre prolétarienne et évolutionnaire.

Ainsi de quelque côté qu'on se tourne, le tableau reste ombre et menaçant. L'U.R.S.S., assure notre auteur, est un rand danger pour l'Europe, pour le monde entier. Il n'a ien rayé de son programme; il n'a fait que rentrer ses riffes.

Mais, demanderais-je à l'auteur, comment se préserver ontre la menace bolchevique? Faut-il donc s'affubler de 'uniforme fasciste pour ne pas être obligé de revêtir l'uni-
orme bolcheviste? Mais c'est vraiment trop douter du bon ens des peuples habitués de longue date aux bienfaits de a liberté.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

CONTROVERSES

A propos de la défense contre avions. — M. le lieutenant-colonel Bons a reçu de M. le chef d'escadron Lucas la lettre suivante, qu'il nous prie de publier:

Paris, le 31 mars 1935.

Permettez-moi, mon Colonel, en vous accusant réception du numéro du 1er avril du *Mercure de France,* de vous exprimer... la surprise douloureuse que j'ai éprouvée en lisant votre article sur la Défense contre Avions.

Il ne s'agit plus ici de polémique à propos de telle méthode de tir ou de tel emploi du matériel, mais d'une attaque personnelle, d'une accusation de légèreté et d'incorrection que j'estime très grave et contre laquelle je m'élève de toutes mes forces.

A la page 81 du *Mercure de France,* vous citez cette phrase extraite de mon livre *La D.C.A. De ses origines au* 11 *novembre* 1918:

« Fin 1918, l'idée de disposer des projecteurs en avant des batteries n'a pas pris corps au C.R.P. et les résultats remarquables obtenus à l'Ecole de Pont-sur-Seine n'ont pas été appliqués à la conjugaison du projecteur et de l'artillerie. »

Et vous ajoutez:

« En somme, on reproche à la défense de Paris de n'avoir pas employé, *au cours de l'été* 1918, le procédé dont l'expérimentation n'a été terminée qu'en octobre. *Ce n'est pas sérieux, ni même correct.* »

Les quatre lignes ainsi extraites de mon texte ont pu être non seulement dépouillées de leur sens exact, mais vous les appliquez à un tout autre objet qu'à celui auquel elles se rapportent en réalité.

Déjà dans votre article d'août 1934 (*Mercure*), usant du même procédé, vous avez pu écrire que les chiffres que j'avais donnés au sujet de la portée des projecteurs en usage à la fin de la guerre étaient manifestement exagérés.

Considérant ces polémiques comme stériles sinon dangereuses, je m'étais abstenu de remettre les choses au point, espérant que les lecteurs que la question intéressait pourraient aisément rétablir la vérité en se rapportant au texte réel.

Cette fois, il m'est impossible de laisser votre accusation sans réponse et je m'explique:

Page 382 de l'historique de la D.C.A., on peut lire ceci:

« Si on en juge par l'étude qui en est faite dans l'ouvrage *Organisation de la Défense contre Aéronefs du C.R.P.* 1914-1918, ouvrage rédigé fin 1918 par les soins du commandement de la D.C.A., le projecteur est encore considéré à cette époque seulement comme un épouvantail destiné à rabattre les avions sur les batteries.

On y trouve, en effet, les principes suivants:

Le tir sur avion éclairé a pour résultat de faire perdre un temps précieux. Entre le moment où l'avion ennemi est à portée de canon et celui où il arrive à portée des projecteurs, il s'écoule 2 minutes 20 secondes, soit 5 kilomètres de vol d'avion, pendant lesquelles une batterie de six pièces peut envoyer 240 projectiles.
Est-il possible de perdre les chances que nous aurons d'arrêter l'ennemi pour attendre qu'il soit à portée de projecteur? La question ne se pose pas, elle se pose d'autant moins que, pratiquement, le tir sur avion éclairé n'a jamais existé, *les projecteurs n'ayant jamais trouvé ni éclairé un avion.*

Etant donné le caractère officiel du document cité ci-dessus, il faut conclure que, fin 1918, *l'idée de disposer les projecteurs en avant des batteries n'a pas encore pris corps et que les résultats remarquables obtenus à l'Ecole d'Eclairage de Pont-sur-Seine n'ont pas été appliqués à la conjugaison des projecteurs et de l'artillerie.*

Tel est le texte exact, mon Colonel, vous pouvez le vérifier et constater que la citation que vous en avez extraite est inexacte sur deux points essentiels.

Vous reconnaissez vous-même que l'historique de la D.C.A. est essentiellement objectif: Je me suis abstenu, au cours de cet ouvrage, de toute appréciation personnelle, me bornant scrupuleusement à enregistrer les faits, à les rappeler le plus exactement possible en citant mes sources.

En l'occurence, j'ai cité le texte d'un ouvrage que vous connaissez pour avoir probablement collaboré à sa rédaction et j'ai exposé la conclusion que tout lecteur pouvait logiquement tirer.

Je ne vois là ni incorrection ni indice de légèreté.

Mais il y a autre chose de beaucoup plus grave, mon Colonel; il y a de votre part une regrettable confusion, confusion involontaire sans doute entre la question traitée dans le texte incriminé, à savoir *l'emploi conjugué du canon et du projecteur,* et une question totalement différente : *l'emploi de la chasse et du projecteur.*

Vous confondez l'Ecole d'Eclairage de Pont-sur-Seine et ses travaux, avec les expériences de chasse de nuit exécutées plus tard, par un organisme dépendant également du Centre de Pont-sur-Seine, mais très différent.

Cette confusion commence lorsque dans les quatre lignes que vous citez vous supprimez à la suite du mot « Ecole » les mots « d'Eclairage », le mot « Ecole » prend dans votre esprit le sens de « Centre d'Instruction ».

Et cette confusion devient importante dans ses conséquences comme vous allez le comprendre:

En février 1918 est créé le Centre d'Instruction du Fayel. En mars, après l'avance allemande, ce centre est transporté à Pont-sur-Seine.

Il comprend:

École d'Artillerie,
Une École de mitrailleuses,
Une École d'Eclairage.

L'Ecole d'Eclairage a reçu pour mission d'étudier la manœuvre des projecteurs et leur emploi rationnel avec l'artillerie.

Dès avril 1918, les travaux de cette Ecole d'Eclairage amènent le G.Q.G. (D.C.A.) à proscrire de la façon la plus formelle l'emploi du projecteur isolé (à noter que sept mois plus tard, en octobre 1918, il existe encore dans la défense aérienne de Paris des projecteurs travaillant isolément).

En juillet 1918, le 26 exactement, un « Règlement provisoire de manœuvre et d'emploi des projecteurs de D.C.A. » fixait la doctrine; la répartition des projecteurs sur le terrain y est étudiée en tenant compte:

— des routes d'avion;
— de la nature des objectifs à défendre;
— du dispositif des autres moyens de la D.C.A.

L'utilisation des unités de projecteurs y est prévue:

— en liaison avec l'aviation (chasse de nuit);
— en liaison avec l'artillerie (tir sur avion éclairé).

Flak était donc parfaitement en droit d'écrire (*Mercure* du 15 février, page 30) que la doctrine d'emploi et de manœuvre des projecteurs, mise sur le pied par le Général Pagézy et l'Ecole de Pont-sur-Seine, fut rendue réglementaire le 26 juillet 1918.

Lui aussi parle de l'emploi des projecteurs avec l'artillerie, il n'est pour s'en convaincre que de lire les lignes suivantes de son article, relatives aux résultats obtenus au D.A.N.

Les expériences de juin 1918 qui donnèrent lieu à des propositions présentées par le chef d'Escadron de Nanteuil, commandant le C. I. de Pont-sur-Seine et qui furent qualifiées de « séduisantes » par le G.Q.G. (133/O.P. G.Q.G. aéronautique, 30 juin 1918) sont des *expériences de chasse de nuit.*

Elles eurent lieu à Pars-lès-Romilly et se prolongèrent pendant l'été et l'automne de 1918.

Elles aboutirent à un projet d'organisation de la chasse de nuit et c'est à cette organisation de l'emploi de l'aviation et des projecteurs que je fais allusion dans la phrase que vous citez (page 81 du *Mercure* du 1er avril) :

« *L'outil est créé, il a fait ses preuves au C.I. de D.C.A.; la cessation des hostilités survient au moment où il allait être utilisé.* »

Mais cet outil, mon Colonel, c'est la chasse de nuit, et non le tir sur avion éclairé!!

Chasse de nuit et tir de l'artillerie conjuguée avec des projecteurs sont choses bien différentes, et je ne puis concevoir comment vous les avez pris l'un pour l'autre.

On reproche à la défense de Paris de n'avoir pas employé au cours de l'été 1918 les procédés dont l'expérimentation n'a été terminée qu'en octobre. Ce n'est pas sérieux, ni même correct.

Non, mon Colonel, je n'ai adressé de reproche à personne. Je crois avoir, en particulier, au cours de mon étude, mis en relief à chaque occasion la compétence remarquable avec laquelle vous avez exercé les divers commandements de D.C.A. qui vous furent confiés pendant la guerre.

J'ai relaté des faits en faisant abstraction de toute idée personnelle.

J'ai exposé l'emploi défectueux des projecteurs avec l'artillerie fin 1918 (et non au cours de l'été) en citant les textes établis par le commandement même de la D.C.A. et traitant de cet emploi.

Je n'ai, en quelque texte que ce soit, fait allusion à une mise en œuvre possible, avant l'armistice, des méthodes de chasse de nuit telles qu'elles furent mises au point et réglementées par Pont-sur-Seine en octobre 1918.

Je n'ai jamais fait état d'un fait ou d'un document dont il m'était impossible de vérifier l'authenticité.

J'ai conscience enfin de n'avoir, en aucune occasion, fait preuve de légèreté ou manque de correction.

Mon Colonel, je m'excuse de cette mise au point un peu longue. Vous jugerez comme moi qu'elle était nécessaire.

Je compte sur votre loyauté pour la publication dans un prochain numéro du *Mercure de France* de la rectification qui s'impose, rectification qui m'apparaît ne devoir être satisfaisante que si elle comporte la reproduction intégrale de la présente lettre.

Agréez, mon Colonel, l'expression de mes sentiments respectueux,

COMMANDANT J. LUCAS.

M. le lieutenant-colonel Bons croit devoir faire suivre la lettre ci-dessus des explications suivantes :

Je regrette beaucoup d'avoir si vivement ému le très sympathique Commandant Lucas, mais, qu'il me permette de le lui dire, je trouve son émotion un peu exagérée. L'expression dont je me suis servi quand j'ai dit : « Ce n'est ni sérieux, ni même correct », n'avait pas, dans mon esprit, le caractère qu'il lui attribue. Ou, si l'on veut, l'expression a dépassé ma pensée. J'ai voulu dire, en somme, que le reproche fait à l'artillerie du C.R.P. par Flak n'était ni sérieusement fondé, ni correctement présenté. L'historique du Commandant Lucas contient (page 382), relativement à l'emploi du projecteur dans la défense de Paris, des critiques qui, comme je l'expliquerai plus loin, ne sont pas justifiées et dont l'importance ne m'avait pas frappé tout d'abord. Mais ces critiques ont servi de base à l'argumentation de Flak qui les a aggravées, sous une forme bien « personnelle » celle-là, et particulièrement blessante. C'est donc, en réalité, Flak qui se trouve visé par ma riposte et non le Commandant Lucas qui n'est qu'incidemment mis en cause.

D'autre part, je ne parviens pas à saisir la grande différence que le Commandant Lucas trouve entre le texte de son historique et celui de deux ou trois passages que j'en ai cités dans mon article. Ni pourquoi il est si important de dire « l'Ecole d'Eclairage » et non « l'Ecole » tout court. Enfin le hasard de cette polémique m'apprend que les observations de mon article d'août 1934, au sujet de la portée des projecteurs, avaient indisposé le Commandant Lucas. Mais pourquoi donc? Sa responsabilité n'est nullement engagée par la valeur de ces portées. Il les a extraites d'une note de la Section Technique de l'Artillerie.

Est-ce en qualité de champion de cet établissement qu'il a été choqué?

La lettre ci-dessus du Commandant Lucas se résume en ceci qu'il y a lieu de distinguer une première réglementation du 26 juillet 1918, au sujet de la conjugaison du projecteur et du canon, et une deuxième, du 8 octobre, relative à la chasse de nuit. Soit! Quelques observations me paraissent cependant nécessaires.

Les expériences de « l'Ecole d'Eclairage » ont eu, en effet, pour résultat l'élaboration d'un règlement provisoire en date du 26 juillet 1918, au sujet de la collaboration du projecteur et du canon (mais où il était aussi question de l'avion).

Dans une même page du *Mercure de France* (page 30, n° du

15 février), Flak cite lui aussi ce règlement à la date du 26 juillet, mais plus bas (*in fine* de l'avant-dernier paragraphe) il dit: fin juin. C'est peut-être un lapsus mais cela crée une confusion à la faveur de laquelle il est possible d'accentuer le retard reproché au C.R.P. Enfin (page 34), une rédaction où se répète ce lapsus est assez vague pour autoriser à croire résolues, dès juin 1918, à la fois les deux questions de la collaboration du tir et de la chasse avec le projecteur. Nouvelle aggravation de la faute du C.R.P.

En résumé, Pont-sur-Seine a donné, le 26 juillet, un règlement projecteur-canon. Comme je n'ai pas ce règlement sous les yeux, il m'est difficile de dire ce qu'il était exactement. Si nous nous en rapportons à l'historique du Commandant Lucas (page 323):

Les méthodes adoptées consistent à rechercher à l'aide de l'écoute (recoupements, graphiques des cotangentes) la position de l'avion, puis, cette position étant déterminée, à agir par une série de coups de sonde dans la région indiquée, coups de sonde suivis de balayages très lents et de faible amplitude.

Le mieux qu'on puisse dire de cette méthode est qu'elle ne brillait ni par sa nouveauté, ni par son originalité, ni par sa précision. Prévoyait-elle la disposition des projecteurs en avant des batteries? C'est fort possible, mais sans intérêt pour la D.C.A. de Paris, comme je le dirai plus loin.

D'ailleurs le Centre de Pont-sur-Seine n'entendait pas en rester là et c'est bien réellement dans l'instruction du 8 octobre, à la veille de l'armistice, qu'il faut chercher la véritable doctrine d'emploi et de manœuvre des projecteurs.

Car il n'y a pas deux espèces de projecteurs, à savoir des projecteurs d'artillerie et des projecteurs de chasse. Il n'y en a qu'une et c'est au commandement d'organiser le service pour que les projecteurs soient utilisés soit simultanément, soit à tour de rôle, par l'artillerie, d'une part, et par l'aviation, d'autre part.

§

Revenons à la question primordiale de la portée des projecteurs puisque le Commandant Lucas la soulève à nouveau. Les chiffres cités dans son historique, qui sont tirés de la Note de la Section Technique en date du 2 novembre 1916, ne sont que des résultats de mesures photométriques. Quand j'ai dit que « ces chiffres sont trop absolus pour être sincères », je ne soupçonnais pas, bien entendu, la sincérité du Commandant Lucas, ni même celle de la Section Technique. J'ai voulu dire, et j'ai dit expressément, qu'il n'est pas possible de définir par un seul nombre

la portée d'un projecteur. L'état de l'atmosphère mis à part, cette portée dépend de nombreux éléments au premier rang desquels il faut placer l'angle d'ouverture du faisceau et aussi la nature (la couleur surtout) de l'objet éclairé. Pratiquement, les chiffres de la Section Technique sont des maxima qui ne peuvent être retenus qu'à titre indicatif. Tels qu'ils sont cependant, ils nous permettent de constater que 330 jours par an la portée d'un projecteur de 150 ne dépassait pas 3.100 mètres.

Or, en 1918, les avions allemands venaient sur Paris à 3.500 mètres; et voilà expliqué très simplement l'échec des projecteurs du C.R.P., sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir « des fautes dues à un particularisme étroit » (Flak). Echec que l'on peut bien mettre en parallèle avec les « résultats remarquables » obtenus par l'Ecole de Pont-sur-Seine à condition toutefois de ne pas omettre de nous indiquer les altitudes de l'avion éclairé. Dans les diverses expériences qui sont décrites par l'historique, ou bien l'altitude n'est pas indiquée, ou bien elle est inférieure, au plus égale, à 2.500 m. De sorte que nous étions survolés à 3.500 m. tandis que Pont-sur-Seine expérimentait à 2.000 m. Il semble donc bien que les expérimentateurs n'attachaient pas à l'altitude toute l'importance qu'elle méritait.

Pendant les trente-cinq jours de « temps clair », la portée indiquée par la Section Technique est de 8.400 m. (9.500 avec les charbons Sautter-Harlé). C'est ce chiffre surtout que je trouve *très* exagéré; non pas peut-être s'il s'agit de l'éclairage d'un panneau dans une mesure photométrique, mais certainement s'il s'agit de l'éclairage d'un avion en cours de vol.

Dans tous les cas, ces chiffres sont sans intérêt pour l'avenir, car les avions de bombardement ennemis se garderont bien de choisir un « temps clair » pour l'accomplissement de leurs exploits.

A Paris, en 1918, nous n'avons pas tardé à constater que nos projecteurs, impuissants à atteindre les avions, leur servaient d'épouvantails et les rabattaient sur les batteries, mais il est bien évident que personne n'a eu l'idée de voir là un emploi systématique du projecteur. C'est cependant ce qui se serait produit si l'on avait créé, comme il en a été question à la fin de la guerre, une zone de chasse au C.R.P., car les avions ennemis auraient rapidement appris à l'éviter.

Ce n'est pas une métaphore que de considérer la région parisienne, si étendue et si particulièrement sensible, comme le cœur de la nation. Sa défense anti-aérienne pose un problème qui

dépasse de haut tout ce qui a été étudié dans les divers centres créés pendant la guerre. Problème insoluble peut-être, mais qui, dans tous les cas, ne saurait être résolu par la mise en œuvre hâtive la veille (ou le lendemain) d'une déclaration de guerre d'un dispositif quelconque de D.C.A. si remarquables que soient son personnel, son matériel et ses méthodes.

Je ne crois pas qu'il puisse être « néfaste » de dire la vérité et je crois que le « découragement » serait bien autrement grand et irréparable si l'on attendait un désastre pour avouer que, dans l'état actuel des moyens d'attaque et de défense aérienne, la meilleure et la seule défense possible sera la préparation, en collaboration avec nos alliés, d'une écrasante supériorité aérienne.

Car c'est bien le cas, ou jamais, de répéter la maxime célèbre: *Manifester la force pour en éviter l'emploi.*

LIEUTENANT-COLONEL H. BONS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Apiculture

Jean Hurpin : *La cité merveilleuse,* histoire des abeilles à travers les âges. Avec des illust.; Edit. Jean Crès. 9 »

Archéologie, Voyages

Antoine Bon : *Athènes et ses environs.* Avec des photographies (*Guides Kauffmann*); Edit. Kauffmann, Athènes. 10 »

Noële M. Denis et Robert Boulet : *Romée ou le pèlerin moderne à Rome.* Epilogue de Georges Goyau. Avec des illust. ; Desclée De Brouwer. 40 »

Oswald Durand : *Terre noire.* Préface d'André Demaison; Fournier. » »

Henry de Monfreid : *Les derniers jours de l'Arabie heureuse.* Avec des illust.; Nouv. Revue franç. 15 »

Henri Pourrat : *La cité perdue;* Edit. Spes. 7,50

Art

Henriette Caillaux : *Dalou, 1838-1902. L'homme, l'œuvre.* Préface de Paul Vitry. Avec des reproductions; Delagrave. 25 »

Criminologie

Jean Dorsenne : *Jack l'éventreur,* scènes vécues; Edit. de France. 6 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Docteur Cabanès : *Le Sabbat a-t-il existé* (Coll. *Mœurs intimes du passé, XIe série*). Avec 82 gravures; Albin Michel. 20 »

Le Sphinx : *Notre-Dame et le Prophète.* Philosophie. Psychologie. Astronomie. Théologie; Impr. Durand, Chartres. 15 »

Jean des Vignes rouges: *Votre avenir révélé par les signes de la main,* essai de chiromancie moderne. Avec des illust.; Albin Michel. 15 »

Ethnographie, Folklore

Marcel Griaule : *Jeux et divertissements abyssins;* Ernest Leroux. » »

Lucie Paul-Margueritte : *Chants berbères du Maroc.* Préface de M. Lucien Saint ; Berger-Levrault 15 »

Raymond Plion : *Le Siam pittoresque et religieux. Fêtes et cérémonies siamoises.* Avec des illustrations ; Firmin-Didot. 18 »

Hagiographie

G. K. Chesterton : *Saint Thomas d'Aquin,* version française de Maximilien Vox; Préface du R^me^ P. Gillet; Plon. 12 »

Histoire

Ludwig Bauer : *Léopold le Mal-aimé, roi des Belges,* traduit de l'allemand par Raymond Henry; Albin Michel. 20 »

Maximin Deloche : *Un frère de Richelieu inconnu, Chartreux, Primat des Gaules, Cardinal, Ambassadeur,* documents inédits ; Desclée de Brouwer. 28 »

Albert Levesque : *La nation canadienne française, son existence, ses droits, ses devoirs;* Edit. Levesque, Montréal, Canada. » »

Emile Pillias : *Léonie Léon, amie de Gambetta,* Préface de Marcellin Pellet. (Coll. *Sous la Troisième*) ; Nouv. Revue franç. 15 »

Linguistique

Paul Chapuy : *Origine des noms patronymiques français,* donnant l'étymologie de 10.000 noms de famille, suivi d'une étude sur les noms de famille basques ; Dorbon aîné. 60 »

Littérature

Louis Bertrand : *Celle qui fut aimée d'Augustin.* (Coll. *Les grandes repenties*) ; Albin Michel. 10 »

Princesse Bibesco : *Une fille inconnue de Napoléon.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3,75

Henry Bordeaux : *Le pays sans ombre;* Plon. » »

Albert Constant : *Anthologie des Bêtes,* choix de textes. (Coll. *Les livres de nature*) ; Stock. 15 »

Divers : *Les Cahiers André Baillon.* I : *Etudes.* Avec un portrait; Malfère. 10 »

Impératrice Eugénie : *Lettres familières,* publiées par les soins du Duc d'Albe avec le concours de F. de Llanos y Torriglia et Pierre Josserand. Préface de Gabriel Hanotaux; Le Divan, 2 vol. » »

Ferdinand Gohin : *Les comédies attribuées à La Fontaine,* avec *Le Florentin,* comédie en vers en 2 actes; Garnier. 10 »

Sœren Kierkegaard : *Le concept de l'angoisse,* traduit du danois par Knud Ferlov et Jean J. Gateau ; Nouv. Revue franç. 24 »

André Lang : *Tiers de siècle.* Hommes de théâtre, de lettres, de cinéma ; Plon. 20 »

G. Le Gentil : *La littérature portugaise;* Golin. 10,50

Mme de Ménerville, née Fougeret : *Souvenirs d'émigration, 1791-1797.* Avec 8 planches h. t., Edit. Pierre Roger, 140, boulevard Saint-Germain, Paris. 36 »

P.-V. Stock : *Mémorandum d'un éditeur.* (Léon Bloy. Georges Darien. Paul Adam. Charles Cros. François de Curel. Louise Michel. Charles Monselet. Louis Desprez. Robert Caze. Anecdotiques) ; Stock. » »

Ex-Mme Paul Verlaine : *Mémoires de ma vie,* précédés d'une introduction de M. François Porché; Flammarion. 12 »

Mœurs

Françoise Moser : *Vie et aventures de Céleste Mogador, fille publique, femme de lettres et comtesse, 1824-1909.* Avec des illust.; Albin Michel. 20 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Lloyd George : *Mémoires de guerre*, traduction de Charles Bonnefon. Tome II; Fayard. 25 »

Marthe Richer : *Ma vie d'espionne au service de la France;* Edit. de France. 15 »

Poésie

Raymonde R. de Kervern : *Le jardin féerique;* The General Printing of Stationery, Port-Louis, Ile Maurice. » »

Delphine Marti : *Dans le domaine du silence;* Messein. 20 »

Pierre Masséna : *Heures lointaines.* Illust. de Derambure; Revue moderne des arts et de la vie. 15 »

O. V. de Milosz : *Miguel Manara*, mystère en 4 tableaux. Nouv. édition; Grasset. 12 »

Jacques Nielloux : *Où commence l'exil;* Feuilles vertes, 118, boulevard Richard-Lenoir, Paris. » »

Louis-Henri Vergès : *Valeurs hiémales;* Action intellectuelle. » »

P.-P. Yerchoff : *Le petit poulain bossu*, conte populaire russe, traduction intégrale par Michel Raslovleff; Libr. générale, 140, Boulevard Saint-Germain, Paris. » »

Politique

Emmanuel Aegerter : *Lénine ou l'avènement du matérialisme ;* Edit. littéraire internationale, 10, rue de Vaucouleurs, Paris. 10 »

Henri Barbusse : *Staline, un monde nouveau vu à travers un homme;* Flammarion. 12 »

Athanase David : *En marge de la politique*, recueil de discours; Edit. Levesque, Montréal, Canada. » »

Questions médicales

Docteur Giraud : *Influence des variations météorologiques sur l'organisme. Comment y remédier;* Chez l'auteur, à Tanlay, Yonne. 5 »

Docteur Marchal O. J. de Mero : *La liberté de la conception*, Préface de Marcelle Auclair; Libr. Médicis, 86, rue de Paris, Lille. 12 »

Questions militaires et maritimes

M. Leproux : *Le général Dupont, 1765-1840.* Préface de J. Talbert; Berger-Levrault. 40 »

Questions religieuses

R. P. Janvier : *La Passion.* Avec 12 illust. h. t. en héliogravure; Flammarion. 3,95

Adolphe Lods : *Les prophètes d'Israël et les débuts du Judaïsme.* Avec 5 figures au trait et 8 planches h. t. (Coll. *l'Evolution de l'humanité*); Renaissance du Livre. 40 »

Régionalisme

F. Dezeuze : *Sant Guilhem*, remembraça d'una passejada à Sant Guilhem-dau-Desert, émé lous estudiants dau « Nouvel Lengadoc », mai 1930; Imp. Dezeuze, Mount-Pelié, Hérault. » »

François Dezeuze : *Saveurs et gaietés du terroir montpelliérain;* Imp. Dezeuze, Montpellier, Hérault. 15 »

Roman

André Bernis : *Escales jaunes;* Edit. de France. 15 »

André Billy : *L'amie des hommes;* Flammarion. 12 »

Georges Blond : *L'amour n'est qu'un plaisir;* Fayard. 12 »

Francis Carco : *Ténèbres;* Albin Michel. » »

André Delille : *Tabouda;* Figuière. 12 »

Fernand Fleuret : *Echec au roi;* Nouv. Revue franç. 18 »

Jean-Henri Guy : *La femme qui riait;* Figuière. 6 »
David Hume : *Coup bas*, traduit de l'anglais par R. Dupont-Dupont. (Coll. *Détective*); Nouv. Revue franç. 6 »
Léon Joly : *Le Docteur Costain.* Préface de Robert de La Vaysière; Figuière. » »
Claude Orly : *L'erreur.* Préface de M. Edouard Estaunié; Albin Michel. 15 »
Jean Pallu : *La créole du Central Garage;* Rieder. 12 »
Barnaby Ross : *La tragédie d'Y.* Traduit de l'anglais par Darca Kamenka et Françoise Muller. (Coll. *Détective*); Nouv. Revue franç. 6 »
Joseph-Louis Sanciaume : *L'agence Graphira*, roman policier; Edit. de France. 6 »
Odette Valence : *Colons sans colonie;* Flammarion. 12 »

Sciences

George Martin : *Les matières colorantes artificielles.* Avec 7 figures; Colin. 10,50

Sociologie

Paul Baumgarten : *La mission de la France au XXe siècle;* Figuière. » »
Mary Borden : *Technique du mariage*, traduit de l'anglais par Mlle Claudine Chonez; Albin Michel. 15 »
Divers : *Les hommes de Léningrad*, recueil de récits et de scènes vécues par un groupe d'ouvriers, chefs d'équipes, ingénieurs, etc. Avec des illust. Préface de Maxime Gorki; Bureau d'Editions. 5 »
Divers : *Initiation à la vie en Argentine.* (Coll. *Choses d'Amérique*); Colin. 12 »
André Lorulot : *Pour ou contre la franc-maçonnerie;* L'Idée libre. 3 »

Théâtre

René Fauchois : *La dame aux gants verts*, comédie en 3 actes; Edit. Montjoie, Tourville-la-Rivière, Seine-Inf. 10 »

Varia

Vingt-cinq années de T. S. F. Avec des illust.; Société française radio-électrique. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Jean Marnold. — Prix littéraires. — Un Mémorial en Ardennes à Guillaume Apollinaire. — Un buste à Léon Deubel. — Sur les débuts de Jean Moréas. — A propos des « Sonnets du Docteur ». — Le « chabichou ». — Le Sottisier universel.

Jean Marnold. — Les lecteurs du *Mercure de France* n'apprendront pas sans grande tristesse la mort de Jean Marnold, survenue le 17 avril. Pendant trente ans, en effet, Jean Marnold a tenu dans cette revue, et avec la plus grande autorité, la rubrique de la Musique. Cette autorité, il la devait autant aux qualités de son esprit, à sa complète indépendance, qu'à l'étendue et à la variété de son savoir.

L'homme était curieux; l'abord bourru, le regard vif, la barbe très noire, lui donnaient un air singulier et faisaient deviner qu'il était de ceux dont on dit qu'ils ne sont « point commodes ». Il ne l'était pas, en effet, mais sous cette rudesse, — qui s'alliait

fort bien avec une parfaite correction de manières, — Marnold laissait voir assez vite des qualités de cœur fort attachantes. Il sut se faire de vrais, de fidèles amis, lui qui sut aussi se faire et garder un assez bon nombre d'ennemis. Il aimait par-dessus tout la vérité, et, quand il croyait l'avoir discernée sous les trompeuses apparences, rien ne le retenait. Il y a peu d'hommes qui aient montré semblable détachement de tout intérêt personnel, souci plus complet de l'indépendance. Mais il savait adoucir, aussi, ce qu'il y avait en lui de sévère et de dur dès qu'il s'agissait de défendre ceux dont il estimait que leur talent, leur personnalité, méritaient qu'il leur prêtât son appui. L'appartement de la rue Laferrière fut accueillant aux jeunes. Marnold s'intéressait passionnément à la technique d'un art dont il avait approfondi les moyens d'expression. Nul n'était plus que lui habile à l'analyse des « agrégations » sonores, et je crois qu'il n'y avait point pour lui de plaisir supérieur à cette joie cérébrale, même qu'il la goûtait plus encore que le plaisir esthétique recherché dans la musique par la plupart de ceux qui l'aiment. Cependant, il sut toujours mettre en lumière ce qu'un artiste apportait de nouveau, ce par quoi il différait de ses devanciers et méritait qu'on le remarquât. On peut, après trente ans passés, relire les pages qu'il écrivit dès la première audition des *Nocturnes* de Debussy, par exemple. Ce qu'il dit là sur la nécessité de l'accord dissonant, sur l'évolution de la sensibilité musicale, sur l'acceptation de plus en plus étendue des harmonies jugées primitivement dissonantes, et cela dans l'ordre même des sons harmoniques, tout cela pourrait être écrit aujourd'hui, mais il n'y aurait plus ni hardiesse ni mérite à le faire, tandis qu'il fallait à Marnold à la fois du courage et bien de la compétence (j'allais écrire de la divination) pour le dire sous la forme où il l'a fait. De même son jugement sur *Pelléas*, ou sur le *Quatuor* de M. Maurice Ravel, dont il pronostiqua, avec une belle sûreté, la brillante carrière.

Né à Paris le 19 avril 1859, Jean Marnold était entré au *Mercure de France* en 1902, et quelques-uns de ses articles ont été réunis dans *Musique d'autrefois et d'aujourd'hui*, qui parut chez Dorbon en 1911. Il collabora également au *Mercure Musical* qu'il avait fondé en 1905, à la *Rivista Musicale Italiana*, aux *Sammelbände der Internationale Musikgesellschaft*. Partout, il apporta la même franchise, la même rectitude de jugement. Ses études sur les *Fondements naturels de la musique grecque antique* (Société Internationale de Musique, 1909), sa traduction de l'*Origine de la Tragédie*, de Nietzsche (*Mercure de France*, 1901), montraient

l'étendue de sa culture. Pendant la guerre, avec un courage dont on ne saurait trop le louer, il mit sa plume au service de quelques vérités qu'un pseudo-patriotisme (où certains trouvaient leur profit) faisait trop oublier. Ses articles du *Mercure* firent beaucoup de bruit. Il y prenait à partie, avec une violence qu'expliquait son indignation, ceux qui prétendaient se servir de la bonne occasion qu'offrait la guerre pour rayer définitivement le nom de Wagner des programmes français. Recueillis sous le titre *Le Cas Wagner*, ces articles furent publiés en volume, chez E. Demets, en 1918. Marnold les fit suivre d'un appendice réunissant quelques lettres venues du front, et qui, au plus fort de la mêlée, l'avaient encouragé à proclamer « qu'un chef-d'œuvre reste un chef-d'œuvre, quel que soit le pays où il est venu à la lumière » — comme disait l'un d'eux.

Mais, d'avoir pris la défense de Wagner n'empêchait nullement Marnold de juger sainement le « cas Wagner ». Il n'était point idolâtre, et n'entendait bannir de la République des Arts que ceux dont les moyens lui semblaient médiocres ou la conscience mal affermie.

Il nous laisse précisément l'exemple d'une conscience parfaitement droite et d'un talent très sûr. Depuis plusieurs années, une maladie fort douloureuse l'éloignait du théâtre et des concerts. Il emporte les regrets et l'estime de ses confrères en critique et des musiciens qu'il a parfois durement menés, qui pouvaient discuter certains de ses jugements, mais qui n'ont jamais pu mettre en doute sa loyauté. — RENÉ DUMESNIL.

§

Prix littéraires. — Le prix littéraire des Amis de la Pologne, d'une valeur de 5.000 francs, a été décerné à M. Pierre Francastel pour son ouvrage *La Pologne pittoresque*.

§

Un Mémorial en Ardennes à Guillaume Apollinaire. — Dans notre numéro du 1er décembre dernier, nous avons annoncé (p. 437) qu'au pays wallon « quelques admirateurs de Guillaume Apollinaire ont formé le projet d'élever un mémorial au grand poète dans cette région où il a passé une période marquante de sa jeunesse ».

Nous sommes informés que ce mémorial sera inauguré le 30 juin prochain, à Bernister-Malmédy. Voici la liste des premières souscriptions, qui nous est communiquée par la Société royale des Beaux-Arts, de Verviers :

Société des Gens de Lettres de France	420 fr.
Stock, Delamain et Boutelleau, éditeurs	140 »
Les Anciens Amis d'Apollinaire, par les soins de M. André Billy.	1.940 »
« Mercure de France »	194 »
Oscar Mairlot.	100 »
A. Lejeune.	100 »
J. Fonsny.	25 »
Léon Polain.	50 »
Total..........................	2.969 fr.

Les souscriptions peuvent être adressées à la Société royale des Beau-Arts, 54, rue des Martyrs, Verviers; compte chèque postal : Bruxelles, N° 200081.

§

Un buste à Léon Deubel.

Cinquième liste de souscription (1)

Manoël Gahisto	15 »
J.-H. Rosny jeune	100 »
Jean Giraud.	13 »
Mme A. Batier.	10 »
H. Buriot-Darsiles.	10 »
Le Jura français.	100 »
Mlle Girardin.	15 »
Mme H. Blandin (2e vers.)	50 »
Luc Durtain (2e vers.)....	50 »
Marc Julienne.	10 »
Emmanuel Jodelet.	13 »
Mme A. Tanchard-Maré..	8 »
A reporter......	394 »
Report.......	394 »
Raoul Cambiaggio	18 »
Marc-Georges Mallet	30 »
Mlle Cl. Gressenbucher. ..	5 »
Un lecteur de Franche-Comté et Monts Jura..	2 »
Mlle Jeannette Réande ..	5 »
Mlle L. Paquette.	20 »
Anonyme de Montbéliard, souscription transmise par la revue « Franche-Comté et Monts Jura ».	10 »
TOTAL........	484 »
Total des listes antérieures	9.051 87
Total des cinq premières listes..................	9.535 87

Rappelons que les souscriptions sont recueillies par M. Eugène Chatot, 15, rue Saint-Benoît, Paris (6e), compte chèque postal 1.059-68, Paris.

L'inauguration du monument aura lieu le 16 juin 1935.

La souscription sera close le 30 juin.

§

Sur les débuts de Jean Moréas. — M. Fernand-Demeure écrit, dans le *Mercure* du 1er avril :

> Si Moréas garde, maintenant, ses vers et compte les réunir en volume, il n'en est pas de même de ses proses. Aucune de celles parues dans *Lutèce* n'a été conservée par lui, et toutes se trouvent autant dire perdues.

Contrairement à ce que pense M. Fernand-Demeure, dont la documentation est si complète par ailleurs, la plupart des proses que Moréas publia dans *Lutèce* ont été réunies en volume, — dans

(1) Voir les quatre premières listes dans le *Mercure de France* des 15 février, 15 avril, 15 août et 1er décembre 1934.

un curieux livre, *Le Thé chez Miranda,* qui parut en 1886 sous cette double signature: Jean Moréas et Paul Adam (Tresse et Stock, éditeurs).

L'ouvrage comprend six soirées chez Miranda. Deux contes par soirée. Et devant chaque couple de récits, le décor dans lequel les conteurs sont censés officier ce soir-là. Par exception, les deux contes de la quatrième soirée sont tous deux attribués à J. M. N'est-ce pas une erreur d'attribution? Le second conte, *La Tare,* paraît bien être dans la manière de Paul Adam.

Rappelons le début du livre. C'est l'indication du décor de la première soirée.

C'est l'hiémale nuit et ses buées et leurs doux comas.
Quartier Malesherbes.
Boudoir oblong.
En la profondeur violâtre du tapis, des cycloïdes bigarrures.
En les froncis des tentures, l'inflexion des voix s'apitoie; en les froncis des tentures lourdes, sombres, à plumetis.
C'est l'hiémale nuit... Etc.

Cette prose est signée J. M. Avouons qu'elle avait de quoi estomaquer Sarcey.

Parmi les six — ou sept — contes ou proses qui forment la contribution de Moréas à l'ouvrage, nous retrouvons *Le Lévrier, La Faënza, Le Cas de M. de Lorn, L'Innoucento,* que M. Fernand-Demeure cite comme ayant paru dans *Lutèce.* En outre, dans la troisième soirée, Moréas donne, sous le titre de *Babioles,* quatre poèmes en prose, dont l'un, *Maléfice,* fait partie aussi des proses dont M. Fernand-Demeure a pu croire, sans trop le regretter, que Moréas ne les avait pas réunies en volume. — ED. MORIN.

§

A propos des « Sonnets du Docteur ».

Monsieur le Directeur et très honoré Confrère,

Il n'y a à tout cela qu'un malheur: c'est que le sonnet fameux, *Le Homard à la Coppée,* n'est pas du docteur Camuset (1).

L'erreur qui le lui fait attribuer est commune: mon vieil ami Pierre Mille, dans son *Anthologie des Humoristes français,* a contribué à l'accréditer; il donne un seul sonnet attribué à Camuset, et c'est celui-là. Je lui ai signalé alors qu'il errait. Il l'a reconnu avec sa bonne grâce coutumière, — mais trop tard!

Le *Homard à la Coppée* est d'un M. Alexandre Philibert, qui fut

(1) V. *Mercure de France,* 15 mars 1935, pp. 662-663.

l'ami, le camarade, — peut-être le condisciple, à Normale, de Jules Lemaître et d'Emile Faguet.

Voici en quels termes, dans son feuilleton du *Journal des Débats* du 1er avril 1901 (je crois), Emile Faguet remettait les choses au point :

Ce qui suit pour l'instruction de M. l'abbé Delfour et pour l'histoire littéraire. Le sonnet en parodie du genre Coppée, mis dans une note de l'article sur François Coppée, par M. Jules Lemaître, n'est pas de M. Jules Lemaître (2), comme beaucoup le croient et comme M. Delfour le croit lui-même. Il faut prendre au sens littéral l'attribution que M. Jules Lemaître en fait à « un de ses amis de province ». Cet ami de province existait, et existe encore, quoique cloué au fauteuil par une longue et cruelle maladie. C'est M. Alexandre Philibert, un des garçons les plus spirituels que nous ayons connus, et qui excellait, non seulement dans la parodie, mais dans des genres littéraires plus élevés, et qui jouait de la rime avec une maîtrise égale à celle de Banville. M. Jules Lemaître avait fait lui-même déjà cette protestation; mais on voit qu'il n'est pas inutile de renouveler ce désaveu de paternité.

Donc, il faudrait rendre à César, — à Alexandre! — ce qui lui appartient.

Comment la confusion s'est-elle produite?

A la mort, en 1897, du docteur Camuset, aliéniste, frère de l'auteur des *Sonnets du Docteur*, mort lui-même en 1885, le *Gil Blas* avait publié, avec *Maladies secrètes, Constipation, Le Ver solitaire* et *Blennorhagie*, extraits dudit volume, le *Homard à la Coppée*, qui avait, disait l'auteur de l'article, été attribué encore au « bon abbé Charles Monselet ». Que de pères! Le sonnet d'Oronte en était moins pourvu!...

Un seul suffira désormais, grâce au *Mercure de France*, je l'espère. Et ce sera le vrai: Alexandre Philibert.

Veuillez agréer, etc...

GUSTAVE BABIN
Rédacteur en chef de « La Revue Mondiale ».

§

Le « chabichou ». — M. François-Paul Raynal écrit dans le *Mercure* du 15-IV-1935, page 446 : « On pense avec juste raison que ce sont les Parisiens qui ont inventé ce terme. » Non. Le *chabichou* est un fromage de chèvre du Poitou, excellent du reste.

Il y a soixante ans, faisant mon service militaire à Poitiers au 20e d'artillerie, je complétais volontiers notre sobre repas par un *chabichou*, cousin du saint-marcellin, si connu à Grenoble et en Provence. — Dr HENRY LA BONNE.

(2) Vous voyez combien l'on a erré!! Lemaître!!

§

Le Sottisier universel.

Les Erewhoniens disent que ce ne fut que par l'effet du hasard que la Terre, les étoiles et tous les corps célestes commencèrent à tourner d'Orient en Occident et non d'Occident en Orient. — SAMUEL BUTLER, *Erewhon*, traduction française, p. 128.

Pour ce qui est de la France, qui n'avait pas suivi le mouvement ascensionnel dans la natalité qui se manifesta par toute l'Europe dès la seconde moitié du vingtième siècle, il est urgent qu'elle la relève. — *Les Nouvelles littéraires*, 6 avril.

Il ne faut pas s'hypnotiser sur un chiffre plus ou moins élevé de pression [artérielle] maxima; ce n'est pas une unité de plus ou de moins qui a une importance, pas plus que dans la fièvre l'élévation de la colonne barométrique ne mesure la gravité de la maladie. — *Marianne*, 6 mars.

— Avez-vous des tuyaux sur les îles Galapagos? — Aucun tuyau... car je n'ai fait qu'entrevoir, dans la pâleur lourde d'une brume d'Asie, le profil de cet archipel peu connu. — *Pourquoi pas?*, 1er mars.

VERS MOZART. — ...Nous tendons à Mozart. Nous ne le chercherions pas, si nous ne l'avions déjà trouvé, comme il est dit dans l'Ecriture. — *Echo de Paris*, 2 avril.

Si le lyrisme d'Ernest Prévost l'entraîne parfois à commettre des suralexandrins de sept pieds, ne lui en veuillons pas. — *Journal des Débats*, 8 avril.

La comtesse Cosson de Kervodies vient de succomber, à Locmariaquer (Morbihan), à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans. Elle était la veuve du comte Cosson de Kervodies, qui, né en 1701, mourut à Locmariaquer en 1878; il avait été un fidèle de Napoléon Ier, qu'il suivit à Sainte-Hélène. — *Excelsior*, 30 mars.

LL. AA. RR. le Duc et la Duchesse de Kent, voyageant à bord du transatlantique *Orduna*, sont arrivés hier matin à Santander. De là, ils se sont dirigés en automobile sur Saint-Sébastien, où ils ont pris le paquebot en direction de Paris. — *Le Figaro*, 12 avril.

Le théâtre lyrique [de Sarrebrück] fera recette avec *Fidelio* et demain *Guillaume Tell*. Coïncidence étrange que ces deux pièces révolutionnaires dans les circonstances actuelles. — *L'Indépendance belge*, 13 janvier.

« Je hais le mouvement qui déforme la ligne », a dit je ne sais quel esthète. — *L'Indépendance belge*, 9 mars.

La courbe du chômage est exactement une parabole : elle établit qu'il tend à croître en progression géométrique, c'est-à-dire avec le carré du temps. — *L'Œuvre*, 10 mars.

UN SOUS-MARIN REBELLE GREC A L'ÎLE DE PATHOS. — Rome, 12 mars. Un sous-marin appartenant aux rebelles grecs est arrivé à l'île de Pathomos. — *Journal d'Amiens*, 13 mars.

Durant l'office, les chants des Religieuses semblaient, dit un pieux témoin de la solennité, nous transmettre un fidèle écho du Ciel, tellement les voix discrètes et chaudes de la Schola rendaient d'une manière exquise les morceaux de Palestrina et autres mélodies grégoriennes. — *La Vendée*, 24 février.

Il faut faire une place tout à fait à part à un admirable portrait d'Eve La Vallière par Pierre Mignard. — *L'Eclaireur de Nice*, 2 mars.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCLIX

—

CCLIX N° 883. — 1er AVRIL

Florian Delhorbe	*La République en porte à faux.*	5
Emile Henriot	*Dans le Jardin de mon Père*	23
Nicolas Beauduin	*Poèmes*	47
Marguerite Bourgoin	*Les Dévoilées*	50
Lt-Colonel H. Bons	*La Défense contre Avions. Essai de mise au point*	69
Gaston Picard	*Léon Cladel et la Belgique. Avec des lettres inédites de C. Lemonnier, E. Picard, E. Verhaeren, G. Rodenbach, G. Eekhoud, Max Waller, Constantin Meunier, Joseph Stevens*	85
Edmond Marc	*La Musique et l'Esprit tragique.*	109

REVUE DE LA QUINZAINE. — Gabriel Brunet : **Littérature**, 118 | André Fontainas : **Les Poèmes**, 126 | John Charpentier : **Les Romans**, 130 | Pierre Lièvre : **Théâtre**, 136 | W. Drabovitch : **Psychologie**, 139 | Georges Bohn : **Le Mouvement scientifique**, 144 | Marcel Coulon : **Questions juridiques**, 147 | A. van Gennep : **Ethnographie**, 153 | Charles Merki : **Voyages**, 157 | Charles-Henry Hirsch : **Les Revues**, 160 | René Dumesnil : **Musique**, 166 | Gustave Kahn : **Art**, 170 | Auguste Marguillier : **Musées et Collections**, 176 | Fernand-Demeure : **Notes et Documents littéraires.** *Les débuts de Jean Moréas*, 185 | François Gachot : **Lettres hongroises**, 193 | Divers : **Bibliographie politique**, 197 | Yang Tchang Lomine : **La France jugée à l'Étranger.** *Sur André Gide*, 203 | Paul Le Cour : **Variétés.** *L'Atlantide et les îles du Cap-Vert*, 207 | Mercvre : **Publications récentes**, 211 ; **Échos**, 215.

CCLIX N° 884. — 15 AVRIL

W. Drabovitch	*Les États Barbaresques et les Dictatures modernes*	225
Michel Maurette	*La Grêle*, nouvelle	256
Francis Cousin	*Poèmes*	265
Dr René Martial	*Politique de l'Immigration*	267
Emile Laloy	*L'Allemagne et le Seize Mai*	295
Mathias Morhardt	*A la Recherche de Shakespeare. L'Identification de Malvolio*	306
Albert Erlande	*Faby de blanc vêtue*, roman (I).	317

REVUE DE LA QUINZAINE. — ÉMILE MAGNE : Littérature, 348 | ANDRÉ FONTAINAS : Les Poèmes, 355 | JOHN CHARPENTIER : Les Romans, 360 | PIERRE LIÈVRE : Théâtre, 364 | MARCEL BOLL : Le Mouvement scientifique, 368 | HENRI MAZEL : Science sociale, 371 | ROBERT CHAUVELOT : Littérature et Questions coloniales, 377 | ROBERT MIGOT : Chronique nord-africaine, 382 | CHARLES-HENRY HIRSCH : Les Revues, 386 | RENÉ DUMESNIL : Musique, 392 | CHARLES MERKI : Archéologie, 396 | ROBERT DE SOUZA : Poétique, 399 | FRANCIS AMBRIÈRE, H. LE SAVOUREUX : Notes et Documents littéraires. *Les Cent ans d'« Angelo, tyran de Padoue ». — A propos de deux lettres inédites de Chateaubriand,* 405 | ÉDWARD EWBANK : Chronique de Belgique, 415 | NICOLAS BRIAN-CHANINOV : Lettres russes, 419 | LIOUBO SOKOLOVITCH : Lettres yougoslaves, 425 | MERCVRE : Publications récentes, 432 ; Échos, 435.

CCLIX N° 885. — 1er MAI

Dr CH. FIESSINGER	*Les Ames régionales*	449
ULYSSE ROUCHON	*Gill et Vallès*	473
LÉO PORTERET	*Poèmes*	488
PAUL BERRET	*Un Talent méconnu, Eugène Hugo*	491
CHARLES-ADOLPHE CANTACUZÈNE	*Sur Maximilien de Lamberg (1729-1792)*	503
ALFRED MORTIER	*Criticus au Microscope*	519
BERNARD ROY	*Réflexions sur un Drakkar*	530
ALBERT ERLANDE	*Faby de blanc vêtue,* roman (II)	539

REVUE DE LA QUINZAINE. — GABRIEL BRUNET : Littérature, 568 | ANDRÉ FONTAINAS : Les Poèmes, 574 | JOHN CHARPENTIER : Les Romans, 578 | PIERRE LIÈVRE : Théâtre, 583 | ÉMILE LALOY : Histoire, 587 | GEORGES BOHN : Le Mouvement scientifique, 591 | ERNEST RAYNAUD : Police et Criminologie, 594 | CAMILLE VALLAUX : Géographie, 599 | A. VAN GENNEP : Préhistoire, 605 | CHARLES MERKI : Voyages, 609 | CHARLES-HENRY HIRSCH : Les Revues, 612 | RENÉ DUMESNIL : Musique, 619 | GUSTAVE KAHN : Art, 624 | AURIANT : Notes et Documents littéraires. *Une Œuvre inachevée d'A. Daudet,* 628 | RENÉ DE WECK : Chronique de la Suisse romande, 631 | FRANÇOIS-PAUL RAYNAL : Lettres romanes 638 | HENRY D. DAVRAY : Lettres anglaises, 644 | NICOLAS BRIAN-CHANINOV : Bibliographie politique, 652 | LIEUTENANT-COLONEL H. BONS : Controverses. *A propos de la défense contre avions,* 654 | MERCVRE : Publications récentes, 661 ; Échos, 664 ; Table des Sommaires du Tome CCLIX, 671.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris — 1935

BULLETIN FINANCIER

La hausse des prix de détail en Belgique et les mesures spéciales de secours que cabinet Van Zeeland a été contraint de prendre pour éviter qu'à cette misère qu'est chômage ne s'ajoute un autre malheur — la vie chère — ont porté un rude coup ıx partisans d'une dévaluation du franc français. Leur déroute s'est trouvée accérée par la décision du cabinet Flandin de poursuivre et même d'intensifier la frappe s pièces d'or de 100 francs. Présentement, cette mesure constitue un « geste symolique »; elle signifie simplement que le gouvernement français est résolu à mainnir le régime de l'étalon d'or. La « frappe libre » ne saurait être rétablie avant ngtemps. Et, vraisemblablement, avant la mise en circulation du seul type de pièces or prévu par la loi monétaire du 25 juin 1928, certaines dispositions particulières evront être prises.

Quoi qu'il en soit, la reprise de la frappe de l'or à la Monnaie de Paris aura eu ne influence favorable sur la tenue de nos fonds publics. Les rentes françaises se ont raffermies, alors qu'on pouvait craindre un recul à la veille de la Conférence de tresa.

D'autre part, la publication des comptes de plusieurs de nos grandes sociétés a ıontré que l'exercice 1934, dominé entièrement par la crise, n'avait pas été aussi énible qu'on pouvait le croire. Plusieurs grandes banques françaises — le Crédit oncier de France, le Crédit Lyonnais, la Société Générale, etc... — ont annoncé des ividendes égaux à ceux de 1933. Tous nos chemins de fer maintiennent leurs répartions, malgré la diminution sensible de leurs recettes d'exploitation. Quelques charonnages distribueront des dividendes plus élevés que les précédents. Les réductions e coupons sont rares dans les compartiments du gaz et de l'électricité. Nos mines estent déprimées; mais l'exportation de nos minerais de fer algériens tend à croître n raison du réveil de la sidérurgie anglaise. Les commandes de matériel défensif nt ranimé plusieurs affaires métallurgiques et de constructions mécaniques. L'améioration du marché américain du pétrole et l'augmentation nouvelle de la consommaion mondiale des combustibles liquides autorisent les porteurs de valeurs pétrolières escompter des dividendes au moins égaux à ceux de 1933 et même à espérer des ours meilleurs. Le resserrement du contrôle des exportations de caoutchouc que le Comité international des planteurs vient de prescrire doit avoir pour conséquence un ssainissement du marché du crêpe. Enfin, la situation de nos affaires de produits himiques et de textiles artificiels présente des indices encourageants.

Ce bref tour d'horizon montre que la Bourse de Paris ne saurait s'adonner au lécouragement. Certes, les problèmes que le désordre économique et monétaire du nonde a posés ne sont pas résolus. Les échanges internationaux restent précaires, bien que des symptômes réconfortants aient été constatés dans plusieurs pays. Mais eur augmentation paraît dépendre beaucoup plus d'un rétablissement de la confiance n Europe, c'est-à-dire de la solution du problème allemand, que de l'avènement de ıouvelles conditions économiques.

Deux faits ont dominé l'évolution de la Bourse de Paris au cours de ces dernières emaines. D'abord, l'orientation plus satisfaisante d'un grand nombre de valeurs françaises à revenu variable. Ensuite, le redressement de quelques valeurs internationales, comme le Rio et la Royal Dutch. Les progrès légers des actions émises par nos sociétés industrielles révèlent un effort pour réagir contre un pessimisme excessif. Les gains enregistrés par les valeurs internationales concrètent la réadaptation de grandes entreprises.

Il est encore trop tôt pour assurer que la hausse sera la note dominante durant les semaines qui vont suivre; la situation politique en Europe ne permet pas d'établir des prévisions. Mais la tendance plus favorable de l'ensemble du marché parisien montre que celui-ci se libère graduellement des soucis que les événements de février 1934 avaient causés.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 5 fr.75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes-rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1935.